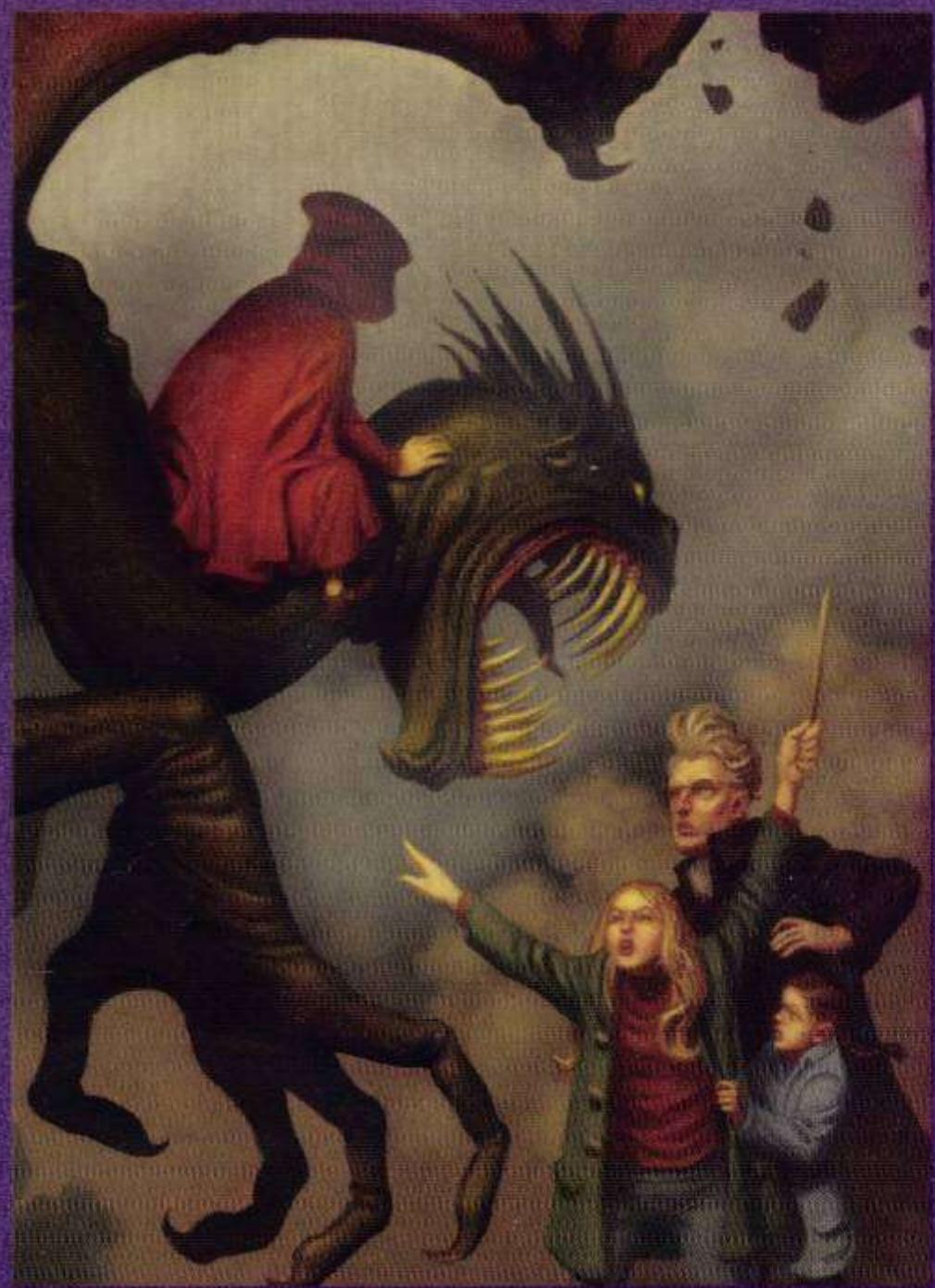


LES SŒURS GRIMM

LE PETIT CHAPERON LOUCHE



MICHAEL BUCKLEY

MICHAEL BUCKLEY

LES SŒURS GRIMM
LIVRE III

LE PETIT CHAPERON LOUCHE

Traduit de l'américain par Marie Leymarie



POCKET JEUNESSE

L'auteur

Michael Buckley a grandi dans l'Ohio et, après ses études, est parti à New York dans le but avoué de faire fortune. Il y a surtout trouvé du travail comme cuistot, serveur, ou chanteur dans un groupe punk... Après avoir participé pendant dix ans à la création de programmes télé pour enfants, Michael Buckley a enfin réalisé son rêve : écrire des livres. Il a commencé avec *Les Sœurs Grimm*, qui est vite devenu un best-seller aux États-Unis.

*Pour les enfants, Dominic, Kierra, Kiah, Tulia, Siena et
Dan-Dan.*

Remerciements

Que dire à mon éditeur, Susan Van Metre, sinon « Dieu te bénisse » ? Tu m'as permis de transformer mon rêve en une réalité que tous peuvent partager. Tous ceux *d'Amulet Books* ont été formidables, surtout Andrea Colvin et Jason Wells. J'aimerais aussi remercier Alison Fargis, ma femme et agent de *The Stonesong Press*, pour la part d'inspiration qu'elle représente dans mon écriture et dans ma vie. Merci à Joseph Deasy pour son soutien, ses corrections et ses idées lumineuses. Merci à mes pom-pom girls à moi, Molly Choi et Maureen Falvey, ainsi qu'à Kevin Houser, Christopher Andreoli et Sherriene Jones Sontag pour leur extraordinaire générosité. J'aimerais aussi remercier les frères Grimm, Andrew Lang, Hans Christian Andersen, L. Frank Baum, Rudyard Kipling et les autres, innombrables, à qui j'ai largement emprunté ; merci bien sûr à Daisy, à qui je vais enfin donner ce bain dont je la menace depuis si longtemps...

Tel un ange, il descendit des nuages, nimbé d'une lumière si vive que Sabrina et Daphné durent détourner les yeux. Quand il posa le pied à terre, la lumière diminua assez pour qu'elles puissent discerner les traits de son visage. Ce n'était plus le même homme. Sa peau étincelait comme du cristal et ses yeux brûlaient d'une flamme ardente. Sabrina vit qu'il avait gardé ce sourire un peu spécial, espiègle, qui n'appartenait qu'à lui. Il fit un pas vers elle, les bras tendus, et elle recula de peur. Son sourire se figea en grimace.

— Qu'as-tu fait ? demanda Sabrina.

— J'ai réalisé mon vœu. Je voulais être assez puissant pour rendre heureux les gens que j'aime. J'ai été malheureux. Je suis heureux. Et toi aussi, tu peux l'être. Demande-moi quelque chose, Sabrina. N'importe quoi. J'ai tous les pouvoirs.

— Mais à quel prix ? demanda Mamie Relda en se tournant vers le Prince, qui vieillissait à vue d'œil.

— Sa Blanche-Neige adorée tendait vers lui une main osseuse et arthritique. Où qu'elle posât le regard, Sabrina voyait les Findétemps se débattre contre les effets meurtriers du temps. Certains agonisaient.

— Ne sois pas triste pour eux, déclara l'être de lumière à la vieille dame. Les Findétemps ont eu leur heure de gloire et cette heure a duré longtemps. Je peux récréer le monde. Je peux en faire un paradis, où les happy ends ne seront pas réservés aux contes de fées. Tous nos rêves vont enfin se réaliser !



1

Cinq jours plus tôt

Lorsqu'elle ouvrit les yeux, Sabrina découvrit, penché au-dessus d'elle, un monstre aux grandes ailes noires, couvert d'écaillés et nanti d'une immense queue de serpent. Sa tête se balançait au bout d'un long cou et sa gueule était hérissée de crocs acérés.

Une goutte de salive, aussi brûlante que de la lave en fusion, lui tomba sur le front.

— JASEROQUE ! rugit le monstre.

Terrifiée, Sabrina ferma les yeux. Il ne lui restait qu'une chose à faire : prier. *Par pitié ! Faites que ce ne soit qu'un mauvais rêve !*

Au bout d'un moment, elle ouvrit un œil. Raté. Le monstre était toujours là.

— « Bonjour », chanta une voix que Sabrina reconnut sans peine.

— Puck ?

— Oh... je t'ai réveillée ? Je suis vraiment désolé...

— Pourrais-tu me débarrasser de cette chose ?

— Pas de problème. Mais ça va te coûter un max...

— Hein ?

— Si je dois te sauver la vie toutes les trois minutes, autant que je me fasse payer. Le tarif actuel est de sept millions de dollars...

— Où veux-tu que je trouve sept millions de dollars, triple buse ? J'ai onze ans, moi !

— ... plus six mois de desserts, compléta Puck, impassible.

Le monstre laissa échapper un formidable rugissement, puis chatouilla le visage de Sabrina de sa longue langue violette.

— D'accord ! cria-t-elle.

Puck fit un double salto arrière, puis se balança à un crochet poussiéreux du plafond, prit de la vitesse et donna un coup de pied en pleine gueule du monstre. Déséquilibré, celui-ci rugit. Alors, prenant appui sur sa tête, le gamin fit un nouveau saut périlleux et atterrit au sol, les mains sur les hanches. Une lueur espiègle dansait dans ses prunelles.

— T'as vu cet atterrissage, Grimm ? Je veux que t'en aies pour ton argent !

Sabrina lui jeta un regard noir.

— Combien de temps suis-je restée inconsciente ?

— Oh, quelques minutes, à peine... Juste le temps de rendre cette bestiole furax...

La « bestiole » se ruait déjà sur eux. Sans attendre, Puck déploya d'immenses ailes striées de rose et attrapa Sabrina par le col. Elle échappa de justesse au monstre déchaîné. Le mur devant lequel elle se trouvait n'eut pas la même chance : il s'écroula sous la force de l'assaut.

— Je prends le grand, déclara Puck en la reposant à terre. À toi la petite !

Sabrina suivit son regard et découvrit, dans l'angle opposé de la pièce, une petite fille vêtue d'un long manteau rouge, assise sur le rebord d'un lit d'hôpital sale. Derrière elle gisaient deux adultes inconscients en qui Sabrina reconnut ses parents.

Comment en était-on arrivé là ?

C'est une longue, longue histoire. Tout avait commencé un an et demi plus tôt, le jour où les parents de Sabrina avaient disparu. La police avait retrouvé leur voiture abandonnée sur un parking, sans autre indice qu'une trace de main rouge sur le

pare-brise. Malgré ses recherches, elle n'avait rien découvert de plus et l'enquête avait été abandonnée.

Sabrina et Daphné, sa petite sœur de six ans, avaient été placées dans des familles d'accueil toutes plus folles les unes que les autres. Pour couronner le tout, une grand-mère qu'elles croyaient morte avait réclamé leur garde. À peine avaient-elles posé leur valise chez elle que la vieille femme les avait assommées d'histoires abracadabrantes, prétendant que les deux petites filles descendaient des célèbres frères Grimm (dont le livre de contes ne serait qu'un recueil de faits divers), et que Port-Ferries regorgeait de créatures de contes de fées, les Findétemps, disséminées parmi les habitants grâce à des déguisements magiques. Ces Findétemps étaient prisonniers de la ville, car Wilhelm, le plus jeune des frères Grimm, avait jeté un sort pour les empêcher d'aller semer la pagaille chez les humains. Ce sort ne pourrait être brisé que par la mort du dernier Grimm.

Sabrina avait d'abord pris ces élucubrations pour les délires d'une vieille dame qui se serait trompée dans ses médicaments. Mais quand celle-ci s'était retrouvée kidnappée par un géant de soixante mètres, Sabrina avait dû regarder la vérité en face. Heureusement, Daphné et elle avaient réussi à sauver leur grand-mère et, depuis, elles assumaient à ses côtés leur mission de détectives de contes de fées¹.

Elles avaient élucidé les meurtres les plus étranges, affronté les créatures les plus dangereuses et fait une inquiétante découverte : tous ces assassins appartenaient à un groupe mystérieux, qui signait ses crimes d'une empreinte de main rouge, semblable à celle qu'on avait trouvée sur le pare-brise de leurs parents. Jamais elles n'auraient pensé que leur chef puisse être un enfant !

Prête à se battre, Sabrina voulut serrer les poings, mais une vive douleur au bras gauche l'en empêcha. Elle observa la petite fille. Ses traits enfantins étaient défigurés par la colère et la folie. Sabrina se rappelait avoir vu une telle expression sur le

¹ Voir Tome 1, Les détectives de contes de fées (N.d.T.).

visage d'un homme que la police avait arrêté. Il venait de tuer cinq personnes.

— Eloigne-toi de mes parents ! cria Sabrina.

— C'est *mes* parents, riposta la petite. J'ai aussi un petit frère et un chat. Quand j'aurai Mère-Grand et Toutou, je pourrai enfin jouer au papa et à la maman !

Elle leva la main et l'appuya contre le mur. Il y avait déjà des empreintes partout : sur les murs, le sol, le plafond, les fenêtres, et même sur les vêtements des parents de Sabrina.

— Je n'ai pas besoin d'une sœur, mais tu peux rester quand même. Joue avec Minou si tu veux, ajouta-t-elle en désignant le monstre, qui tentait d'écraser Puck de ses énormes pattes griffues.

Le garçon esquivait chaque coup en sautant, mais « Minou » était incroyablement rapide et Puck ne pourrait résister longtemps. D'un revers de queue, le monstre envoya contre le mur un meuble bourré de dossiers. Des centaines de feuilles jaunies voltigèrent dans la pièce.

Sabrina se tourna vers la petite fille.

— Qui es-tu ?

Elle répondit d'un sourire, puis sortit de sa poche une bague en argent qu'elle glissa à son doigt. Aussitôt une lumière rouge enveloppa l'enfant et les deux adultes endormis.

— Dis à Mère-Grand et à Toutou que je viendrai bientôt. Comme ça, on pourra jouer !

Et elle leva ses petites mains. Instantanément, le monstre cessa de se battre et se tourna vers elle.

— Minou, je pars chercher une nouvelle maison. Tu peux brûler celle-là !

Sur ces mots, elle éclata d'un rire dément.

Sabrina eut l'impression que le monde se brouillait, comme si quelqu'un avait tiré sur ses paupières. L'instant d'après, l'étrange petite fille avait disparu, emportant ses parents avec elle.

— Non ! hurla Sabrina.

C'est alors qu'un jet brûlant jaillit de la gueule du monstre. Les stores des fenêtres prirent feu et les flammes grimpèrent le

long du mur, réduisant le vieux papier peint en cendres. En quelques secondes, la pièce entière flamba.

— Sabrina, plonge !

Elle plongea. Un jet de flammes frôla ses cheveux. Le monstre rugit de colère puis, d'un grand coup de queue, envoya Puck contre le mur. Celui-ci tituba, tomba au sol et sa chemise s'enflamma. Sabrina se précipita et, tant bien que mal, étouffa les flammes. Sans attendre, Puck se releva, brandit sa petite épée de bois et donna un coup sur le museau du monstre.

— Prends ça, gros plouc ! lança-t-il, tandis que la moitié du plafond s'effondrait dans un terrible grondement.

Les deux enfants s'écartèrent d'un bond. Puck attrapa Sabrina par le bras et l'entraîna dans le couloir pour la protéger des morceaux de plâtre qui tombaient en pluie.

— Attends ! Il y a peut-être des indices...

— Ils sont partis en fumée, tes indices, répliqua Puck.

Ils passèrent devant des portes arrachées de leurs gonds.

À l'intérieur, Sabrina aperçut des lits d'hôpital, des chariots rouillés et des feuilles jaunies éparpillées. Partout, la même main rouge. *Où sommes-nous ?* se demanda-t-elle, perplexe.

Ils continuèrent à avancer au milieu d'une fumée noire et suffocante, et finirent par trouver une porte marquée **SORTIE**. Quand Puck réussit enfin à l'ouvrir, une rafale de neige leur fouetta le visage, manquant leur faire perdre l'équilibre. Puck porta la main à ses yeux et glissa un regard entre ses doigts.

— Je pense qu'on est dans les montagnes...

— Tu crois que tu peux me porter ?

— Non, le vent est trop fort.

Il l'aida à passer la porte et, le bras autour de sa taille, la guida à travers les congères. Ils n'avaient pas fait dix pas que derrière eux le bâtiment explosait, projetant des éclats de mortier et de briques dans toutes les directions. Du trou béant surgit un énorme pied couvert d'écaillés. La tête suivit, au bout du long cou de serpent, et les yeux se mirent à scruter les environs. Quand le monstre les aperçut, il poussa un rugissement si puissant que la neige dégringola des arbres.

Sabrina et Puck prirent leurs jambes à leur cou et s'enfoncèrent dans la forêt. Mais les arbres nus offraient peu de

cachettes et les laissaient sans protection contre les bourrasques de vent glacé. Leur seule chance était de fuir. Ils grimpèrent sur des rochers et se retrouvèrent en haut d'un sommet dégagé. Coincés. Sous leurs yeux s'étendait la vallée de l'Hudson et, lovée dans ses méandres, la ville de Port-Ferries. Si Sabrina n'avait pas été en danger de mort, elle aurait trouvé le paysage magnifique.

— Puck, je...

— Tout à fait d'accord. Je te laisse et je sauve ma peau.

— Pas question ! cria-t-elle. Je voulais te demander si tu n'avais pas une idée pour nous tirer de là !

— Grimm, les pleurnicheries et les évasions, c'est ton rayon...
Elle jeta un regard à la pente couverte de neige.

— Si seulement on avait une luge...

Une étincelle éclaira les yeux de Puck. Il se mit à quatre pattes.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? protesta Sabrina, perplexe.

— Monte sur mon dos, j'ai une idée.

Elle se méfiait des idées de Puck, qui finissaient la plupart du temps aux urgences. Mais le monstre approchait, et elle n'avait pas le choix. Elle s'assit à califourchon sur le dos du garçon.

— Et ensuite ?

— Accroche-toi à mes défenses, ordonna-t-il.

— Tes quoi ?

Quand il tourna la tête vers elle, Sabrina découvrit qu'il s'était transformé en morse : deux longues défenses lui sortaient de la bouche ; il avait une moustache bien fournie et de grands yeux marron. Après un premier réflexe de recul, Sabrina obtempéra.

— Tu es sûr ? gémit-elle. Je n'ai jamais trouvé une idée aussi mauvaise...

— Il n'y a pas d'idée, mauvaise ou non, qui ne vaille d'être tentée, rétorqua-t-il.

Son corps se mit alors à enfler. Sa chemise disparut instantanément, remplacée par une peau noire et moirée.

— Surtout, garde tes jambes et tes bras bien serrés contre moi, conseilla-t-il. Attention, c'est parti !



Puck plongea du sommet rocheux au moment même où le monstre les rattrapait. Ils fusèrent le long de la pente abrupte et Sabrina se cramponna du mieux qu'elle put.

Ils filaient entre les arbres, se cognant contre les rochers. Sabrina se sentit rassurée : jamais le monstre ne prendrait le risque de les suivre sur une pente aussi vertigineuse. Elle se trompait. En se retournant, elle le vit basculer en avant et foncer derrière eux. Son énorme corps renversait les arbres comme des brindilles.

— JASEROQUE !

Puck glissa sur la surface gelée d'un ruisseau, heurta un rocher, rebondit et monta en flèche vers le ciel. La chute qui s'ensuivit sembla durer une éternité. Ils retombèrent lourdement sur le sol, manquant s'empaler sur les branches pointues d'un chêne.

Sabrina se retourna pour regarder si le monstre suivait toujours. Lui aussi se servit du rocher comme d'un tremplin et, battant des ailes, s'éleva lentement dans les airs, de plus en plus haut, mais une bourrasque dévia sa course et il s'écrasa sur le flanc de la montagne. Elle le perdit alors de vue.

— Je crois qu'on l'a semé ! On est sauvés !

La pente s'adoucissait. Malheureusement, le corps du morse était si glissant qu'il lui était impossible de s'arrêter. Ils descendaient à toute allure quand une autoroute à quatre voies surgit devant eux. Puck voulut éviter une camionnette, dérapa sur l'asphalte et tournoya plusieurs fois sur lui-même. Le conducteur, ahuri, pila. Ce fut un épouvantable vacarme : grincements de pneus, froissements de tôle et coups de Klaxon stridents se succédèrent. Mais Puck ne pouvait toujours pas s'arrêter. D'autant moins que, de l'autre côté de l'autoroute, la pente reprenait. Ils foncèrent droit vers une grange délabrée aux portes grandes ouvertes et s'écrasèrent contre le mur du fond.

— On recommence ? s'exclama Puck en riant si fort qu'il bascula sur le côté.

Puis il retrouva sa forme normale, celle d'un insupportable garçon de onze ans.

Sabrina serra son bras blessé et inspecta les lieux. Quelques bottes de foin et une vieille charrue rouillée leur tenaient compagnie. Le vent s'engouffrait par rafales à travers les fenêtres sans vitres.

— Tu fais une de ces têtes, Grimm ! On dirait que t'es tombée d'un avion sans parachute !

Sabrina ne répondit pas. Transie de froid, épuisée, elle grelottait. Son bras lui faisait si mal qu'elle se demandait comment il tenait encore. Puck dut sentir sa détresse. Ou peut-être entendit-il ses dents claquer. Toujours est-il qu'il fit une chose à laquelle elle ne s'attendait pas : il s'assit derrière elle et l'enveloppa de ses immenses ailes. C'était la première fois qu'il se montrait aussi gentil envers elle. Elle fut tentée de se moquer de cet élan de compassion, mais se mordit la langue : connaissant Puck, il était capable de se vexer et de la laisser se transformer en glaçon.

— C'était quoi, cette horreur ?

— Un jaseroque, répondit Puck. Deux tonnes de dents, de queue et de terreur. Je ne crois pas qu'on puisse le tuer. Mais ne t'inquiète pas, va, il est parti. Il a eu son compte pour aujourd'hui.

— Il nous faut de l'aide, balbutia Sabrina, tremblante.

— T'en fais pas, je m'occupe de tout.

Il plongea la main dans sa poche, en sortit une flûte et joua une suite de petites notes aiguës. En un instant, une nuée de lucioles surgit par les fenêtres de la grange et entoura les enfants. Sabrina reconnut les petits elfes de Puck, qui lui obéissaient au doigt et à l'œil, et d'autant plus volontiers s'il s'agissait d'exécuter un tour pendable. Ils virevoltèrent autour de leur chef et attendirent ses ordres.

— Allez chercher la vieille dame et apportez-moi de quoi faire un feu.

Les lucioles ressortirent et réapparurent, quelques secondes plus tard, avec des morceaux de branchage et des feuilles mortes. Puis elles disparurent à nouveau et revinrent avec une bouteille de limonade.

— Parfait, dit Puck.

Il dévissa le bouchon et le jeta par terre, puis vida la bouteille et la jeta aussi.

— Ahhhh ! s'exclama-t-il, s'essuyant la bouche sur sa manche.

— Ça va, tu n'as plus soif ? Tu veux peut-être un sandwich, tant que t'y es ?

— Garde tes sarcasmes pour moi.

Il replia ses ailes, se leva, se pencha sur le tas de bois, ouvrit grand la bouche et rota. De sa bouche surgit une boule de feu qui embrasa branches et bûches. Une douce chaleur pénétra Sabrina. Elle se sentit tout de suite mieux.

— Tu m'avais caché ce talent...

— Oh, tu n'as pas fini d'être étonnée, répondit-il fièrement. Tu veux voir ce que je sais faire avec l'autre côté ?

Les petits elfes pouffèrent.

— Euh... non merci.

— À ta guise.

Il se tourna vers les lucioles.

— Attendez la vieille dame près de la route et prévenez-moi dès qu'elle arrive.

Les petites lumières clignotèrent pour montrer qu'elles avaient compris, puis disparurent. Puck déploya de nouveau ses ailes autour de Sabrina.

— Je suis désolé qu'on n'ait pas pu sauver tes parents, murmura-t-il.

Sabrina eut soudain envie de pleurer. Dire qu'ils avaient été là, tout près ! Comment pouvait-elle lutter contre un monstre aux cent mille dents ? Elle n'était qu'une enfant de onze ans, une petite fille ordinaire. Puck, lui, était une créature surnaturelle. Il pouvait se transformer en n'importe quel animal, volait, commandait aux elfes et, aujourd'hui, même sa pire habitude s'était révélée utile. Ses pouvoirs magiques lui donnaient une assurance qu'elle lui enviait.

— Je préfère que tu gardes tout ça pour toi, déclara-t-il inopinément. Je ne veux pas que tu clames à tort et à travers que je suis un héros. Je n'ai rien d'un héros. Au contraire, je suis un voyou...

— ... de la pire espèce, coupa Sabrina. Je sais.

Puck, alias le Roi des Filous, n'avait jamais manqué une occasion de le leur faire savoir. Pourtant, depuis quelque temps, cela ne semblait plus si évident...

— Ne l'oublie pas ! insista Puck.

— Aucun risque, rétorqua Sabrina. Tu me le rappelles toutes les dix minutes !

Il ne répondit pas.

— Enfin, merci quand même de m'avoir sauvée, reprit-elle après un long silence.

— Pas de souci. Je mettrai ça sur ta note.



2

Des mémoires bien utiles

Sabrina se réveilla dans une chambre d'hôpital. Sa petite sœur, assise sur le bord de son lit, s'appliquait à écrire « Remets-toi vite » sur son plâtre.

— Salut, moustique !

Daphné se jeta à son cou dans un cri de joie.

— Où est Mamie Relda ? s'inquiéta Sabrina.

— Elle est allée chercher une tasse de café. Elle va revenir.

— Et M. Canis ?

Les yeux de Daphné se remplirent de larmes. Sabrina la serra contre elle, autant pour la consoler que pour lui cacher les siennes. M. Canis, le meilleur ami de leur grand-mère, avait péri dans l'explosion qui avait démolí leur école. Une lutte sans merci l'avait opposé à Grigrigredinmenufretin, une créature manipulatrice et dangereuse qui possédait le don de se nourrir de la colère d'autrui et de la transformer en énergie destructrice. Il comptait s'en servir pour fissurer la barrière magique qui protégeait la ville. Grâce aux crises de nerfs de Sabrina, il avait été à deux doigts de réussir.

D'une certaine manière, elle se sentait responsable de la mort de leur ami.

— Ça va aller, murmura-t-elle, serrant sa sœur encore plus fort.

Mais celle-ci se dégagea et, croisant les bras sur sa poitrine, se força à prendre un air sévère.

— Tu es bien punie.

Malgré ses larmes, Sabrina dut se mordre les lèvres pour ne pas sourire.

— Quoi ?

— Tu m'as parfaitement comprise. Tu es bien punie.

— Pourquoi ?

— Pour m'avoir laissée tomber ! Le maire nous avait donné les allumettes à toutes les deux. On aurait dû passer le portail ensemble. Mais tu es partie sans prévenir personne, sans même savoir où tu allais. Tu as de la chance de t'en être tirée vivante !

De toute évidence, Daphné avait répété son petit discours de nombreuses fois, mais avec son visage poupin et sa salopette de maboule, il était difficile de la prendre au sérieux.

— Je suis hyper-sérieuse, gronda Daphné, à qui le sourire de sa sœur n'avait pas échappé. Ce n'est pas drôle. Chaque fois qu'il se passe un truc important, tu me tiens à l'écart.

— Daphné, je ne voulais pas que tu sois blessée. Tu n'as que sept ans.

La petite fille devint rouge de colère.

— Je suis contente que Puck t'ait fait ça !

Le sourire de Sabrina s'évanouit.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il a fait ?

Daphné ferma les yeux et se mordit les lèvres.

— Ce n'est pas ma faute, précisa-t-elle. Quand Mamie lui a dit que tu ne trouverais jamais sept millions de dollars... alors... il a piqué une très grosse colère, et...

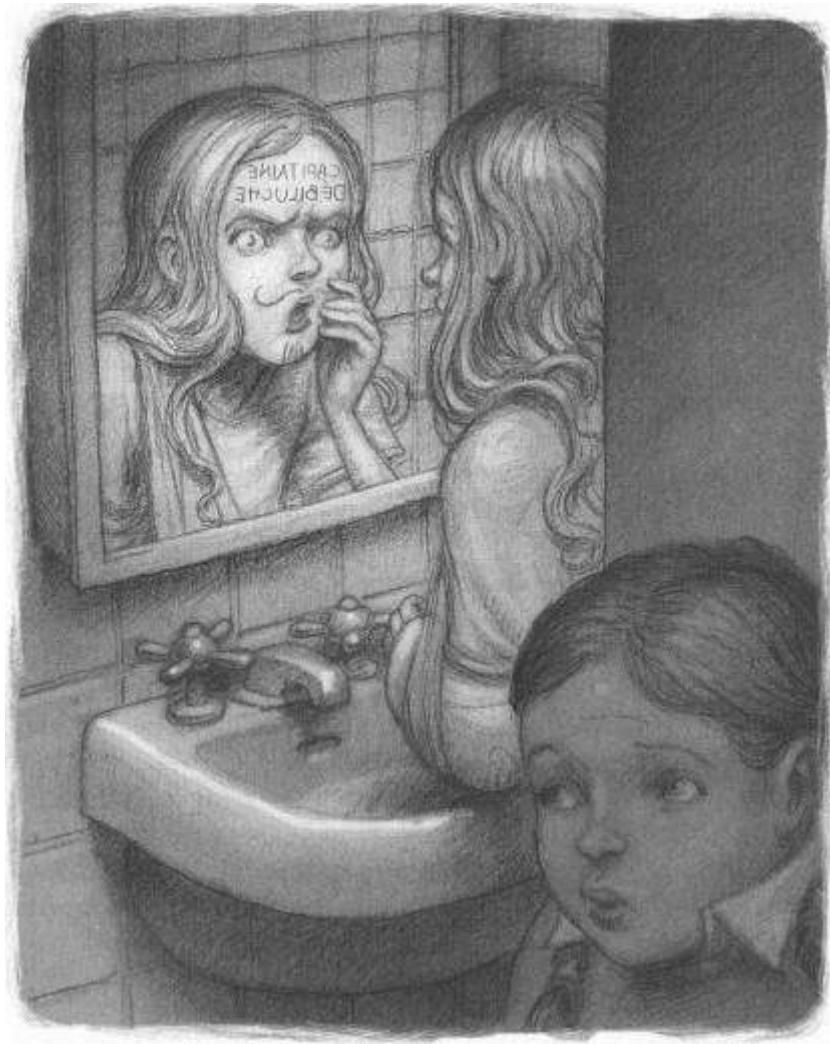
— *Qu'est-ce qu'il a fait ?*

— Mamie dit que ça finira par partir, murmura Daphné, mal à l'aise.

Sabrina remarqua alors le marqueur qu'elle tenait à la main. Elle jaillit hors de son lit, se précipita dans la salle de bains, alluma la lumière et se regarda dans le miroir. Un cri lui échappa. Puck lui avait dessiné un bouc de diable, une

moustache qui finissait en serpentin et, sur son front, il avait écrit : CAPITaine DÉBILUCHE.

— Ce type a signé son arrêt de mort ! tempêta Sabrina.



Elle ouvrit le robinet, arracha le gant de son crochet et se frotta le visage jusqu'à ce qu'il soit tout rouge. Puis elle rinça la mousse et poussa un nouveau cri : le graffiti était toujours là.

— C'est un marqueur permanent, expliqua Daphné, embarrassée.

Sabrina continua à frotter, en vain. Elle finit par renoncer et, d'un geste plein de colère, jeta le gant dans le lavabo. Puck lui avait déjà fait de sales blagues (elle s'était réveillée avec une tarentule dans son lit, avait trouvé un boa constrictor dans la douche, s'était brossé les dents avec de la glue...), mais celle-ci était la pire de toutes.

— Où est ce troll ? cria-t-elle en revenant dans la chambre.

— S'il est prudent, il se cache, dit une voix de vieille femme.

C'était Mamie Relda. Elle se tenait sur le seuil de la pièce, vêtue d'une robe bleu ciel et d'un chapeau assorti, avec un tournesol cousu dessus. Malgré ses innombrables rides, son visage dégageait une impression de jeunesse. Elle prit sa petite-fille dans ses bras et la serra contre elle.

— J'ai vu papa et maman, déclara Sabrina, tandis que sa grand-mère, la tenant à bout de bras, la regardait des pieds à la tête. Ils étaient dans une sorte d'hôpital, tout en haut de la montagne. Il y avait aussi une petite fille et un énorme monstre. Puck dit que c'est un jaseroque...

— Quelle horreur ! s'exclama Daphné.

— Ils avaient l'air en bonne santé, Mamie. Comme s'ils dormaient. Vu toutes les empreintes sur les murs, ils devaient être là depuis longtemps... J'ai voulu les sauver, mais la petite fille avait une bague magique et, avant qu'on ait eu le temps de dire ouf, ils avaient disparu. Après, le jaseroque a soufflé du feu dans la pièce. Mamie, je crois que la petite fille est le chef de la Main Rouge. Il y a peut-être des indices, il faut qu'on y aille avant que tout soit brûlé !

— Sabrina, ça fait trois jours que tu es là, protesta Mamie Relda, avec son léger accent germanique. Tout n'est plus que cendres.

Trois jours ! Sabrina sentit une boule dans sa gorge.

— Je suis désolée, *liebling*. Si tu t'en sens capable, le docteur dit qu'on peut te ramener à la maison.

Réprimant ses larmes, elle hocha la tête. Au même instant, une infirmière entra dans la chambre, un bouquet de fleurs exotiques dans les bras.

— Ah, notre patiente est réveillée ! Juste au bon moment ! Ça vient d'arriver...

Elle posa le bouquet sur la table. Sabrina prit la petite carte et lut : « Remets-toi vite ! Toute mon affection, Tonton Jaco. » Mamie fronça les sourcils.

— Elle a dû se tromper de chambre. Allons-y, les filles. On nous attend.

Blanche-Neige avait tout pour elle. Elle était belle, charmante, douce, drôle et intelligente. En revanche, elle

manquait de délicatesse. Elle ne pouvait s'empêcher de regarder Sabrina dans le rétroviseur. Après avoir croisé son regard une centaine de fois, Sabrina se sentit obligée d'expliquer que ses moustaches étaient l'œuvre de Puck. La jolie professeur fut prise de fou de rire. Puis elle s'excusa.

— Les garçons sont comme ça, dit-elle, tout en conduisant la voiture le long des vieilles routes de campagne. Ils sont très immatures quand ils sont jeunes, mais, avec l'âge, en général, ils s'améliorent...

— Puck a quatre mille ans, marmonna Sabrina. Les chances de le voir mûrir sont assez minces.

— Tu as sans doute raison, admit la jeune femme, non sans échanger un sourire de connivence avec Mamie Relda. Guillou en a presque cinq cents et, la plupart du temps, il se comporte comme s'il en avait sept...

— Alors, vous êtes amoureux ? gazouilla Daphné, qui s'accrochait au dossier du siège avant pour ne rien perdre de la conversation.

— Daphné ! protesta-t-elle, rougissante.

— J'ai entendu dire qu'il t'envoyait des fleurs tous les jours... glissa Mamie.

— Relda, quelle mauvaise langue ! Qui t'a dit ça ?

— Mon petit doigt...

Sabrina leva les yeux au plafond. Dans une ville comme Port-Ferries, ce n'était pas une simple expression. Tout était possible.

— Est-ce que je pourrai être votre demoiselle d'honneur ? supplia Daphné.

— Promis. Mais ce n'est pas demain la veille, et tu seras peut-être une vieille dame d'ici là. Pour l'instant, on se contente de prendre des cafés ensemble. Je ne veux pas précipiter les choses. En outre, il est très pris par les élections...

— Quelles élections ? s'étonna Sabrina.

— Municipales, comme tous les quatre ans. Du reste, c'est de l'argent jeté par les fenêtres, car personne ne se présente jamais contre Guillou...

Blanche-Neige s'engagea dans l'allée et se gara.

— Merci de nous avoir raccompagnées, dit Mamie Relda.

— Le plaisir est pour moi. Et si tu as besoin de quoi que ce soit, n'hésite pas. Tant que l'école n'est pas reconstruite, je n'ai que le cours de self-défense pour m'occuper. Au fait, est-ce que je verrai mon élève préférée jeudi ?

Daphné s'inclina, comme dans un film d'art martial.

— Oui, *sensei*, répondit-elle, un grand sourire aux lèvres.

— As-tu travaillé ta position de combat ?

La petite fille écarta les doigts comme des griffes, plissa les yeux et grimaça. Le contraste avec le chaton brodé de sa salopette était plutôt comique.

— Excellent, approuva Blanche-Neige. Très intimidant.

Elle souhaita à Sabrina un prompt rétablissement, puis remonta en voiture et repartit.

— Tu m'expliques ? demanda Sabrina à sa sœur.

— Mamie a pensé que j'allais m'ennuyer sans toi et elle m'a inscrite au cours de self-défense. Je n'y suis allée qu'une fois, mais Blanche-Neige a trouvé que je faisais un féroce guerrier...

Sabrina ne put s'empêcher de rire.

— Je vois... C'était ça, la position de combat ?

— Oui. C'est pour faire comprendre à ton attaquant que tu vas lui donner du fil à retordre.

— Ah... Je croyais que c'était pour lui faire comprendre que tu étais constipée.

— Constipée ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

Sabrina se pencha, mit ses mains en cornet autour de son oreille et lui expliqua en chuchotant ce que le mot signifiait. La petite fille, vexée, lui tira la langue.

— Tu es vulgaire !

Elles suivirent Mamie sur le perron. Celle-ci sortit de son sac un énorme trousseau, qui comptait plus d'une centaine de clefs. Elle sélectionna celles qui correspondaient aux douze serrures, puis déclara : « Nous voilà ! » Une formule qui déclenchait un verrou magique. Dès que la porte fut ouverte, la famille se précipita à l'intérieur, à l'abri du froid.

Sabrina dut solliciter l'aide de Daphné pour ôter son manteau et ses bottes. Cette inversion des rôles, inhabituelle, la contraria. Elle prit conscience que son bras plâtré allait constituer un sérieux handicap.

Cependant, il y avait une chose qu'elle pouvait faire, et elle bouillait d'impatience à cette idée. À peine débarrassée de son manteau, elle fila vers la bibliothèque du salon, qui contenait les mémoires de toute la famille, des registres reliés qui relataient dans le détail ce que les Grimm avaient vécu depuis l'arrivée de Wilhelm dans la ville, deux cents ans plus tôt. Sabrina était certaine d'y trouver des témoignages sur la petite fille en rouge et sur son animal de compagnie. Mais sa grand-mère l'intercepta.

— Hum-hum... ce n'est pas le moment, Sabrina. Tu vas plutôt monter dans ta chambre et te reposer.

— Me reposer ? Ça fait trois jours que je ne fais que dormir ! Mamie Relda secoua la tête, impitoyable.

— Dans ta chambre !

Furieuse, Sabrina monta l'escalier d'un pas lourd. La vieille dame et Daphné la suivirent, puis l'aiderent à se déshabiller. Ne pas réussir à enfiler son pyjama seule acheva de l'humilier. Même grimper dans son lit lui sembla difficile. Quand Mamie tira sur elle une épaisse couverture, elle pensa qu'elle ne risquait pas de s'envoler.

— Je suis sûre que ça m'aiderait à m'endormir de lire un mémoire, insista Sabrina, tandis que sa grand-mère ajoutait une couverture.

— As-tu assez chaud ? répondit Mamie Relda en la bordant.

— Trop ! Je vais rôtir !

À cet instant, Elvis glissa un regard par la porte grande ouverte.

— Elvis ! appela Sabrina. Viens, mon grand ! Aide-moi à me libérer !

Le danois laissa échapper un léger gémissement. En dépit d'un physique impressionnant et d'une rangée de crocs qui laissait présager le pire, c'était un animal sensible et aimant. Il adorait les filles et, en temps normal, il aurait bondi sur le lit pour couvrir la petite fille de grands coups de langue. Au lieu de quoi, il ne bougea pas d'un millimètre.

— Qu'est-ce qu'il a ? s'inquiéta Sabrina.

— Il boude, répondit Mamie Relda, crispée.

— Pourquoi ?

— Je vais te montrer, dit Daphné. Elle se précipita vers lui et essaya de le tirer par son collier.

Le chien ne bougea pas d'un pouce.

— Jeune homme, viens dire bonjour, insista Mamie.

Il se décida à entrer. Il était affublé d'un gilet, de bottines, d'un bonnet de Père Noël et d'une longue barbe blanche. Arrivé au centre de la pièce, il baissa la tête et gémit encore.

— Tu en fais, des chichis ! s'exclama Sabrina. Regarde-moi ! Je parie qu'on va m'appeler Capitaine Débiluche jusqu'à mes dix-huit ans !

— Ce costume m'a demandé des heures et des heures de travail, se plaignit Mamie.

De nouveau, Elvis fit entendre une plainte.

— Bon, bon, d'accord... Vas-y, enlève-le-lui... capitula la vieille dame.

Dans sa joie, Elvis se mit à tourner en rond et renversa Daphné qui tentait de déboutonner son gilet. Quand elle eut fini, il la remercia d'un coup de langue bien baveux. Elle tendit à Sabrina la barbe blanche :

— Tu la veux ? Ça cacherait ton bouc...

Aussitôt Sabrina disparut sous ses couvertures.

— Ce type a signé son arrêt de mort !

— Ta sœur dort avec moi ce soir, ajouta Mamie. Tu as le lit pour toi toute seule.

— Et papa et maman ?

— Tes parents vont bien. Tu as dit toi-même qu'ils avaient l'air endormis. Il me paraît plus sage d'attendre avant de tenter quoi que ce soit.

Sabrina n'en croyait pas ses oreilles. Que Mamie Relda renonce à résoudre un mystère, ça ne s'était jamais vu... Et là, il s'agissait de son propre fils !

— Mais il reste peut-être des traces, là où le bâtiment a brûlé ! Des indices qui nous permettraient de savoir où ils ont disparu !

— Avec cette bête qui rôde, c'est beaucoup trop dangereux. Promets-moi de ne pas y retourner, Sabrina.

Elle jeta à sa grand-mère un regard noir.

— Promets-le, insista Mamie.

— Elle te le promet, affirma Daphné à sa place. On n'ira pas là-bas.

Satisfaite, la vieille dame s'apprêta à sortir de la pièce. Arrivée devant la porte, elle éteignit la lumière et se retourna.

— Je ne veux pas te perdre toi aussi, *liebling*, murmura-t-elle. Je tiens à toi.

— Mais papa et maman ont besoin de nous ! protesta Sabrina, envahie par une brusque colère.

Mamie Relda hocha la tête en silence, puis s'éloigna. Sabrina se tourna et se retourna dans son lit. Se pouvait-il que sa grand-mère soit sérieuse ? Elle connaissait le ravisseur de ses parents et elle savait où il se cachait. Pourquoi renoncer si près du but ?

Elle jeta un regard furieux vers la porte, là où sa grand-mère se tenait quelques minutes auparavant. Et soudain, elle comprit. Face à sa chambre se trouvait celle de M. Canis. Nuit après nuit, elle avait entendu le vieil homme lutter contre son alter ego, le Grand Méchant Loup. Mamie lui avait fait confiance envers et contre tout. Il avait été son compagnon, son meilleur ami, la seule personne de Port-Ferries en qui elle croyait les yeux fermés. Et il était mort.

Sabrina se sentit terriblement égoïste. Mamie Relda avait le cœur brisé. Plonger sa famille dans de nouveaux dangers était au-dessus de ses forces, même pour sauver Henri et Véronique. Elle avait besoin de temps.

Sabrina comprit qu'elle devrait se débrouiller seule.

Quand elle fut certaine que tout le monde dormait à poings fermés, Sabrina entreprit de s'extirper de son cocon de couvertures, exploit qui lui demanda bien une demi-heure. Elle se dirigea ensuite vers l'escalier et descendit.

Elle avançait avec précaution, prenant soin d'éviter les lattes qui grinçaient. Ses expériences malheureuses en famille d'accueil lui avaient appris l'art de fuir une maison au nez et à la barbe de ses occupants.

Une fois au salon, elle alluma la lumière. Elle découvrit Elvis affalé de tout son long sur le canapé – chose qui lui était formellement interdite. Croisant son regard, il baissa la tête d'un air coupable.

— Si tu ne dis rien, je ne dirai rien moi non plus, chuchota Sabrina.

Il parut d'accord, laissa retomber sa grosse tête sur un coussin et se rendormit.

La bibliothèque, qui occupait un pan de mur entier, recelait de véritables trésors. On y trouvait, pêle-mêle, les mémoires de la famille, d'innombrables contes et des essais, tels *Les Sept Personnages du pays d'Oz*, *La Malbouffe au pays des merveilles*, ou encore *Le Régime de Paul Bunyan*. Il y avait tant de livres que les étagères ne pouvaient les contenir tous, et ils s'entassaient en piles instables dans chaque pièce de la maison, voire sous les tapis ou sous les pieds d'une table bancale. Mais ce soir, Sabrina savait où chercher ce qu'elle convoitait. De sa main valide, elle attrapa plusieurs tomes des mémoires, les transporta sur la table de la salle à manger et revint en chercher d'autres. Elle alluma ensuite une petite lampe et s'attela à la tâche. Elle était certaine qu'un jour ou l'autre un de ses ancêtres avait entendu parler de la petite fille en rouge.

Elle découvrit la première évocation du jaseroque dans le journal de son arrière-arrière-arrière-arrière-grand-père, Wilhelm. Ce dernier avait en effet aidé les Findétemps à traverser l'Atlantique, pour fuir les persécutions dont ils étaient victimes en Europe. D'après les notes qu'il avait laissées, le voyage n'avait pas été de tout repos...

17 juillet 1805

J'envisage sérieusement de faire demi-tour. Traverser l'Atlantique avec un bateau chargé de créatures magiques n'est déjà pas chose aisée, mais la situation est devenue ingérable lorsque les jaseroques se sont déchaînés. Je m'en veux d'avoir cédé aux injonctions de la Reine de Cœur, qui prétendait que ces monstres pourraient un jour être domestiqués. Elle est folle à lier, mais elle jouit d'un prestige considérable auprès des passagers et de l'équipage. Ce matin, les jaseroques ont brisé les barreaux de leur cage. Au nombre de dix, ils ont eu le temps de tuer douze marins avant que Lancelot et Robin des Bois ne parviennent à les maîtriser et ne les enferment dans la cale. Le Chevalier Noir est ensuite descendu les tuer avec le glaive

vorpal, puis nous avons jeté leurs corps par-dessus bord. Que les requins se partagent leurs ignobles dépouilles.

Le glaive vorpal ? s'étonna Sabrina. *Qu'est-ce que c'est ?* Wilhelm n'en faisait plus mention par la suite. Elle parcourut les autres mémoires et ne trouva aucune trace, ni des jaseroques ni du glaive, hormis chez son arrière-arrière-arrière-grand-père, Spaulding Grimm.

9 mars 1909

Quand les lilliputiens sont venus m'annoncer la nouvelle, j'ai cru que c'était encore une de leurs mauvaises blagues. Mais ils avaient raison : un jaseroque rôde bel et bien dans la forêt. D'après père, les jaseroques ont tous été tués lors de la traversée. Est-il possible que l'un d'eux se soit accroché à la coque du bateau et ait survécu jusqu'à nos jours ? Le miroir magique m'a dit qu'ils pouvaient hiberner pendant de très longues périodes, ce qui expliquerait qu'il ait pu rester caché dans les bois sans qu'aucun de nous ne l'aperçoive jamais, il est aussi possible que quelqu'un en ait ramené un du Pays des Merveilles. Mais qui ? J'ai fait comme mon grand-père avant moi : je me suis tourné vers le Chevalier Noir. Je lui ai remis le glaive vorpal accompagné de tous mes vœux de réussite.

10 mars 1909

Le Chevalier Noir m'a trahi. Au lieu de tuer le jaseroque, il a utilisé le glaive vorpal d'une façon que je n'aurais jamais crue possible : il a percé la barrière magique et s'est faufilé dans le monde des humains ! Je m'en veux de lui avoir accordé ma confiance, car il a souvent joué un double jeu dans le passé. Mais je n'avais personne d'autre sous la main. J'ai trouvé le glaive par terre et je l'ai ramassé. Je suis bien avancé maintenant. Personne ici n'est assez courageux pour affronter le monstre, ni assez digne de foi pour que je lui confie le glaive. Baba Yaga m'a proposé de le capturer en utilisant le sort qu'elle a jeté sur la ville. Quand il sera prisonnier, il faudra que je trouve un moyen de détruire le glaive. Si par malheur les

Findétemps apprenaient qu'il peut briser la barrière, ce serait le chaos. Peut-être la Fée Bleue pourra-t-elle m'aider...

Sabrina referma le journal. Elle travaillait depuis plus de trois heures et le sommeil commençait à la gagner. Elle avait fait une découverte étrange, mais qui ne lui était d'aucune aide : de nombreuses pages avaient été arrachées à la fin des mémoires de son père.

Ses yeux papillonnaient. Elle les ferma, l'espace d'un instant, dans l'espoir de retrouver des forces. À peine avait-elle posé la tête sur la table qu'une voix se fit entendre :

— C'est l'heure de se réveiller !

Elle se redressa dans un sursaut. La petite fille en rouge était assise à l'autre bout de la table, à côté du jaseroque, qui respirait si fort qu'elle sentait son souffle sur son visage. Devant eux était disposé un service à thé à la propreté douteuse. La petite fille versa un liquide noir et épais dans deux tasses et en offrit une au monstre, qui montra les dents en grognant. Un filet de bave coula de sa gueule.

Elle remplit une troisième tasse et la fit glisser sur la table.

— Tiens, du thé pour toi...

— Comment êtes-vous entrés ? s'exclama Sabrina.

Pour toute réponse, la petite fille éclata de rire. Soudain, Henri et Véronique se matérialisèrent sur les chaises à côté d'elle. Ils avaient l'air terrifiés.

— Viens nous sauver, Sabrina ! supplia son père.

— Tu es notre seul espoir, fit sa mère en pleurant.

— Mais je ne suis qu'une petite fille !

À cet instant, un cri perçant retentit dans la pièce.

— Vous avez réveillé le bébé, protesta la fille en rouge.

Le jaseroque repoussa brutalement la table, envoyant le service à thé par terre, et se jeta sur Sabrina. Il enserra son cou de ses énormes griffes et... elle se réveilla.

Elle était seule. Elle resta longtemps immobile, peinant à retrouver son souffle. Au bout d'un moment, elle baissa les yeux vers les mémoires empilés devant elle. Celui de son grand-père était ouvert. En bas de la page quelque chose était écrit en tout petit. Elle dut plisser les yeux pour déchiffrer :

Liste des patients de l'asile de Port-Ferries – 1955

Le chapeleur fou – diagnostic : schizophrénie

Chicken Little – diagnostic : crises d'angoisse

Hansel – diagnostic : *troubles alimentaires* (consultation externe)

Le lapin blanc – diagnostic : TOC (Trouble obsessionnel du Comportement ; consultation externe)

La vieille dame qui vivait dans une chaussure – diagnostic : épuisement (consultation externe)

Ichabod Crâne – diagnostic : terreurs nocturnes (consultation externe)

Le Petit chaperon Rouge – diagnostic : psychose délirante et hallucinatoire, pulsions homicides

À ce nom, son cœur bondit dans sa poitrine. La fillette n'était autre que le Petit Chaperon Rouge ! Elle se sentit idiote. Comment ne l'avait-elle pas deviné plus tôt ? Mais aussi, comment aurait-elle pu soupçonner une chose pareille ? Elle le connaissait par cœur, ce conte. Le Petit Chaperon Rouge faisait partie des gentils. C'était une victime. Pourquoi aurait-elle kidnappé Henri et Véronique Grimm ?

Soudain, elle comprit. Ce bâtiment délabré qu'elle avait visité avec Puck, ces chambres d'hôpital laissées à l'abandon... c'était l'asile de Port-Ferries.

Elle sauta de sa chaise, remonta à l'étage et longea le couloir jusqu'à la chambre de Mamie Relda, dont elle ouvrit la porte avec précaution. Sa sœur dormait d'un sommeil paisible. Elle posa la main sur son épaule et la secoua doucement.

— Qu'est-ce qu'il y a ? murmura Daphné en se frottant les yeux.

— Tu m'as reproché de t'avoir laissée en plan l'autre jour, pas vrai ?

La petite hocha la tête.

— Alors, lève-toi et viens.



3

Le roi des casse-pieds

— **S**abrina, tu as promis à Mamie de ne pas y retourner !

— Pas du tout. C'est *toi* qui as promis !

Daphné se mit en travers de son chemin et croisa les bras.

— Je ne te laisserai pas passer.

— Daphné, je sais qui a kidnappé nos parents.

— Qui c'est ? s'exclama-t-elle, incrédule.

— Le Petit Chaperon Rouge.

— Allez !!!

— Je sais que ça a l'air dingue, mais c'est vrai. Cet hôpital où j'ai trouvé papa et maman n'est autre que l'asile où le Petit Chaperon Rouge était interné. Il faut qu'on y retourne. Avec un peu de chance, on comprendra pourquoi cette cinglée a kidnappé nos parents...

Elle contourna sa sœur et reprit sa marche. Daphné lui courut après.

— Et si on attendait demain matin ? On pourra peut-être convaincre Mamie de nous y emmener...

— Je préfère qu'elle reste en dehors de ça. Elle ne s'est pas encore remise de la mort de M. Canis, elle a besoin de calme. Et

le temps nous est compté ! Chaque minute qui passe nous éloigne de nos parents. Cette folle a déjà trois jours d'avance !

— Mais...

— Écoute, Daphné, la coupa Sabrina, je ramènerai papa et maman à la maison, avec ou sans toi. Toutes les horreurs qu'on a vécues depuis plus d'un an ne seraient pas arrivées s'ils avaient été là. On n'aurait pas été placées en famille d'accueil, on serait à la maison, tranquilles. Si on les retrouve, tout redeviendra comme avant.

— Et le jaseroque, tu en fais quoi ?

— Je m'en occuperai au moment opportun, répliqua Sabrina, avec une assurance feinte.

À l'expression dubitative de sa sœur, elle comprit qu'elle n'avait pas été aussi convaincante qu'elle l'aurait voulu.

— Il faut emmener Puck, déclara Daphné.

— Jamais de la vie ! cria Sabrina, incapable de contenir sa colère.

— Dans ce cas, je vais hurler à pleins poumons. Mamie sera réveillée avant même que tu aies mis un pied dehors !

Sabrina regarda sa sœur, interdite. Elle comprit qu'elle ne plaisantait pas.

— Très bien, abdiqua-t-elle.

Elle avança jusqu'au fond du couloir. Un dessin grossier, représentant un crocodile, annonçait : LE 1TRU SERON DVORE.

Sabrina refusa de se laisser impressionner, tourna la poignée et entra.

La chambre de Puck était un rêve de garçon devenu réalité. Le terme de « chambre » était d'ailleurs inapproprié, car la seule chose qui pouvait évoquer une chambre était la porte d'entrée. Une voûte céleste tenait lieu de plafond. Des milliers d'étoiles se reflétaient à la surface d'un lagon, sur le rivage duquel se trouvaient des montagnes russes, une camionnette de marchand de glaces, ainsi qu'un ring, où un kangourou, muni de gants de boxe, dormait d'un sommeil paisible. Sabrina remarqua la présence d'un taureau mécanique couvert d'œufs dégoulinants, qu'elle n'avait jamais vu auparavant. Des dizaines de coquilles écrasées et des cartons vides traînaient par terre.

Puck n'était pas là. On entendait le pépiement des oiseaux et le froufrou d'un renard qui se faufilait parmi les broussailles. Sabrina cria. Seul le silence lui répondit.

— On le cherche ? s'enquit Daphné.

Sabrina secoua la tête.

— La dernière fois, on s'est retrouvées dans une cuve pleine de colle et de lait caillé, rappela-t-elle (elle n'avait d'ailleurs pas encore réussi à nettoyer parfaitement ses cheveux). Hé ! le gnome, on veut te parler !

— Peut-être est-il occupé...

— Occupé à quoi ? À se curer le nez ?

Soudain, un projecteur éclaira un livre posé sur la plage.

— Puck, que se passe-t-il ? demanda Sabrina, méfiante.

Silence.

— Je vais voir ce que c'est, déclara Daphné.

Sans laisser à sa sœur le temps de réagir, elle se dirigea vers le lagon, ramassa le livre et le feuilleta. Au bout d'un moment, Sabrina l'appela. Mais Daphné était si absorbée par sa lecture qu'elle n'entendit pas. Incapable de résister à la curiosité, Sabrina la rejoignit.

Elle découvrit alors des photos de bébés animaux découpées et collées. Ici des chiots jouaient avec des chatons, là des renardeaux musardaient dans les buissons, un poulain galopait aux côtés de sa mère, des lapereaux grignotaient de la laitue et des bébés phoques, à la précieuse fourrure blanche, batifolaient sur la banquise. Sabrina sentit son cœur fondre.

— Ils sont craquants...

— Trop mignons, acquiesça Daphné.

À cet instant, une corde s'enroula autour de leurs jambes et les souleva de terre. Elles se retrouvèrent suspendues la tête en bas.

— Puck ! crièrent-elles à l'unisson.

Le garçon sortit de derrière un arbre. Il portait un casque de camouflage comme on en voit dans les vieux films de guerre, son horrible sweat-shirt vert, son vieux jean dégoûtant, et il arborait des dizaines de médailles et de rubans. Quelques chimpanzés descendirent des arbres, casqués comme leur chef et affublés d'une salopette rouge. Ils tenaient à la main des

ballons de baudruche remplis d'eau et sautillaient avec impatience.

— Soldats, notre plan a marché ! Je vous avais dit que l'ennemi ne pourrait résister à la vue d'adorables bébés animaux !

— Puck, détache-nous, ordonna Sabrina.

Le sang qui affluait dans son bras cassé la faisait horriblement souffrir.

— Soldats, gardez vos distances. Ne croyez pas que l'ennemi est désarmé. Ces « filles », comme elles s'appellent, sont rusées. J'ai vu ce qu'elles mettaient dans leur prétendu sac à main ! C'est rempli de sprays toxiques et de bidules pointus dont elles n'hésiteraient pas à se servir contre vous !

Les chimpanzés, impressionnés, l'écoutaient avec respect.

— Malheureusement, les lois de la guerre nous interdisent de les tuer, mais je pense qu'on peut leur donner une petite leçon...

L'un des singes lui tendit un gros ballon ventru.

— Puck ! Je te défie de faire une chose pareille !

— Je relève le défi, Capitaine Débiluche. Soldats, feu à volonté !

La première salve atteignit Sabrina à la poitrine et Daphné au visage. Ce n'était pas de l'eau, mais quelque chose qui sentait à la fois la mayonnaise et la confiture de raisin.

Les chimpanzés tiraient sans discontinuer. Quand ils arrivèrent à court de munitions, les deux sœurs étaient trempées des pieds à la tête.

Puck tira son épée en bois de sa ceinture, s'avança vers elles et enfonça la pointe entre les côtes de Sabrina.

— Maintenant, tu sais ce qui arrive à ceux qui ne payent pas leurs dettes.

— J'aurai ma revanche, espèce de gnome ! Ce sera terrible pour toi !

— Tu me fatigues, capitaine.

— Je vais te...

— Puck, l'interrompit Daphné, on a décidé d'aller chercher les ennuis et on a pensé que tu aimerais venir avec nous...

Il haussa un sourcil.

— Quel genre d'ennuis ?

— On veut retourner à l'hôpital.

— Rrrroon... je m'endors déjà... s'exclama Puck, feignant de bâiller.

— C'est important, supplia Sabrina.

— Assommant, oui ! rétorqua-t-il. Franchement, j'ai mieux à faire...

— Après, on ira sur le pont de l'autoroute pour jeter des œufs sur les voitures qui passent, ajouta Daphné.

Une étincelle d'intérêt dansa dans les yeux du garçon.

— Soldats, libérez les prisonnières ! ordonna-t-il.

La ville dormait sous une fine couche de neige, sans se douter qu'un garçon ailé et deux petites filles la survolaient, haut dans le ciel. Malgré sa colère contre Puck, Sabrina se surprit à l'envier. Certes, c'était le roi des casse-pieds. Mais ses pouvoirs magiques se révélaient souvent utiles. Elle aurait aimé avoir quelque chose de spécial, elle aussi.

— Je n'arrive pas à croire que le Petit Chaperon Rouge ait kidnappé nos parents, déclara Daphné. C'est l'héroïne de l'histoire !

— Elle a pété les plombs depuis longtemps, rétorqua Sabrina. Elle a bien failli nous tuer, avec son jaseroque !

— Parle pour toi, protesta Puck. Moi, je n'ai fait qu'une bouchée de ce gros lézard !

Sabrina leva les yeux au ciel, puis aperçut l'hôpital, tout en bas.

— On y est !

Une partie du toit était intact et l'aile droite tenait encore debout, mais le reste n'était que ruines. Les rafales de vent faisaient trembler les poutres à moitié calcinées. Puck posa les filles à terre, puis sortit sa petite flûte. Quelques notes suffirent à attirer des milliers d'elfes.

— Lumière ! ordonna Puck.

En un instant, le sommet de la montagne se retrouva illuminé.

— Bien joué, approuva Sabrina en les entraînant à l'intérieur du bâtiment.

Tout avait brûlé. Ils passèrent de chambre en chambre sans rien trouver d'intéressant. Les meubles qui avaient contenu les

dossiers étaient vides ou scellés par le feu. Seule avait été épargnée une pièce minuscule aux murs matelassés. Une camisole de force, sinistre témoin du passé, traînait sur le sol.

— On perd notre temps, ronchonna Puck. On devrait aller sur le pont. Les voitures ne vont pas s'envoyer des œufs toutes seules !

— Je suis d'accord, acquiesça Daphné. Cet endroit me donne la chair de poule.

Sabrina dut se rendre à la raison : les indices, si indices il y avait, étaient depuis longtemps partis en fumée. Le cœur déchiré, elle fit brusquement demi-tour.

— Attends-moi, protesta Daphné. J'ai peur !

— Tu ne risques rien, se fâcha Sabrina. Arrête de faire le bébé !

Il y eut soudain un terrible craquement, suivi d'un cri. La petite fille venait de passer à travers le plancher. Sabrina se pencha sur le trou et plongea le regard dans les ténèbres.

— Daphné ?

— Sabrina ?

— Daphné, ça va ?

— Oui... Tu sais quoi ?

— Quoi ?

— Je te déteste !

Puck attrapa Sabrina par le col et sauta dans le trou. Elle comprit qu'il avait déployé ses ailes, car ils descendirent lentement. Les elfes les suivirent.

Daphné n'avait rien de cassé. Quelques bleus, rien de plus. Sabrina lui tendit la main, mais Daphné la regarda comme si c'était un serpent et refusa son aide.

— On n'aurait jamais dû venir ici ! C'est la plus stupide de toutes les idées stupides que tu aies jamais eues ! J'aurais pu me tuer !

Sabrina était trop étonnée par ce qu'elle voyait pour l'écouter. La petite salle où ils avaient atterri ne ressemblait en rien à celles de l'étage. Ses murs en granit massif et ses énormes chaînes encastrées dans la roche évoquaient les oubliettes d'un donjon. Le cadre calciné d'un miroir ancien était appuyé contre le mur et des tessons de verre jonchaient le sol. Plus

mystérieuse encore, la présence d'un berceau en chêne, d'une petite couverture bleue, d'une tétine et d'un ours en peluche blanc.

— C'est quoi, ce délire ? s'exclama Puck, perplexe.

— La fille en rouge a parlé d'un petit frère, dit Sabrina. Elle a dû voler un bébé.

Daphné ouvrit le tiroir supérieur d'un meuble et découvrit une pile de chemises écornées.

— Je crois que j'ai trouvé quelque chose...

Sabrina se précipita vers elle. L'un des dossiers portait une étiquette indiquant « PATIENT 67 – Le Petit Chaperon Rouge ». Une feuille vola à terre. Sabrina se baissa pour la ramasser. C'était un dessin au crayon qui mettait en scène une famille : un papa, une maman avec un bébé dans les bras, une grand-mère, une petite fille en manteau rouge, un monstre hideux qui n'était autre que le jaseroque, et un chien à l'allure féroce.

— C'est son dossier médical...

— Formidable. On peut partir, maintenant ? J'ai la trouille de ma vie et le derrière en bouillie !

Un homme surgit alors des ténèbres.

— Sabrina ?

Celle-ci réprima un cri, en découvrant un individu plutôt grand, mince, vêtu d'un long pardessus. L'homme avait l'âge de son père, des yeux bleu laiteux, des cheveux blonds hirsutes et un nez cassé en trois endroits. Outre une dizaine de colliers et d'amulettes autour du cou, il portait des bagues à chaque doigt.

— J'ai besoin de ce dossier, les filles.

Puck brandit son épée et menaça l'étranger, puis lui donna un coup sur le nez.

— Ouille !

— Si à trois tu n'as pas déguerpi, je te transforme en passoire. UN !

L'homme fit entendre un petit rire. Son sourire un peu bancal sembla étrangement familier à Sabrina, mais elle était trop nerveuse pour l'identifier de façon précise. Elle avait rencontré tant de cinglés depuis son arrivée à Port-Ferries qu'elle n'aurait pas su dire s'il en faisait partie.

— C'est quoi après un ? demanda Puck à Sabrina.

— Deux.

— C'est ça. DEUX !

— Écoutez, protesta l'homme. C'est un malentendu.

— TROIS ! cria Puck.

Il quêta l'approbation de Sabrina puis, comme elle hochait la tête, il passa à l'action et le frappa à la main.

— Ouille ! Arrête avec cette épée, toi !

Puck battit des ailes, bondit en avant, fit la roue et atterrit derrière son adversaire.

— Je suis Puck, fils d'Oberon, plus connu sous le nom de Roi des Filous, chef spirituel des vandales, des bons à rien et des voyous !

Il donna à l'étranger un coup de pied aux fesses qui l'envoya à terre, puis se pencha vers lui et agita son épée devant son visage.

— C'est bon, t'as eu ton compte ?

L'homme plongea la main dans l'une de ses multiples poches, en sortit un objet argenté et brillant et proféra d'étranges paroles. Soudain, tout se mit à chatoyer. Sabrina se sentit prise de nausées. Sous ses yeux ébahis, l'ombre de l'homme se détacha, se releva de terre dans un grand slurp ! et se secoua comme si elle sortait d'un profond sommeil. Dès qu'elle eut retrouvé ses esprits, elle se jeta sur Puck. Celui-ci para le coup et attaqua à son tour. Malheureusement, ses poings passèrent à travers le corps immatériel. Sidéré, Puck perdit l'équilibre et tomba à la renverse. L'ombre reprit le dessus. Elle virevolta, atterrit derrière lui et en profita pour lui donner un bon coup de pied au derrière. Le garçon glapit, fondit en piqué sur Daphné et Sabrina, les souleva de terre et remonta comme une flèche par le trou.

L'ombre les suivit. S'agrippant au pied de Sabrina, elle déstabilisa Puck, qui fonça dans un mur. Les filles tombèrent durement sur le sol. Aussitôt, le combat reprit. Au même instant, le propriétaire de l'ombre surgit à son tour, atterrit dans la pièce et se dirigea droit vers les filles.

— Le voilà, s'exclama Daphné, paniquée. Qu'est-ce qu'on fait ?

Sabrina regarda autour d'elle, puis s'empara d'un pied de chaise calciné et le lança vers l'étranger.

— Ouille !



Daphné, voulant l'imiter, ramassa un bout de bois carbonisé et l'envoya sur l'homme. Malheureusement, il réussit à l'esquiver et Puck le reçut à sa place.

— Zut... Ça ne marche pas !

— Ne t'en fais pas, dit Sabrina, je vais trouver une idée.

— Pendant que tu réfléchis, déclara Daphné, je m'occupe de ce dingue...

Sans lui laisser le temps de protester, elle se précipita vers l'homme et se posta à un mètre de lui.

— D'abord, je salue mon adversaire.

Elle salua très bas.

— Daphné, non !

— Je me mets en position de combat... continua-t-elle sans l'écouter.

Elle avança la jambe gauche, plissa les yeux, fronça le nez et cria :

— Arggghhhh !

L'étranger laissa échapper un sourire.

— Daphné, je ne te veux pas de mal. Si tu voulais bien écouter une seconde... Je suis ton...

— J'attaque ! hurla Daphné. Hiya ! ! !

Et elle lui donna un coup de pied au tibia. L'homme gémit de douleur et agrippa sa jambe blessée.

Sur sa lancée, Daphné tourna sur elle-même et lui fit un croche-pied à l'autre jambe. Il tomba par terre, comme fauché par une hache.

Alors qu'il gisait au sol, elle se jeta sur lui et le roua de coups. L'étranger se roula en boule pour se protéger.

— Euh... je ne suis pas contre un peu d'aide... fit Daphné.

Sabrina secoua sa torpeur et se joignit à elle. L'homme, dans un cri de douleur, appela au secours. Aussitôt, l'ombre se détourna de Puck, se précipita vers eux et attrapa les filles dans ses bras. Elles se débattirent de toutes leurs forces, mais elles n'étaient pas de taille à lutter. Profitant de la trêve, l'étranger se releva.

— Très bien, j'ai eu ma dose, grommela-t-il, plongeant une nouvelle fois la main dans sa poche.

Puck n'attendit pas qu'il brandisse une nouvelle arme. Il fonça en avant, saisit les filles par le col de leur manteau et s'envola à tire-d'aile.

— Fichons le camp de là !

Loin de se décourager, l'ombre les poursuivit, agrippa Sabrina, lui arracha le dossier qu'elle tenait sous le bras et repartit. Sabrina eut beau supplier Puck de retourner le chercher, il ne voulut rien entendre.

Alors qu'ils s'enfonçaient dans la nuit, Sabrina baissa les yeux vers la forêt sombre et froide. Était-ce une larme ou le reflet de la lune ? L'espace d'un instant, elle crut voir un homme

courir à travers les arbres, à une vitesse incroyable. Un homme à la chevelure blanche.



4

Bagarre à l'École



Le lendemain, quand Sabrina descendit dans la salle à manger, elle trouva Puck et Daphné en train de taper sur la table avec leur couteau et leur fourchette.

— On a faim ! On a faim !

Elle prit une chaise et s'assit. Au même instant, Mamie entra, plusieurs assiettes à la main.

— *Liebling* ! On jurerait que tu as passé la nuit dehors !

— J'ai dormi comme un bébé, mentit effrontément Sabrina.

Elle savait pourtant qu'elle avait l'air fatiguée. Quand elle s'était retrouvée face au miroir, ce matin dans la salle de bains, elle avait découvert avec consternation ses yeux injectés de sang, ses cernes violets et, pour compléter le tableau... sa moustache et son bouc.

Mamie haussa les sourcils d'un air dubitatif, mais n'insista pas. Elle disparut dans la cuisine et réapparut avec de nouveaux plats. Il ne resta bientôt plus un centimètre de libre sur la table. Il y avait des blinis, des tartines grillées, des œufs brouillés, des gaufres, des saucisses, du porridge, du pain perdu, des fruits et des yaourts. Sabrina éprouva un vif soulagement : pour une fois, c'était de la nourriture normale. Car Mamie avait, en matière de

cuisine, un goût assez particulier pour les spaghetti noirs, les gaufres au tofu, les sauces à la jonquille, voire les civets de porc-épic et la soupe de chou-puant.

— Qu'est-ce qu'on fête ? s'étonna Sabrina.

— Ton retour de l'hôpital, bien sûr.

Mamie leur servit à chacun une grosse cuillerée d'œufs brouillés, des saucisses, deux ou trois crêpes et quelques morceaux de pomme. Elle prit ensuite la fourchette et le couteau de Sabrina et lui coupa son repas pour qu'elle puisse manger d'une seule main, puis elle recouvrit le tout de sirop d'érable. Sabrina en mangea une bouchée. Ouf ! C'était vraiment du sirop d'érable, et non un de ces mélanges farfelus que sa grand-mère avait rapportés de Katmandou ou de Tombouctou.

Daphné planta sa fourchette dans une crêpe et la lança à Elvis, qui l'attrapa au vol et l'avalà sans même la mâcher. Puis elle en prit une autre et la mit tout entière dans sa bouche. Difficile de dire lequel des deux avait les plus mauvaises manières. Quant à Puck, il n'avait pas de manières du tout. Il empoigna ses œufs à pleines mains et les enfourna dans sa bouche. Mais quand il voulut faire la même chose avec le porridge, Mamie lui tapa sur les doigts avec la cuillère de service.

— On pourrait vérifier dans les mémoires s'il y a quelque chose sur le Petit Chaperon Rouge, suggéra Daphné, la bouche pleine.

Sabrina se crispa. Elle n'avait pas jugé bon d'informer Mamie de ses recherches et Daphné, sans le vouloir, venait de la trahir. Par chance, la vieille dame n'eut pas l'air d'entendre la remarque de sa sœur.

— J'ai une grande nouvelle à vous annoncer, déclara Puck en essuyant ses mains pleines de graisse sur son sweat vert.

Mamie Relda leva les yeux, surprise.

— On t'écoute...

— Comme vous le savez, je vous ai sauvé la vie en pas mal d'occasions, ces derniers temps. C'est simple : chaque fois que je débarque, je vous trouve à deux doigts de la tombe. Eh bien, c'est fini. Je prends ma retraite.

— Ta retraite ? s'étonna Mamie.

— Oui. J'ai assez donné dans l'héroïsme. Je ne suis pas un gentil, moi, je suis un voyou...

— ... de la pire espèce, complétèrent les trois Grimm. On sait !

— J'ai cru qu'accomplir le bien était un moyen sûr de m'enrichir. Mais j'ai fait crédit à des gens qui ne pouvaient pas payer, continua-t-il, jetant un regard noir à Sabrina. Donc, à partir d'aujourd'hui, je redeviens un méchant à plein temps... et comme je ne pourrai plus vous sauver la vie, vous êtes pour ainsi dire fichues. Mais un voyou ne peut pas s'arrêter à ce genre de considérations. Un voyou ne vous retient pas au bord du précipice, il vous y pousse !

Mamie Relda sourit.

— Tu es si bon dans le rôle du héros ! Peut-être en es-tu un et te refuses-tu à l'admettre, tout simplement...

Il secoua sa cuillère dans sa direction.

— Ce n'est pas drôle, vieille dame. Je suis très sérieux. Je vais devoir mettre les bouchées doubles pour rentrer dans mes frais...

— Et ça, demanda Sabrina en désignant le dessin qu'il avait tracé sur son visage, tu me l'as fait quand tu étais un saint ?

— J'aurais pu te le tatouer, Capitaine, rétorqua Puck.

Sabrina jeta sa fourchette sur la table, sauta sur ses pieds et se campa devant lui.

— Viens que je te montre comme je peux être méchante, moi aussi...

Puck se leva à son tour, pivota sur ses talons et se transforma illlico en perroquet. Il se posa sur l'épaule de Daphné et cria :

— Crénom d'une pipe, c'est le Capitaine Débiluche !

Ils furent interrompus par une série de coups de Klaxon brefs, suivis d'un long.

— Oh, mon Dieu, il est en avance ! s'exclama Mamie Relda. Vite, vos manteaux !

Puck reprit son apparence normale.

— Où on va ?

— À la cérémonie d'ouverture de la nouvelle école. Mlle Neige nous a invités.

— Je n'ai pas fini de manger ! protesta Daphné.

— Allons, dépêchez-vous, *lieblings* !

Daphné se leva en maugréant puis, après avoir vérifié que sa grand-mère ne la voyait pas, prit une crêpe, l'enroula autour d'une saucisse, la plongea dans le sirop d'érable et la fourra dans la poche de son pantalon.

— Hum, fit Sabrina, tu vas sentir super-bon...

— Mieux vaut sentir que maigrir, rétorqua Daphné, tout en essayant d'enfiler ses doigts poisseux dans ses moufles.

Puck croisa les bras sur sa poitrine.

— J'espère que les choses sont claires. Si jamais un monstre vous attaque pendant la cérémonie, ne comptez pas sur moi pour vous tirer d'affaire ! Au contraire, je l'aiderai à terrifier la foule. Vous êtes bien sûre de vouloir que je vienne, vieille dame ?

— Je prends le risque.

À cet instant, Elvis entra en trottant dans la pièce. Quand il vit que tout le monde partait, il poussa un long gémississement. Daphné le prit dans ses bras.

— Mon adorable petit bébé, ne t'en fais pas, on ne va pas te laisser...

Elvis lécha son visage tout collant, puis s'attaqua à la crêpe qui dépassait de sa poche. Elle le repoussa.

— Eh, traître, sers-toi sur la table !

— Elvis ! appela Mamie. Viens ici, mon chien !

Dès qu'il l'eut rejointe, elle se dépêcha de lui passer son gilet et, son bonnet de Noël. Il baissa la tête en soupirant, résigné.

— Ne fais pas l'enfant. Il gèle, dehors.

Elle se tourna ensuite vers Sabrina, la prit par le menton et l'examina.

— Sincèrement, Puck, cette fois, tu es allé trop loin...

— C'est vrai ? s'exclama Puck, ravi. Il y avait longtemps qu'on ne m'avait pas fait un aussi beau compliment !

La vieille dame enfila un bonnet orange sur la tête de Sabrina, puis enroula une écharpe en laine autour de son cou. On ne voyait plus que le bout de son nez.

— Parfait !

Un taxi les attendait dans l'allée. Au volant, un homme incroyablement vieux, à la longue barbe blanche, dormait. On entendait ses ronflements depuis le perron.

Mamie Relda frappa à la vitre puis, comme elle n'obtenait aucune réaction, elle frappa plus fort. Sans plus de résultat.

Elle finit par ouvrir la porte et appuya sur le Klaxon. Le bruit fit sauter l'homme sur son siège.

— Par Belzébuth !

— Monsieur Van Winckle, il est temps de partir !

Le vieillard se frotta les yeux et sortit de sa voiture. Avec son blouson d'aviateur noir et son pantalon gris, il ressemblait à n'importe quel chauffeur de taxi new-yorkais... exception faite de sa barbe blanche, qui s'enroulait autour de ses chevilles.

— M'aviez pas dit qu'il y aurait un chien... bougonna-t-il.

— Monsieur Van Winckle, je vous présente Elvis. Il est très bien élevé, affirma Mamie en les entraînant vers l'arrière de la voiture, laissant le siège avant à Sabrina.

— Ses vaccins sont à jour ?

— Et les vôtres ? demanda Daphné en bouchant les oreilles d'Elvis. N'écoute pas ce vilain bonhomme, mon toutou !

— Bon, faites monter le cabot. Mais s'il me bousille mon taxi, j'vous préviens, faudra payer !

En contournant la voiture, Sabrina observa la carrosserie. C'était un véritable musée des horreurs : il n'y avait pas un centimètre qui ne soit rayé, éraflé ou bosselé. On aurait dit une de ces voitures qu'on envoie contre les murs pour les tests de sécurité.

À l'intérieur un sachet taché de graisse traînait sur le tableau de bord, embaumant le poivron et la mozzarella. Elvis posa la tête sur l'épaule du chauffeur et, les yeux rivés sur le sachet, laissa échapper un gémississement.

— C'est pas pour toi, sac à puces, répliqua M. Van Winckle. C'est mon déjeuner.

Il remarqua alors la moustache et le bouc de Sabrina, que son écharpe, qui avait glissé, laissait à découvert.

— C'est la première fois que je prends un pirate dans mon taxi...

Puck s'étrangla de rire. Sabrina, les sourcils froncés, se couvrit le visage de la main.

— Bon, c'est pas tout ça... Je vous emmène où ?

— À l'école, sur les bords de l'Hudson, indiqua Mamie Relda, tout en aidant Daphné à attacher sa ceinture.

— On y sera en moins de deux.

Il enfonça la clef dans le contact et fit ronfler le moteur. Puis... plus rien. Sabrina crut qu'il réfléchissait au meilleur itinéraire. Mais, deux minutes plus tard, il n'avait toujours pas bougé.

— Euh, Mamie ? Je crois qu'il s'est rendormi...

— Donne-lui un petit coup dans le bras, conseilla la vieille dame.

Ce qu'elle fit, sans effet.

— Essaie le Klaxon, alors !

Sabrina appuya sur le Klaxon, et le vieillard se réveilla dans un sursaut.

— Par Jéhovah ! cria-t-il.

Il se frotta à nouveau les yeux, puis fit demi-tour et appuya sur l'accélérateur.

— Alors c'est vous, Sabrina et Daphné Grimm ? J'ai beaucoup entendu parler de vous. Paraît que vous avez tué un géant, déjoué les plans de Grigrigredinmenufretin et combattu le jaseroque... Coriaces, les mômes ! De ce que je sais, personne n'a jamais réussi un exploit pareil, à part ce chevalier... Comment qu'il s'appelait, déjà ? Ce type qui avait le glaive vorpal...

— Vous connaissez le glaive vorpal ? s'exclama Sabrina.

— Ouaip. C'est le seul truc qui peut tuer un jaseroque.

— Vous ne savez pas où on peut en trouver un, par hasard ?

L'homme se mit à rire.

— Je crois pas qu'ils en vendent à l'épicerie du coin... Non, y en a qu'un, et de ce que je sais, il est perdu.

Sabrina fronça les sourcils.

— Alors, vous êtes un Findétemps ? demanda Daphné par curiosité.

— Pour sûr... Je suis Rip Van Winckle. Z'avez entendu parler de moi ?

Daphné, aussi excitée que si elle avait rencontré une star de cinéma, poussa un cri perçant.

— J'ai lu votre histoire quand j'étais au foyer. Vous avez dormi pendant cent ans et, quand vous vous êtes réveillé, le monde avait changé. Quel effet ça fait de dormir aussi longtemps ?

Il ne répondit pas. Sabrina se tourna vers lui : il s'était rendormi. Mais son pied était resté appuyé sur l'accélérateur et le taxi roulait de plus en plus vite. Elle attrapa le volant, même si elle n'avait aucune idée de ce qu'il fallait faire.

— Au secours ! Il est encore dans le cirage !



Mamie plongea en avant et appuya sur le Klaxon. L'homme sursauta de nouveau.

— Nom de nom !

Il donna un brusque coup de volant, s'engagea sur un parking et s'arrêta à quelques centimètres d'un camion poubelles. Tous restèrent silencieux, peinant à retrouver leur souffle. À cet instant, le camion quitta l'aire de stationnement et ce qu'ils découvrirent les remplit de stupeur.

Ils se trouvaient à l'endroit même où, quelques jours plus tôt, une terrible explosion avait réduit l'école en miettes. Les débris avaient été évacués et, devant eux, se dressait un bâtiment flambant neuf. Des ouvriers en casque jaune allaient et venaient, réglant les derniers détails.

— Ce n'est pas possible, murmura Sabrina.

Elle sortit du véhicule. Comment avaient-ils pu construire une école en si peu de temps ? Elle aperçut un groupe en train de monter le drapeau américain au nouveau mât et, soudain, elle comprit. Le maire avait donné ses ordres à l'équipe de trois sorcières, Morgane le Fay, Glinda la bonne fée du Nord² et Frau Pfefferkuchenhauss³, qui réglaient ses problèmes en deux temps trois mouvements.

Le cœur de Sabrina se brisa. M. Canis était enterré sous l'école. Il était mort pour sauver les enfants de Port-Ferries et voilà comment la ville l'en remerciait ! Si elle l'avait pu, elle aurait détruit l'école de ses propres mains plutôt que de laisser sa grand-mère voir un spectacle qui risquait de lui briser le cœur.

— Partons, déclara-t-elle. Cette ville est ingrate.

— Ne t'en fais pas pour moi, *liebling*, répondit Mamie.

— Bonjour, madame Grimm, lança Morgane le Fay en s'avançant vers eux d'un pas léger. C'est magnifique, non ?

— Pour une tombe, c'est parfait, rétorqua Sabrina.

Le sourire de Morgane s'évanouit.

— Je ne veux pas vous retenir. Il fait froid par ici...

Elle leur tendit un badge où était imprimé en lettres pourpres : « Votez pour Charmant. » Mamie Relda la remercia, puis se tourna vers le chauffeur :

— Pouvez-vous nous attendre ici, avec Elvis ?

² Le Magicien d'Oz (N.d.T.).

³ Hansel et Gretel (N.d.T.).

— Pas question, m'dame ! s'exclama-t-il, tandis que le chien lui léchait le visage. C'est un cauchemar sur pattes, celui-là !

— Vous aurez un pourboire en conséquence...

Il lui jeta un regard noir, mais finit par céder.

— Dépêchez-vous, alors...

Mamie les entraîna vers le bâtiment. Des flèches indiquant « Cérémonie d'ouverture » menaient jusqu'à une porte à double battant, qui ouvrait sur le nouveau gymnase.

Dès les premiers pas, ils furent happés par le bruit assourdissant. Tous les Findétemps qu'elles avaient rencontrés depuis leur arrivée à Port-Ferries étaient là, plus un tas d'autres qu'elles ne connaissaient pas. Ça jacassaient partout. Un petit automate rond discutait avec un homme à la tête de citrouille, tandis que, dans un coin, une panthère noire parlait politique avec un grand animal gris. Il y avait aussi des ogres, des sorcières, des marraines, un cyclope, un énorme escargot qui fumait le narguilé, des dizaines de princes et de princesses, tous plus beaux les uns que les autres... Une très belle femme à la peau mate, vêtue d'une robe verte, adressa un signe à Mamie Relda.

— Quel plaisir de vous revoir, Églantine ! cria-t-elle à travers la foule.

— Qui c'est ? chuchota Daphné.

— La Belle au bois dormant, vous ne la connaissez pas ?

Daphné ouvrit la bouche.

— Dieu du ciel, que faites-vous là ? s'exclama une voix dans leur dos.

En se retournant, Sabrina découvrit un très petit homme en costume noir, qui les regardait d'un air désapprobateur. M. Septnain – c'était son nom – était l'assistant du maire, son chauffeur de limousine et son souffre-douleur. Il était nerveux, en sueur et paraissait épuisé.

— Bonjour, monsieur Septnain. Blanche-Neige nous a invités à voir la nouvelle école...

— Bon, bon. Vous pouvez peut-être rentrer chez vous, maintenant ? S'il vous voit, le chef va devenir fou. Il est d'une humeur de chien, aujourd'hui, déclara-t-il, jetant autour de lui des regards inquiets.

— Je croyais que c'était son humeur normale, rétorqua Sabrina, sarcastique.

À cet instant, un homme grand et large d'épaules, vêtu d'un costume pourpre, entra en plastronnant dans la salle. Coupe de cheveux impeccable, yeux bleus, mâchoire carrée, il était incroyablement beau. Il serra les mains de tous ceux qu'il rencontrait, un sourire inaltérable aux lèvres. Il prit celle de Sabrina sans même la regarder, la serra avec vigueur, puis la reconnut et lui arracha son écharpe.

— Monsieur Septnain, tonna-t-il, que font les Grimm ici ?

Le petit homme, paniqué, ne trouva rien à répondre.

Le maire, alias le Prince Charmant, avait été le héros d'une dizaine de contes. Il avait sauvé bon nombre de damoiselles en détresse (il en avait aussi épousé plus d'une), mais, au fil du temps, il avait cessé d'être charmant. Grossier et méprisant, il était en guerre ouverte avec la famille de Sabrina depuis presque deux cents ans. Il ne rêvait que d'une chose : racheter Port-Ferries et faire démolir leur maison. Certes, il leur avait prêté main-forte pour empêcher le géant de détruire la ville ou Grigrigredinmenufretin de briser la barrière magique. Mais Sabrina le soupçonnait de n'avoir servi que son propre intérêt.

— Monsieur Septnain, je vous ai posé une question. Quel est le crétin qui a invité les Grimm ?

— Moi, répondit quelqu'un.

Charmant fit volte-face... et découvrit Blanche-Neige.

— Quand je disais « crétin », ce n'était pas pour toi...

— Je l'espère bien !

— Mais quelle idée de les inviter... C'est une cérémonie pour les Findétemps. Presque tout le monde ici déteste cette famille !

— Pas moi, Guillou.

La colère quitta son visage.

— C'est différent, en ce cas... Soyez les bienvenus...

Il se pencha vers l'oreille de Sabrina et ajouta :

— Faites-vous le plus discrets possible. Et toi, va te laver le visage. Tu ressembles au capitaine des paquets de céréales... Hum, ajouta-t-il en se redressant et en se forçant à sourire. C'est l'heure de mon discours, je ne veux pas faire attendre mon public...

— Bonne chance, lui souhaita Blanche-Neige, se hissant sur la pointe des pieds pour l'embrasser sur la joue.

Son visage devint rouge brique. Il murmura quelques mots incohérents, puis s'éloigna en titubant.

— Vous avez beaucoup d'influence sur lui, glissa M. Septnain à Blanche-Neige, qui rougit à son tour. J'aimerais vous avoir avec moi vingt-quatre heures sur vingt-quatre...

Elle sourit.

— Si vous permettez, je voudrais trouver une place plus près de l'estrade...

Elle disparut dans la foule. Au même instant, deux hommes dodus entrèrent par la porte à double battant, talonnés par le shérif Jambonnet. Les deux hommes portaient une chemise blanche, un jean et un casque, et tenaient des plans à la main. Sabrina reconnut les ex-policiers Porchon et Latruie. Un observateur extérieur n'aurait rien trouvé à redire au trio (à part, peut-être, une corpulence excessive), mais Sabrina, elle, savait qu'ils n'étaient autres que les trois petits cochons...

— Je ne peux pas croire que vous ne l'avez même pas envisagé ! protestait Jambonnet.

— Écoute, Ernest, répondit Latruie, pivotant sur ses talons pour lui faire face. Ce n'est pas pour rien qu'on n'a pas voulu de toi dans notre entreprise de bâtiment. Tu ne jures que par la paille. Cette école est uniquement en brique et en bois !

— Je disais juste que la paille n'a plus à faire ses preuves. Elle a plein d'avantages pratiques. C'est le matériau du futur !

— Certes, si on devait construire quelque chose qui doive s'envoler... un cerf-volant, par exemple... là, ce serait parfait. Mais c'est une école. Une école située près d'une rivière, en plus. Un vent de seize nœuds la mettrait par terre en un rien de temps.

Les deux hommes s'éloignèrent et Jambonnet leur courut après. Au même instant, le maire monta sur le podium. Il tapota le micro et offrit à tous son plus beau sourire.

— Chers citoyens de Port-Ferries, c'est une nouvelle ère qui commence en matière d'éducation...

— Je ne comprends pas pourquoi on fait la fête, déclara Puck d'une voix forte. L'ouverture d'une nouvelle école devrait être un jour de deuil national !

Toutes les têtes se tournèrent vers lui. Satisfait, il salua. Le maire se mordit les lèvres pour garder son calme.

— Et d'abord, applaudissons nos sponsors, les Marraines Contre l'Alcool au Volant !

Plusieurs femmes aux cheveux bleus, qui arboraient des T-shirts siglés MCAV, s'élevèrent dans l'air en battant des ailes. La foule les acclama.

— Je voudrais aussi remercier la Ligue des Électeurs Wiccans⁴, l'Association Nationale pour la Promotion des Princes, les Vilaines Belles-Sœurs d'Amérique, les Findétemps pour un Traitement Éthique des Animaux Parlants. Sans leur implication et leur talent, un tel projet n'aurait jamais été possible.

Les applaudissements crépitèrent.

— Quand l'école de Port-Ferries a été détruite, il y a de cela quatre jours, je suis venu sur ces lieux... Savez-vous ce que j'ai entendu ?

Il y eut un bref silence, suivi d'un pet tonitruant. Sabrina, se tournant vers Puck, vit qu'il se tordait de rire. Pour une fois, le timing était parfait. *Vas-y*, approuva-t-elle secrètement. *Sabote la petite fête de Charmant* ! Elle commençait à trouver des bons côtés au roi des casse-pieds.

— J'ai entendu l'appel de l'avenir ! déclara Charmant avec colère.

Il retrouva son sang-froid et continua :

— Et j'ai compris que c'était une chance pour nos enfants. Quand je dis nos enfants, je ne parle pas de ceux de cette ville. Je parle des Findétemps ! Car cela fait trop longtemps qu'ils ne sont plus mis à l'honneur. Cette nouvelle école signe la fin de cette situation inacceptable !

La foule approuva bruyamment.

⁴ Religion qui prône le culte de la Nature et qui a, entre autres, inspiré les séries télévisées *Charmed*, *Sabrina Apprentie sorcière* ou encore *Buffy contre les vampires* (N.d.T).

— J'ai conçu ce projet moi-même. J'en ai supervisé la réalisation. J'ai même relevé mes manches et n'ai pas hésité à me saisir d'une pelle pour faire avancer les travaux plus vite !

Il y eut quelques rires dubitatifs.

— Porchon et Latruie BTP ont fait un travail remarquable.

— Latruie et Porchon BTP, crio Latruie.

— Non, Porchon et Latruie BTP, contesta son partenaire.

Charmant se racla la gorge pour les faire taire.

— Mais jamais ce projet n'aurait vu le jour sans la générosité de nos riches donateurs. Je vous demande d'applaudir Miss Muffet et l'araignée – je veux dire, M. et Mme Henri Arachnide –, la Belle et la Bête et, bien sûr, le prince des Grenouilles et sa jolie princesse.

Les trois couples, qui se tenaient à l'écart, saluèrent la foule à contrecœur. Sabrina les soupçonnait d'avoir surtout payé pour échapper à la prison. Car les Grimm avaient découvert, quelques jours auparavant, que ces « riches donateurs » avaient fait fortune en vendant leur enfant à Grigrigredinmenufretin.

— Certains me demandent : « Monsieur le maire, pourquoi vous démener autant, alors qu'il n'y a que quelques enfants Findétemps dans cette ville ? » Je vais vous dire pourquoi : parce que c'est pour ça que vous m'avez élu !

À nouveau, les applaudissements fusèrent.

— La nouvelle école aura des classes réservées aux enfants Findétemps, où seront enseignés notre héritage, nos traditions et nos valeurs. La cafétéria proposera des menus adaptés aux besoins particuliers de notre progéniture. Enfin, à partir d'aujourd'hui, tous les enfants de Port-Ferries, qu'ils soient humains ou Findétemps, iront dans une école qui portera le nom du plus célèbre d'entre nous. Mesdames et messieurs, je suis fier de vous présenter...

M. Septnain tira sur un grand rideau qui tomba sur l'estrade, révélant une bannière où était inscrit : CITÉ SCOLAIRE GUILLAUME CHARMANT, et une immense statue de bronze du maire, debout, torse bombé, sourire aux lèvres. Des enfants, accroupis à ses pieds, le regardaient comme s'il était leur seule chance de survie.

La salle resta silencieuse. Puis un grondement s'éleva. Seul M. Septnain tapa des mains, désespérément, comme s'il avait peur de perdre son poste.

Sabrina fut bousculée par un groupe de personnes qui tentait de se frayer un passage jusqu'à l'estrade. Une femme, vêtue d'une longue robe rouge et portant une couronne en or, monta sur le podium. Son visage était poudré et une mouche avait été dessinée sur sa joue droite. Elle était suivie d'une petite armée d'hommes en uniforme bariolé, qui n'étaient autres que des cartes à jouer.

La Reine de Cœur arracha le micro des mains du prince.

— Je ne vois aucune raison de se réjouir, commença-t-elle. La construction de cette école est un gaspillage des fonds publics. Et par votre faute.

Charmant, d'abord stupéfait, reprit rapidement contenance.

— Madame Cœur, nous ne sommes pas ici pour débattre de politique, mais pour dédier cette magnifique école à la jeunesse de la ville.

— Findétemps de Port-Ferries, reprit la Reine, ce fantoche vous a encore abandonnés ! Il a laissé un géant causer des dommages qui sont loin d'être réparés. Il a réduit nos forces de police à un seul cochon. Les services publics, les infrastructures, tout va à vau-l'eau. Il y a quatre jours, une école en parfait état a été réduite en miettes, et qui paye la note ? Vous ! Cet homme est un incompétent notoire !

— Qu'est-ce que ça veut dire ? chuchota Daphné.

— Qu'il ne fait pas bien son travail, expliqua Sabrina.

— Port-Ferries a connu récemment une crise financière, protesta le maire, sur la défensive. J'ai fait du mieux que j'ai pu avec les moyens à ma disposition...

— Est-ce assez ? cria la Reine.

Certains marmonnèrent. D'autres crièrent carrément : « Non ! »

— Non, affirma-t-elle, ce n'est pas assez. Savez-vous le pire ? Si le maire a renvoyé deux tiers des effectifs de la police, c'était pour engager les Grimm !

Un mouvement d'horreur parcourut la foule.

— Ce n'est pas tout à fait comme ça que...

— Vous n'avez pas engagé les Grimm ?

— Euh, si.

À nouveau, la foule frémit.

— C'était un cas d'urgence. Grigrigredinmenufretin était en train de... en train de creuser des tunnels... Les Grimm ont un don particulier pour...

— Depuis quand avons-nous besoin des humains pour résoudre nos problèmes ? Insinuez-vous que nous ne pouvons pas nous débrouiller seuls ? Que penser d'un homme qui fait appel à des humains... et quels humains ! Ceux-là mêmes qui ont causé notre perte en nous cloîtrant à jamais dans cette ville...

Elle pointa un doigt accusateur vers Mamie Relda.

— Les Grimm !

L'angoisse saisit Sabrina à la gorge. Jamais elle n'avait senti autant de hargne contre sa famille. Elle s'était habituée à l'idée que la plupart des gens les détestent, mais la fureur de la Reine dépassait toute mesure. Pire, elle gagnait la foule. Une pluie de regards furieux s'abattit sur eux. D'instinct, elle avança d'un pas et s'interposa entre la foule et sa famille.

— Madame Cœur, je ne vous laisserai pas dire n'importe quoi, protesta Charmant. Personne ne déteste les Grimm autant que moi !

— Qui sait quelle influence Relda et ses rejetons exercent sur la mairie ? Qui sait si ce ne sont pas elles qui signent nos lois ? Il est temps que cela cesse ! Nous n'avons pas besoin d'un homme qui dilapide l'argent de la communauté et trahit ses citoyens en pactisant avec les Grimm. Moi, en tout cas, j'ai mon compte !

Ses paroles exprimaient une telle haine que Sabrina frémit. Même Mamie se crispa.

— Je vous annonce ma candidature à la mairie de Port-Ferries ! Permettez-moi de vous présenter dès aujourd'hui l'homme qui deviendra shérif si je suis élue. Cet homme d'une grande intégrité a derrière lui des siècles et des siècles d'expérience. Mesdames et messieurs, j'ai l'honneur de vous présenter... le shérif de Nottingham⁵ !

⁵ Robin des bois (N.d.T).

Un homme grand et large d'épaules, à la moustache en guidon de vélo et aux cheveux noirs, monta sur l'estrade en claudiquant. Tout en lui, depuis son sourire méprisant et cruel jusqu'à la longue cicatrice qui zébrait sa joue, n'était que violence. Il regarda la foule, incapable de cacher le dédain qu'il éprouvait pour elle, et se força à sourire.

Quelques personnes l'acclamèrent.

— On devrait peut-être partir, chuchota Mamie Relda.

— Tout à fait d'accord, les invectiva quelqu'un dans leur dos.

Vous n'avez rien à faire ici ! C'est une fête pour les Findétemps !

En se retournant, ils découvrirent un groupe de lilliputiens. Leurs yeux lançaient des flammes.

— J'ai autant le droit d'être ici que vous, répliqua sèchement Mamie. Ma famille vit ici depuis aussi longtemps que vous !

— CCCC'est de votre faute ssssi on est prisonniers de cccctte ville, siffla un énorme boa constrictor.

Une vieille sorcière pointa vers eux son doigt crochu.

— Ça fait des lustres que Charmant vous laisse la bride sur le cou ! La Reine a raison. Il est temps que cela cesse !

Les Grimm se retrouvèrent encerclées.

— Oui, ça a assez duré ! croassa un énorme corbeau. Jusque-là, le Grand Méchant Loup vous protégeait... mais c'est fini !

Daphné attrapa Puck par le bras.

— Fais quelque chose !

— Désolé, p'tit bout. Je te l'ai dit, je suis redevenu méchant...

— Laisse-le, coupa Sabrina avec mépris. Ce sale égoïste ne pense qu'à lui !

Mais Daphné ne renonçait pas si facilement.

— Si on meurt, tu n'auras plus personne à embêter...

Puck considéra la question, puis déploya ses ailes et brandit son épée.

— Arrière, jus de poubelle. Les Grimm sont à moi ! Si tu fais un pas de plus, tu vas regretter le temps où le loup était encore en vie !

Un cyclope fit craquer ses articulations d'un air menaçant.

— Je vais te réduire en purée, mon gars !

— Ah oui ?

Il pivota sur ses talons, se métamorphosa en gorille et lui donna un coup de poing en plein dans l'estomac. Le cyclope roula par terre et renversa les Findétemps comme de vulgaires quilles.

— À qui le tour ? lança Puck à la ronde. Qui osera affronter le Roi des Filous ?

À cet instant, un petit homme en colère se mit à grandir, grandir... Ses vêtements se déchirèrent, révélant une ignoble peau verte. Sa canne se transforma en un gourdin maculé de sang, de la taille du cyclope que Puck venait d'envoyer à terre.

C'était un troll. Le plus grand troll que Sabrina ait jamais vu.

Pris de panique, les Findétemps s'éparpillèrent dans toutes les directions.

— Viens ici, espèce de tas de viande ! gronda le monstre.

— Tu vas connaître la défaite la plus cuisante de ta carrière, troll, rétorqua Puck sans se démonter. Pars tant que tu le peux encore !

— Je t'arracherai les membres un par un et te sucerais les os ! rugit le géant.

Puck fit tournoyer son épée et la planta dans le ventre du troll. Le monstre parut plus embarrassé que blessé. À la vitesse de l'éclair, il se jeta en avant et assomma Puck. Puis il s'assit sur son corps et se mit à saliver avec gourmandise. Il s'apprêtait à se régaler, quand, avec un petit bruit sec, un homme se matérialisa dans l'air et tomba droit sur la tête du troll. La créature grogna de surprise, puis se tortilla pour se débarrasser de l'intrus, mais l'homme tint bon. Il sortit une bague de sa poche, la passa à son doigt et marmonna des paroles inintelligibles. Un nuage de fumée noire s'enroula autour de la tête du troll et le priva de la vue.

— Ça suffit, André ! cria l'étranger au troll. Calme-toi, ne m'oblige pas à devenir brutal !

Devenu aveugle, le troll trébucha et renversa par inadvertance la statue du maire, dont la tête se brisa et roula sur le sol.

— Arrête ta magie, sorcier ! implora-t-il.

— Promets-tu d'être un gentil garçon ?

— Oui !

L'homme prononça à nouveau des paroles étranges et le nuage de fumée se dissipa.

— Maintenant, rentre chez toi. Ne reviens que lorsque tu auras appris les bonnes manières. Que dirait ta femme si elle apprenait ton comportement ?

Le troll, honteux, baissa les yeux. Puis il quitta le gymnase, suivi par plusieurs Findétemps.

Daphné attrapa sa sœur par la main.

— C'est l'homme de cette nuit...

Sabrina observa l'individu de plus près. Daphné ne se trompait pas. Le fou qui les avait attaquées venait de leur sauver la vie. Il se précipita vers eux et prit Mamie dans ses bras. Sabrina, stupéfaite, le vit l'embrasser sur la joue.

— Ça va, maman ?

— Ça va, répondit Relda.



5

Jaco et la magie

L'homme serra Mamie Relda si fort qu'il la souleva du sol.

— Jaco, repose-moi ! protesta-t-elle en riant. Je suis une vieille femme !

— Pas si vieille que ça...

— Comme tu as maigri ! Et ton nez ? Que lui est-il arrivé ?

Il se dandina d'une jambe sur l'autre, comme un écolier pris en flagrant délit.

— Jaco, que s'est-il passé ? s'exclama-t-elle, essayant d'avoir l'air sévère, alors que des larmes de joie roulaient sur ses joues.

— Trois fois rien... un petit malentendu avec l'abominable homme des neiges, au Népal. Ça me donne l'air viril...

Puck, s'interposant, pointa son arme vers son menton.

— Eloigne-toi de la vieille dame ou je te passe mon épée à travers le corps !

— Puck, c'est mon fils !

— Ton fils ! crièrent les deux filles à l'unisson.

— Oui, votre oncle Jacob.

— Appelez-moi Tonton Jaco, déclara l'homme, ouvrant les bras pour qu'elles s'y jettent.

Ce qu'elles se gardèrent de faire. Sabrina était abasourdie. Pour la deuxième fois en moins de deux mois, on leur présentait un membre de la famille dont, jusque-là, elles avaient toujours ignoré l'existence.

— Henri ne leur a pas parlé de moi ? s'étonna Jacob.

— Il ne leur a pas parlé de moi non plus, précisa Mamie Relda.

— Eh bien... je suis heureux de vous rencontrer enfin, déclara-t-il en leur faisant un clin d'œil. Je suppose que tu es Daphné, tu as le même sourire que Ricou.

— Ricou ?

— C'est le petit nom qu'on donnait à votre père... Et toi, tu dois être Sabrina. Dis-moi... est-ce que la moustache est à la mode ou tu as perdu un pari ?

Sabrina, furieuse, replaça l'écharpe autour de son nez.

— Je plaisante, cacahuète !

— Je m'appelle Sabrina.

— Désolé. Je ne peux pas m'empêcher de donner des surnoms aux gens...

— Et voici Puck, présenta Mamie Relda, les mains affectueusement posées sur les épaules du garçon.

— Je n'avais pas besoin de ton aide, marmonna Puck. Je maîtrisais parfaitement la situation !

Jacob se mit à rire.

— Écoute, mon garçon, tu étais dans les ennuis jusqu'au cou et tu le sais très bien. Allons, un peu de modestie... Même les voyous ont parfois besoin des adultes...

— Non mais, je vais le ratatiner, ce...

— Stop ! cria Mamie. Ça suffit !

Puck grimaça comme s'il venait de sentir un œuf pourri. Vexé, il rencontra son épée, puis se dirigea droit vers la sortie.

— Où vas-tu ? appela Mamie, soucieuse.

— Loin, vieille dame ! Le plus loin possible !

La porte claqua. Au même instant, le shérif approcha en boitant. Sa ceinture, sursollicitée, avait craqué pendant la

mêlée et il avait toutes les peines du monde à tenir son pantalon.

— Relda, ça va ?

— Oui, oui, on a juste été un peu bousculées... Y a-t-il des blessés ?

— Rien de grave, répondit Jambonnet en jetant autour de lui un regard circulaire. J'ai fait évacuer l'école.

— Shérif Jambonnet ! s'exclama Jacob. Comment allez-vous ? Ça fait si longtemps !

Il le serra dans ses bras (visiblement, il partageait la même manie que Daphné), si fort que Jambonnet lâcha son pantalon, laissant apparaître un joli boxer orné de cupidons roses.

— Euh... on se connaît ? demanda Jambonnet, le visage écrasé contre sa poitrine.

Jacob recula sous l'effet de la surprise.

— Hein ? Bien sûr qu'on se connaît !

— Shérif, c'est mon fils, Jacob...

— J'ignorais que vous aviez deux fils, répondit le shérif, s'empressant de remonter son pantalon.

— Ernest, qu'est-ce qui vous prend ? protesta Jacob. Vous ne vous souvenez pas de mon frère et de moi ? Vous nous avez surpris plus d'une fois en train de faire l'école buissonnière ! Un jour, vous nous avez même jetés en prison en disant que des gamins comme nous devraient être envoyés au bagne, à casser des cailloux ! Ça nous a fichu une de ces trouilles... On n'a jamais recommencé !

Le shérif l'examina avec attention, mais, de toute évidence, il n'arrivait pas à se souvenir de lui.

— Désolé, mon gars. J'ai tellement chopé de gamins en train de sécher l'école...

— Mais...

Mamie prit son fils par la manche et l'entraîna vers la sortie avant qu'il ait pu ajouter un mot.

— Tenez-nous au courant si vous avez besoin d'aide, shérif...

Elle pressa le pas. Comme il fallait s'y attendre, ils retrouvèrent M. Van Winckle profondément endormi. Elvis, affalé sur le siège avant, ronflait paisiblement, la tête sur les

genoux du bonhomme. Le sachet en papier était déchiré et son contenu avait disparu.

— Ne me dis pas que tu utilises encore les voitures pour te déplacer ! s'exclama Jacob. Pourquoi tu ne te sers pas du tapis volant ? Miroir a tout ce qu'il faut !

— Je préfère faire les choses à l'ancienne, rétorqua Mamie.

Il leva les yeux au ciel. Elle ouvrit la porte et appuya sur le Klaxon. Le chauffeur sauta sur son siège.

— Doux Jésus ! cria-t-il. Quoi ? C'est déjà fini ?

Il se frotta les yeux, puis remarqua la dépouille de son déjeuner.

— Ce chien est une malédiction !

Celui-ci se lécha les babines, l'air de dire : « Qui ? Moi ? »

— Elvis, ce n'est pas bien, le gronda Mamie. On s'arrêtera en route et on vous achètera quelque chose à manger, monsieur Van Winckle.

Le trajet se passa dans le silence le plus complet. Tout le monde était sur les nerfs. À l'arrivée, Mamie Relda fourra une poignée de billets dans les mains du chauffeur.

— Merci. Et joyeux Noël !

M. Van Winckle parut satisfait de son pourboire.

— Surtout, si vous avez besoin d'un service rapide, fiable et amical, appelez-moi, déclara-t-il, distribuant à chacun une carte de visite. Sauf que, la prochaine fois, la boule de poils reste à la maison.

Quelques instants plus tard, il était parti.

— La maison n'a pas changé ! s'exclama Jacob, ravi. Je parie qu'il y a encore une dizaine de Frisbees sur le toit !

— Rien ne change à Port-Ferries, répondit Mamie, se hâtant vers le perron.

— Attends... Si. Pourquoi n'y a-t-il aucune décoration de Noël ?

Elle rougit.

— Quand on était enfants, reprit Jacob en se tournant vers les filles, la maison était si illuminée qu'on devait la voir depuis la planète Mars... et la facture d'électricité si longue qu'on devait en faire un rouleau...

— On a été très occupées, ces derniers temps, protesta Mamie, embarrassée.

— Je vais m'en charger, alors... Il plongea la main dans sa poche et en sortit une longue baguette sculptée.

— Jaco, je te l'interdis formellement, protesta Mamie.

Mais leur oncle, sans l'écouter, leva sa baguette et cria :

— Donne-moi un beau Noël !

Un faisceau de lumière rouge et vert illumina le jardin. Sabrina distingua de minuscules particules qui s'aggloméraient et prenaient diverses formes. Deux énormes bonshommes de neige gonflables surgirent au beau milieu de la pelouse, une rangée de sucres d'orge hauts de trois mètres apparut en bordure de l'allée, des rubans rouges s'enroulèrent autour de la rampe d'escalier. Un Père Noël atterrit sur le toit dans son traîneau étincelant et s'écria d'une voix de robot : « Ho ! ho ! » Des guirlandes étincelantes parèrent arbres, buissons et arbustes. Même Elvis se retrouva enrubanné de lumières clignotantes.

Daphné se précipita vers un sucre d'orge, le renifla, puis le lécha.

— Eh, c'est un vrai !

Tandis que Jacob entraînait les filles à l'intérieur, Mamie entreprit de délivrer Elvis.

— Voilà pour la déco extérieure. Tu veux essayer, Sabrina ?

Elle prit la baguette et l'observa avec attention. À son contact, elle sentit un flux d'énergie la parcourir de la tête aux pieds.

— Que faut-il faire ?

— Il suffit d'imaginer ce que tu veux.

Elle ferma les yeux et tendit la baguette vers le salon, au moment même où Mamie entrait dans la pièce.

— Sabrina Grimm, je t'interdis... crie-t-elle, mais trop tard.

— Donne-moi un beau Noël !

Le rai de lumière fusa et les particules s'agitèrent en tous sens. Des montagnes de cadeaux apparurent au pied d'un magnifique sapin aux aiguilles blanches, décoré de boules multicolores et de guirlandes argentées, surmonté d'un ange scintillant. Un petit train électrique roulait de pièce en pièce et

une chaîne hi-fi, réplique exacte de celle de leurs parents, déversait les paroles de *Petit papa Noël*.

— C'est comme à la maison ! s'exclama Daphné d'une voix joyeuse.

— Jacob Alexandre Grimm ! tempêta Mamie.

Elle se précipita vers Sabrina et lui arracha la baguette des mains. À son grand regret, le flux d'énergie cessa immédiatement.

— Maman, ne sois pas rabat-joie... protesta Jacob. C'est le premier Noël des filles dans cette maison... Il faut que ce soit mémorable !

— Tout à fait d'accord. Sauf que nous n'avons pas besoin de la magie pour ça, rétorqua-t-elle en redonnant la baguette à son fils. Le plus grand plaisir de Noël, c'est de tout préparer ensemble.

— C'est toi qui le dis ! Pourquoi y passer des heures quand ça peut être fait en quelques secondes ?

La vieille dame secoua la tête, déçue qu'il ne comprenne pas. Ils s'installèrent dans le canapé et Jacob se mit à leur raconter ses terribles aventures. La matinée s'écoula, puis l'après-midi et, sans qu'on l'ait vue venir, la nuit arriva.

Mamie Relda, qui ne voulait pas en perdre une miette, commanda des pizzas.

— Comment se fait-il qu'on ne se soit pas rencontrés plus tôt ? demanda Daphné en se resservant une part au chorizo.

— Je suis resté absent longtemps. J'ai d'abord vécu à Prague avec Tom Pouce, puis je suis allé en Inde, en Russie, au Japon, en Allemagne, et même au Costa Rica. Ces derniers temps, j'ai surtout travaillé avec les triplés.

— Qui ça ?

— Vous ne connaissez pas les triplés ? s'exclama-t-il, ahuri.

— Henri leur a caché l'histoire de la famille...

— Tout ?

Elle acquiesça.

— Bon. Par où commencer ? Les triplés sont des descendants de Hans Christian Andersen.

— Ce sont des détectives de contes de fées, eux aussi ?

— Pas vraiment. Ils ne s'occupent pas de résoudre des mystères, ils recherchent et collectent les objets magiques, expliqua-t-il en sortant la baguette de sa poche. C'est comme ça que j'ai récupéré cette petite-là. C'est la baguette de Merlin. Je l'ai trouvée au cours d'un vide-greniers, dans l'Ohio. Son propriétaire croyait que c'était un truc pour se gratter le dos...

Mamie fronça les sourcils.

— Je suppose que c'est grâce à elle que tu as soudain surgi de nulle part...

Un sourire aux lèvres, il se leva, retira sa ceinture incrustée de pierres précieuses et la posa sur la table.

— Non. J'ai utilisé ceci...

— La ceinture du Roi Nome ? D'où vient-elle ?

— Peu importe. L'essentiel, c'est que je l'aie... bien que les piles commencent à s'user... Je voulais surgir juste à côté du troll, mais ce truc m'a fait apparaître trois mètres au-dessus de sa tête.

— C'est qui, le Roi Nome ? s'enquit Daphné.

— Vous ne connaissez pas le Roi Nome ?

Elles secouèrent la tête.

— Papa ne nous a rien dit.

— Il leur a même interdit de lire des contes de fées, expliqua Mamie.

— Quoi ? C'est dingue ! Le Roi Nome régnait sur un royaume souterrain, en plein désert d'Oz. Entre parenthèses, j'ai entendu dire qu'aujourd'hui, c'était couvert d'immeubles et de golfs. Enfin, bon. Dorothée Gale est tombée d'un bateau et a échoué sur l'une de ses plages...

— C'est vraiment la reine des catastrophes ! s'exclama Daphné en levant les yeux au ciel.

— Je l'ai rencontrée il y a un an : elle chasse les tornades au Kansas. Eh bien, Dorothée a réussi à dérober la ceinture au petit homme, c'est ce qui lui a permis de retourner au Kansas. Il suffit de s'imaginer quelque part, et hop ! on y est !

— Elle fonctionne avec des piles ? demanda Sabrina, méfiante.

— Ouaip. Douze grosses piles, qui se vident très vite. Ça me coûte pas loin de trente dollars à chaque utilisation... même si c'est pour traverser la rue !

— Tu pourrais traverser à pied, marmonna Mamie.

— Toi, tu n'as pas changé ! Toujours anti-magie, c'est ça ?

— Je ne suis pas anti-magie. Je trouve que ça rend paresseux. Et quand on y a goûté, on n'arrive plus à s'en passer, on devient dépendant. C'est dangereux.

— Ça me rappelle une histoire drôle. On avait sorti le tapis volant, Ricou et moi...

— Pourquoi on n'utilise pas la ceinture pour retrouver papa et maman ? coupa Sabrina.

— Désolé, 'brina, il faut savoir où on veut aller précisément. Mais t'en fais pas, va. Jacob Grimm est sur le coup. On va retrouver tes parents en moins de deux. Je ne suis rentré que pour ça.

Elle sourit jusqu'aux oreilles.

— Il se fait tard, dit Mamie, et on a tous besoin de repos. On reprendra les histoires demain.

— Et Puck ? s'inquiéta Daphné en lançant à Elvis une part de pizza.

— Il reviendra quand il en aura envie. Il a dormi dehors la plus grande partie de sa vie, ce n'est pas un problème. Jaco, je vais te chercher des couvertures et un oreiller. Tu peux dormir sur le canapé, ce soir.

— Pourquoi pas dans ma chambre ?

— Ce n'est plus ta chambre. Je l'ai donnée à Miroir quand tu es parti.

— Hein ? Mais il n'a pas besoin d'une chambre pour lui tout seul ! Il peut très bien se contenter d'un placard !

— Allons, *lieblings*, les houspilla-t-elle sans écouter les protestations de son fils.

Les filles montèrent à l'étage, se lavèrent et se brossèrent les dents. Daphné enfila son pyjama préféré, Sabrina un vieux T-shirt, et elles se glissèrent sous les draps.

— Tu le crois, toi, qu'on a un oncle ? chuchota Daphné.

— Venant de cette famille, plus rien ne m'étonne. Je me demande pourquoi papa ne nous a jamais parlé de lui...

— Je suppose qu'il voulait nous protéger, mais...

— Mais quoi ?

Daphné tendit la main vers l'une des photos punaisées au mur, deux garçons assis en haut d'une colline qui surplombait l'Hudson. L'un d'eux était leur père. Sabrina avait pris l'autre pour un copain de classe, mais, en l'observant de plus près, elle reconnut le sourire si particulier de leur oncle.

— C'est la seule photo de lui dans la maison.

— Et alors ?

— Ce n'est pas naturel. Rappelle-toi toutes les photos que maman prenait de nous ! Elle en avait accroché partout dans l'appartement. Et depuis qu'on est ici, Mamie en a pris un millier. Regarde, il y a des photos de maman, de papa, de Grand-Pa, de M. Canis, et même d'Elvis. Pourquoi pas de Jacob ?

— C'est bizarre, reconnut Sabrina.

— Et pourquoi ne trouve-t-on pas son journal sur les étagères ? On dirait que Mamie a voulu nous cacher son existence. Elle s'est donné beaucoup de peine pour faire disparaître toute trace de lui...

Un coup frappé à la fenêtre réveilla Sabrina. Elle se demanda si elle n'était pas le jouet de son imagination et attendit, l'oreille aux aguets. Un nouveau coup suivit le premier. *Puck !* pensa-t-elle. *Il a perdu ses clefs, il a besoin de moi.* Elle s'extirpa des couvertures, s'avança jusqu'à la fenêtre et découvrit son père et sa mère dans le jardin. Elle essaya d'ouvrir. Impossible. Elle se rappela que M. Canis avait cloué la fenêtre, le soir de leur arrivée, afin de les protéger.

— Daphné ! Réveille-toi !

La petite fille dormait d'un sommeil profond. Sachant, par expérience, qu'il était illusoire d'espérer la réveiller, elle se précipita hors de la chambre, seule.

Elle dévala les marches deux par deux et, sans prendre le temps d'enfiler ni chaussures ni manteau, se rua dehors.

— Papa ! Maman !

Au moment de passer le coin, elle heurta de plein fouet une grande masse sombre et tomba sur le sol. Le jaseroque ! Il portait le Petit Chaperon Rouge sur ses épaules et tenait dans

ses mains deux poupées – un homme blond et une femme aux cheveux de jais – qui ressemblaient vaguement à ses parents.

Sabrina se mit à ramper sur l'herbe gelée. Alors le jaseroque jeta les poupées, attrapa Sabrina et la leva à la hauteur de ses horribles dents. La fille en rouge se pencha vers elle, un grand sourire aux lèvres.

— Je veux jouer à la poupée. Et quand je veux quelque chose...

Sabrina se réveilla en sueur, en proie à un terrible mal de tête. Luttant contre une incoercible envie de pleurer, elle scruta la chambre pour vérifier qu'elle avait rêvé, puis glissa maladroitement au bas de son lit, descendit les marches sur la pointe des pieds et se faufila dans le salon. Son oncle, qui dormait sur le canapé, avait posé son manteau sur un accoudoir. Sabrina savait que le dossier médical du Petit Chaperon Rouge se trouvait dans l'une de ses multiples poches. Elle ne pouvait pas attendre qu'il se réveille, c'était trop important. Elle avança jusqu'au canapé et souleva doucement le manteau. Avant qu'elle ait eu le temps d'ouvrir la première poche, la main de Jacob s'abattit sur son bras.

— Tu es très forte...

— Laisse-moi !

— ... mais tu as oublié la dernière marche. Elle est terrible, cette latte ! Je me faisais avoir à tous les coups !

Elle tenta de se libérer, mais son oncle la tenait fermement. De sa main libre, il fouilla dans l'une des poches et en sortit le dossier, puis le tendit à Sabrina.

— Pourquoi ne me l'as-tu pas demandé, tout simplement ?

— Je pensais que tu ne serais pas d'accord. Mamie ne cesse de répéter que cette histoire est trop dangereuse... Je croyais que tu dirais comme elle !

— C'est mal me connaître. Ma mère et moi, on n'est jamais d'accord ! s'exclama-t-il en riant. Écoute... Elle a raison, ces gens sont dangereux. Mais si on veut sauver Henri et Véronique, on n'a pas le choix. On devrait s'associer, ça irait plus vite.

Sabrina ne souhaitait rien d'autre. Elle hocha la tête.

— Parfait. Alors, commençons. Avant toute chose...

Il l'entraîna dans la cuisine, alluma la lumière et fouilla les tiroirs les uns après les autres.

— Enfin ! lança-t-il, brandissant une boîte à café.

Les parents de Sabrina étaient eux aussi des fanatiques de café. Ils en buvaient matin, midi et soir. Elle avait déjà vu sa mère débourser plus de cinq dollars pour une tasse mousseuse qu'elle appelait une « noisette » et, quand son père était en retard, il prenait son café sous la douche. Un jour, Sabrina avait demandé à en goûter.

— Ce n'est pas bon pour les enfants, avait-il répondu en avalant une grosse gorgée. Ça ralentit la croissance.

Jacob trouva des filtres et le mode d'emploi de la vieille cafetière. Quelques instants plus tard, le café s'écoulait goutte à goutte. Un délicieux arôme flottait dans l'air. Quand il fut entièrement passé, Jacob en remplit deux grandes tasses.

— Tiens...

Elle avala une gorgée, puis courut cracher dans l'évier, ouvrit le robinet et se remplit la bouche d'eau froide.

— Tu verras, quand tu seras plus grande, tu adoreras...

— Si c'est ça, grandir, je préfère rester petite !

— Je voudrais m'excuser pour la nuit dernière... Mais vous ne m'avez pas laissé la moindre chance de m'expliquer...

— Difficile de faire confiance à un cinglé qui rôde dans une maison brûlée...

— C'est celui qui le dit qui l'est ! s'esclaffa-t-il.

Il prit le paquet de sucre en poudre et en versa généreusement dans la tasse de Sabrina.

— Ça devrait atténuer l'amertume...

Sabrina mélangea, puis approcha précautionneusement la tasse de ses lèvres et goûta à nouveau. C'était mieux.

Puis Jacob l'entraîna dans la salle à manger, où ils s'assirent côte à côte. Sabrina posa le dossier médical sur la table.

— Je l'ai déjà consulté, indiqua Jacob. Je n'ai pas tout compris. C'est du charabia. J'ai quand même découvert...

— Quoi ? l'interrompit Sabrina.

— Le Petit Chaperon Rouge est folle à lier.

— Ça, je pouvais te le dire !

Il sourit.

— J'ai aussi trouvé ceci, ajouta-t-il en lui tendant une feuille jaunie. C'est son histoire.

Elle ressemblait à s'y méprendre au conte. Sa mère avait envoyé le Petit Chaperon Rouge porter une galette et un pot de beurre à sa mère-grand. En chemin, elle avait rencontré un loup.



Celui-ci s'était précipité chez la grand-mère, l'avait dévorée et avait pris sa place dans son lit. Le Petit Chaperon Rouge était arrivée. Au moment même où le loup allait la manger toute crue, elle avait découvert la supercherie et fui dans la forêt, mais ses parents avaient disparu. Les médecins pensaient que le choc émotionnel lui avait fait perdre le contact avec la réalité. Malgré leurs efforts, ils n'étaient pas parvenus à la ramener à la raison et les médicaments avaient été tout aussi inefficaces.

— Le Grand Méchant Loup l'a rendue folle, dit Sabrina.

Elle songea malgré elle à M. Canis. Le vieil homme aurait été incapable d'une cruauté pareille, mais son alter ego, le loup, était la méchanceté même. L'espace d'un instant, Sabrina ressentit une profonde compassion pour la petite fille.

— C'est ce qu'ont dit les psychiatres. Regarde...

Il lui tendit une liasse de papiers, des dessins à la peinture au doigt qui représentaient une famille. Il y avait une maman, un papa qui tenait un bébé, un petit chat, une grand-mère et un chien à l'air féroce. Si l'on suivait l'évolution des dessins, on voyait que les couleurs devenaient de moins en moins variées et que les derniers n'étaient plus qu'en rouge et noir. Sabrina commença à éprouver un certain malaise.

— Sa famille, dit Jacob. Il y a encore une dizaine de dessins.

— Elle était un peu obsessionnelle...

— Beaucoup, tu veux dire. Elle ne s'est jamais remise de leur perte.

— Mais des centaines d'années ont passé depuis ! Sa grand-mère est morte. Son père et sa mère ont disparu...

— Pas dans sa tête. Je pense qu'elle cherche à remplacer la famille qu'elle a perdue.

Sabrina sentit son sang se glacer.

— La dernière fois, elle a dit qu'elle voulait un bébé... et qu'elle viendrait bientôt voir mère-grand et Toutou...

— Ça ne te dit rien, une grand-mère et un chien ?

Sabrina faillit crier. *Mamie Relda !* Jacob prit les peintures et les rangea dans le dossier.

— On ne sait pas où elle est partie, mais, au moins, on sait où elle va aller. Il faut qu'on protège ta grand-mère.

— Je ne peux pas servir à grand-chose, dit Sabrina, désolée, en désignant son bras cassé.

— Oh, ce n'est rien, ça...

Il alla chercher son manteau, puis fouilla dans ses multiples poches.

— Où l'ai-je mis...

Il sortit un flacon de « Gouttes Pour Le Mauvais Œil » et le jeta par terre, où il fut vite rejoint par un petit tube de désenvoûteur et un spray répulsif anti-sorcières.

— Ah ! s'exclama Jacob en brandissant une petite boîte en fer-blanc. Le voilà !

Il la tendit à Sabrina, qui regarda l'étiquette et lut : « Baume réparateur – Nouvelle formule, parfum citron ».

Elle ouvrit le couvercle. À l'intérieur se trouvait une pommade noire et poisseuse qui dégageait une odeur nauséabonde. Elle sentit son cœur se soulever.

— C'est quoi, cette horreur ?

— Tu ne connais pas ! s'exclama Jacob, excédé. C'est Cupidon lui-même qui a donné ce beaume à une princesse pour sauver l'homme qu'elle aimait⁶ !

— Qu'y a-t-il dedans ? demanda Sabrina en se pinçant le nez.

— Crois-moi, mieux vaut ne pas savoir.

Il prit la boîte et plongea les doigts dans l'épaisse pâte rance, puis l'étala sur la main de Sabrina.

Immédiatement, la tête lui tourna. Elle éprouva une sensation étrange, comme si on avait versé de l'eau glacée sous son plâtre. Au bout d'un moment, le fourmillement cessa, mais l'odeur, tenace, resta.

— Tu te sens mieux ?

La douleur avait disparu, certes, mais... Elle essaya de remuer les doigts et s'aperçut qu'elle y arrivait sans difficulté. Jacob disparut dans la cuisine et réapparut, de grands ciseaux à la main. Il s'attaqua à son plâtre et finit par le jeter par terre.

— Rien ne vaut l'épreuve de la réalité. Vas-y, teste-moi ce bras !

Elle le tourna lentement et réalisa qu'elle pouvait bouger librement. Elle se sentait bien. Très bien, même. Mieux que jamais.

— Ça a marché ! s'exclama-t-elle, éblouie.

— Évidemment. C'est ça, la magie ! Je ne comprends pas pourquoi ma mère ne t'en a pas fait profiter plus tôt. Miroir en a des stocks entiers, de ce truc. Tu n'es jamais allée à la pharmacie, dans le Couloir des Merveilles ?

— Je n'ai pas le droit d'aller dans le Couloir, soupira-t-elle.

— Tu plaisantes ?

⁶ The Olive Fairy Book, d'Andrew Lang (N.d.T.).

— Non. J'avais fait des doubles des clefs de Mamie sans sa permission. Du coup, j'ai été bannie.

— Attends... elle ne t'a pas donné un jeu de clefs ? Comment vous faites, alors, Daphné et toi, pour apprendre à utiliser ce qu'il y a là-bas ?

— On n'apprend rien du tout. Mamie ne nous trouve pas prêtes.

— Pas prêtes ? Mais vous êtes presque trop vieilles !

Il l'attrapa d'une main, de l'autre saisit son manteau, et l'entraîna dans l'escalier. Une fois sur le palier, il sortit d'une de ses poches un trousseau aussi volumineux que celui de la vieille dame.

— Je ne sais pas si c'est une bonne idée, murmura Sabrina, tandis qu'il ouvrait la porte. Quand elle a découvert ce que j'avais fait, elle a piqué une crise.

— Oui, elle s'énerve assez vite.

Alors qu'ils refermaient la porte derrière eux, un éclair éblouissant tomba à quelques centimètres de leurs pieds, laissant sur le parquet une marque noire et fumante. Un visage menaçant apparut dans le miroir qui leur faisait face.

— Qui a osé pénétrer dans mon sanctuaire ? tonna une horrible voix.

— T'y es allé un peu fort, là, non ? protesta Sabrina en avançant droit vers lui.

— Ah, c'est toi ? Je suis désolé. J'ai cru que j'étais attaqué par un pirate. Une minute, s'il te plaît...

Il réapparut avec une paire de lunettes sur le nez.

— Oh, mais je *suis* attaqué par un pirate... Oserais-je supposer que Puck n'est pas tout à fait innocent dans l'affaire ?

Elle hocha la tête.

— Quel charmant garçon, n'est-ce pas ? s'exclama le petit homme, sarcastique.

— Miroir ? appela Jacob.

Il se tourna vers lui et, aussitôt, un grand sourire lui monta aux lèvres.

— Regarde un peu qui pointe son nez !

Ce que fit Jacob paraîtrait impossible à la plupart des gens : il marcha dans le reflet et disparut. Sabrina lui emboîta le pas.

De l'autre côté du miroir se trouvait un immense couloir, dont la voûte en berceau n'était pas sans évoquer la Gare Centrale de New York. De massives colonnes de marbre soutenaient le plafond et, des deux côtés, les portes se succédaient à l'infini. Chacune ouvrait sur une petite pièce, où se trouvaient rangés toutes sortes d'objets magiques. Mamie l'appelait le Très Grand Placard et Miroir, le Couloir des Merveilles. C'était là qu'il vivait.

Jacob le serra dans ses bras si fort qu'il laissa échapper le petit livre qu'il tenait à la main.

— Quel plaisir de te voir, Miroir !

— Quel plaisir d'être vu, répondit celui-ci en se tortillant pour se dégager.

— Tu m'as l'air en forme...

— Je me surveille. Je bois beaucoup d'eau et je suis à la lettre les conseils de mon instructeur Pilates.

Sabrina se pencha pour ramasser le livre resté à terre. C'était un recueil de mots croisés.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Relda me l'a acheté pour m'aider à tuer le temps et, maintenant, je ne peux plus m'en passer. Quand vous la verrez, dites-lui de m'en apporter d'autres !

Il se tourna vers Jacob.

— Que nous vaut ton retour ?

— Le jaseroque, répondit-il d'un air grave.

— Ah, oui ! j'en ai entendu parler. Il y a bien trop longtemps qu'il traîne dans les parages. Malheureusement, je n'ai rien...

— Je sais, coupa Jacob avec impatience. Je ne suis pas venu pour ça. Ma nièce, ici présente, a besoin de se familiariser avec la magie.

— Oh ! oh ! je flaire les ennuis...

— Allons, ne t'en fais pas ! s'exclama Jacob, souriant. Je suggère qu'on commence par les chapeaux...

— À ta guise, répondit Miroir en prenant les clefs qu'il lui tendait.

Il s'engagea le long du couloir. Si les portes se suivaient, elles ne se ressemblaient pas. Il y en avait de toutes les formes et de toutes les tailles, certaines étaient en métal, d'autres en bois,

d'autres encore en glace. Chacune portait une petite plaque en cuivre :

QUENOUILLES EMPOISONNÉES, LUTIN DES BOIS AUX ROCHES, BOULES DE CRISTAL, PHILTRES D'AMOUR, TOUS LES CHEVAUX DU ROI (à côté de TOUS LES SOLDATS DU ROI)

...et ainsi de suite. Sabrina se demanda si quelqu'un était déjà arrivé au bout. Mais y avait-il seulement un bout ?

— Relda ne sera pas contente, prophétisa Miroir.

— Maman est trop tête. Les filles ont besoin de connaître ce qui se trouve dans ces pièces. Papa a veillé à ce que Ricou et moi sachions nous servir de tous ces trucs. Ça nous a tirés du pétrin plus d'une fois.

— Si j'en crois mes souvenirs, ça vous y a mis plus souvent encore !

Jacob se tourna vers Sabrina.

— Avec ton père, on passait des journées entières à tester les baguettes magiques, à se battre avec les épées, à utiliser les sorts de traduction pour parler avec les oiseaux, les poissons, les animaux de la forêt... Il y a plein de trucs intéressants, là-dedans !

Miroir s'arrêta devant une porte qui indiquait : CHÂPEAUX, CASQUES, BONNETS... Il chercha la bonne clef, ouvrit, puis disparut à l'intérieur et revint avec un casque surmonté de petites cornes.

— Excellent choix, commenta Jacob. La couronne de Midas.

— Qu'est-ce qu'elle fait ? demanda Sabrina, tandis que son oncle la lui posait sur la tête.

— Elle rend fort. Vas-y, essaie de me porter.

— Mais tu es trois fois plus grand que moi !

— Essaie !

Sabrina l'attrapa par la chemise et, réunissant ses forces, le souleva. C'était plus qu'il n'en fallait : Jacob vola dans les airs, puis retomba lourdement entre ses bras.

— Oh ! là là ! s'exclama-t-elle, fascinée. Je vais bien m'amuser avec ça !

— Sabrina ! claqua une voix dans son dos. Qu'est-ce que tu fais ici ?

Mamie Relda, rouge de colère, se tenait campée au beau milieu du couloir. Daphné, à côté d'elle, frottait ses yeux bouffis de sommeil.

— On est cernés, murmura Jacob.

— Que tout le monde sorte, tout de suite ! ordonna Mamie sans quitter Sabrina des yeux.

— Eh ! s'exclama Daphné, ton bras est guéri !

— Je suppose que vous vous êtes servi de la magie...

— C'était idiot de la laisser souffrir, protesta Jacob. Pourquoi attendre trois mois alors qu'il suffisait de quelques secondes...

— Et quel en est le prix, Jacob ?

— Je ne comprends pas ce que tu veux dire...

— La magie a toujours un prix.

— Pas du tout. Son bras est guéri, et voilà, répondit Jacob sur la défensive.

— Il y a toujours un prix, répéta Mamie. Sabrina s'est cassé le bras parce qu'elle m'avait désobéi. Attendre lui apprend que nos choix ont des conséquences. Bien sûr, c'est plus simple d'agiter une baguette ou de passer un baume magique sur une blessure... C'est toujours plus simple ! Mais qu'apprend-on ? Rien. Comment Sabrina va-t-elle faire l'expérience de ses limites ?

— Maman, tu fais comme si Sabrina et Daphné étaient des petites filles normales. Alors que ce sont des Grimm ! Leur vie va être difficile ! Que les autres enfants fassent l'expérience de leurs limites, d'accord ! Ils n'ont pas un jaseroque à leurs trousses ! Les filles doivent apprendre à se battre. Si elle avait su se servir de tous ces trucs, Sabrina n'aurait peut-être pas été blessée. Il faut qu'elles s'entraînent, comme Ricou et moi. On n'avait pas six ans que papa nous laissait déjà explorer le Couloir...

— Ton père avait tort. Les filles découvriront cela quand elles seront prêtes. D'ici là, la meilleure chose qu'elles puissent apprendre, c'est que la magie a un prix !

— Ridicule !

— Tu crois, Jaco ? Comment peux-tu dire ça, après tout ce qui s'est passé ? Ton père est mort parce que...

Elle s'interrompit.

— Je sais. C'est moi qui l'ai tué.

— Jaco, ce n'est pas...

Il ne la laissa pas finir. Il remonta le couloir et disparut à travers le portail.



6

Bazar et cafouillage



Sabrina et Daphné suivirent leur grand-mère jusqu'à leur chambre. Sans un mot, celle-ci tendit le doigt vers le lit. C'était assez clair. Les deux filles se glissèrent sous les couvertures.

— Est-ce que Tonton Jaco a vraiment tué Grand-Pa ? interrogea Daphné.

La vieille dame secoua la tête.

Sabrina se demanda si cela voulait dire non ou bien qu'elle n'avait pas envie d'en parler.

— Je pense que Tonton Jaco a raison, déclara-t-elle. Quand vas-tu nous apprendre à nous servir de la magie ?

Mamie Relda eut un mouvement de recul, comme si la question l'avait blessée physiquement.

— Vous avez le temps.

— Plus maintenant ! On sait ce que veut le Petit Chaperon Rouge. Elle essaie de se reconstituer une famille : elle a déjà papa, maman et un bébé. La prochaine sur la liste, c'est toi !

Daphné laissa échapper un cri.

— C'est vrai ?

— Même si c'est vrai, je ne suis pas inquiète. Rien ne peut m'arriver de grave.

— T'es bien sûre ? insista Sabrina. Parce que, sinon, on va se retrouver toutes seules. Tu as vu la colère des gens, à l'école. Si quelque chose t'arrivait, qu'est-ce qu'on deviendrait ?

— Sabrina, arrête ! cria Daphné.

Elle comprit qu'elle avait été cruelle et regretta ses paroles. La vieille dame, secouée, la regarda en silence, puis fit demi-tour et quitta la pièce sans un mot.

— Est-ce qu'un jour, tu arrêteras d'être odieuse ? s'exclama Daphné.

— Daphné, tu n'as pas vu le Petit Chaperon Rouge ni le jaseroque. Moi, si. Il faut que Mamie prenne cette histoire très au sérieux !

Daphné croisa les bras, vexée, puis lui tourna le dos et enfouit la tête sous son oreiller.

Le lendemain, Sabrina se réveilla tôt. Elle espérait se retrouver seule avec Jacob. Ils auraient relu les mémoires et vérifié que rien ne lui avait échappé. Malheureusement, il était déjà parti. À la place, elle trouva Mamie devant une tasse de thé, en train de rédiger son journal.

Au bruit qu'elle fit en entrant, la vieille dame releva la tête. Un sourire lui monta aux lèvres. On aurait dit que la dispute de la veille n'avait jamais eu lieu.

— J'ai appelé la pharmacie pour ton visage, déclara-t-elle. Malheureusement, il semble que le temps soit le seul remède. Ils m'ont garanti que, d'ici deux ou trois jours, ça s'effacerait tout seul.

La mauvaise humeur gagna Sabrina. Deux ou trois jours ! Autant dire une éternité !

— Que désires-tu manger ? Je te fais ce que tu veux.

Avant qu'elle ait eu le temps de répondre, Jacob déboula dans la pièce.

— J'ai apporté le petit déjeuner ! annonça-t-il, brandissant une boîte de beignets rose vif.

Il contourna la table et embrassa sa mère sur la joue.

— Bonjour, beauté.

La vieille dame essaya de rester sérieuse, mais le charme avait opéré. Un sourire lui échappa.

— Jaco, les enfants ont besoin d'une alimentation saine.

— Ce dont elles ont besoin, c'est de goûter ça. J'ai fait la queue pendant une heure pour les avoir. Le boulanger les a cuits au milieu de la nuit et, si on y est à l'ouverture à cinq heures, ils sont encore tout chauds. Vous auriez dû voir le monde ! La queue faisait le tour du pâté de maisons !

Elle prit un beignet glacé et mordit dedans.

— Ils sont excellents !

— Je sais, répondit Jacob en riant, j'en ai déjà mangé sept. J'étais aussi excité qu'un gosse de trois ans, alors je suis monté sur le mont Taurus. Il faudra que tu viennes avec moi, Sabrina. On voit toute la ville, de là-haut.

— J'y suis allée la semaine dernière, un jaseroque collé aux fesses.

— Hum... pas les meilleures conditions... Eh bien j'avais oublié à quel point Port-Ferries était beau en hiver !

À cet instant, Daphné entra, talonnée par Elvis.

— Je sens une odeur de beignets...

— Sers-toi, dit Tonton Jaco, lui présentant la boîte ouverte.

Daphné en prit deux, puis en jeta un en l'air. Le danois l'attrapa au vol et l'avalà tout rond. Sabrina se demanda s'il avait eu le temps d'en sentir le goût.

Daphné mordit dans le sien, puis se laissa tomber sur sa chaise, rêveuse.

— Oh !... là... là...

— Sabrina ? proposa Tonton Jaco.

Elle en prit un, le porta à sa bouche... et eut l'impression de croquer dans du bonheur à l'état pur. Ils semblaient composés de sucre, de beurre et d'amour.

— Pas mauvais, hein ? fit-il dans un clin d'œil.

Sabrina hocha la tête. Elle ne voulait pas ouvrir la bouche, de peur que la sensation ne s'envole.

— Au fait, maman... Hier, tu as dit que vous aviez été très occupées... Et si j'emménais les filles pour un tour ? Je suis sûr qu'elles aimeraient voir les endroits où on traînait, leur père et moi...

— Tu veux dire : les endroits où vous faisiez vos bêtises ?

— Exactement ! C'est pas une bonne idée, ça ?

Il se pencha vers elle et l'embrassa à nouveau. Elle accepta du bout des lèvres.

— Super !... Il faut absolument que Miroir goûte ces petites merveilles...

Il attrapa la boîte de beignets et se précipita hors de la pièce. Au même instant, on frappa à la porte.

— Qui peut venir de si bonne heure ? s'étonna Mamie à voix haute.

Sabrina alla ouvrir... et faillit tomber à la renverse en découvrant le maire. Blanche-Neige l'accompagnait, ainsi que son assistant personnel, qui souriait de toutes ses dents.

— Bonjour, Sabrina, lança Blanche-Neige d'une voix joyeuse. Tout le monde est là ? Guillou a quelque chose à vous dire...

Une expression de contrariété passa fugitivement sur le visage du maire.

— Eh bien, Capitaine, on peut monter à bord ? demanda-t-il, sarcastique.

Sabrina lui jeta un regard noir. Elle s'apprêtait à lui claquer la porte au nez quand Mamie surgit à son tour et les invita à entrer.

— Relda, dit Blanche-Neige, je sais qu'il est tôt, mais, après ce qui s'est passé hier, je voulais m'assurer que ça allait bien...

— Oh, ça va bien...

— Guillou a quelque chose d'important à vous dire. D'abord... Monsieur Septnain, s'il vous plaît...

Le petit homme plongea la main dans sa poche et en sortit un bout de papier froissé, qu'il déplia. Sabrina reconnut le chapeau en papier, qui portait l'inscription JE SUIS UN ÂNE. Le maire avait souvent obligé M. Septnain à le porter.

— Ce n'est peut-être pas indispensable... risqua Charmant.

— Guillou ! se fâcha Blanche-Neige. Tu as promis !

Le maire posa le chapeau sur sa tête, maussade. Sabrina ne put s'empêcher de rire, à cause non de son humiliation, mais du sourire triomphant de M. Septnain. Il aurait gagné au loto qu'il n'aurait pas été plus heureux.

— Je suis désolé, marmonna Charmant entre ses dents.

— Je ne suis pas sûre qu'ils t'aient entendu...

— C'est qu'il leur faut un appareil ! aboya-t-il.

— Guillou ! Si tu ne tiens pas ta promesse, je ne te parle plus ! Et tu sais que j'en suis capable ! On a quand même passé plusieurs centaines d'années sans échanger un seul mot !

M. Septnain se détourna pour rire tout son saoul. Le maire lui décocha un regard assassin. Il se redressa d'un coup puis, quand le maire cessa de lui prêter attention, il recommença à pouffer.

Charmant poussa un profond soupir.

— Je suis désolé de m'en être pris à votre famille, hier, à la cérémonie.

Sabrina était stupéfaite. Jamais elle ne l'aurait imaginé capable de s'excuser et rien, dans les mémoires de ses ancêtres, ne laissait supposer qu'il l'avait fait un jour. C'est dire l'influence que Blanche-Neige avait sur lui.

— Mais il faut comprendre... continua-t-il. Votre famille est pire qu'un cancer...

Mlle Neige ouvrit des yeux horrifiés.

— Ne prenez pas de pincettes, se moqua Sabrina. Videz votre cœur !

— Écoutez... Ce week-end, ce sont les élections. Je ne pensais pas avoir de rival cette année. Si la reine ne s'était pas présentée, votre famille m'aurait à peine causé une indigestion. Sauf que là, c'est mon poste qui est en jeu. Je ne peux pas prendre un risque pareil à un moment pareil. D'autant que je n'ai plus le temps d'acheter des voix...

Un éclair de colère fusa dans le regard de Blanche-Neige. Le maire, aussitôt, se reprit :

— ... Je veux dire : de délivrer un message d'espoir à notre communauté...

— Et vous ne pouvez pas vous permettre de passer pour un copain de ces affreux Grimm, déclara Sabrina, sarcastique.

— Tu vois, Blanche ? La gamine a compris ! s'exclama Charmant, enchanté. L'année dernière a été désastreuse. Les dégâts causés par le géant ont coûté plusieurs millions et reconstruire l'école tout autant. Port-Ferries n'a plus un rond. Un certain nombre de gens pensent qu'un changement serait

bienvenu... Il ne pourrait rien arriver de pire que la Reine soit élue !

— Là, je suis d'accord, dit Mamie. Et si être anti-Grimm peut vous aider, ne vous gênez pas.

— Relda, protesta Blanche-Neige, déçue. J'ai eu un mal de chien à le convaincre... et vous, qu'est-ce que vous faites ? Vous l'encouragez à mal se comporter !

À cet instant, Jacob redescendit l'escalier.

— Mademoiselle Neige... quel plaisir ! s'exclama-t-il, un sourire jusqu'aux oreilles.

Elle le regarda, surprise.

— Excusez-moi... On se connaît ?

— C'est moi, Jacob Grimm ! protesta-t-il. J'étais en CE1 avec vous et mon frère, Henri, était dans la classe juste au-dessus.

— Votre frère ? rugit Charmant. Relda, vous ne m'aviez pas dit que vous aviez deux fils !

Jacob jeta à sa mère un regard méfiant.

— Si, si, je vous en ai parlé, protesta Mamie en les poussant vers la porte. C'était tout à fait gentil de votre part de passer, mais une rude journée nous attend. Bonne chance, Charmant !

— Il suffit que je tourne la tête, et hop ! un autre Grimm, marmonna le maire. Ils sont pires que les cafards, c'est une infestation !

— Guillaume Charmant ! tonna Blanche-Neige.

Mamie referma la porte sur eux.

— Qu'as-tu fait ? demanda Jacob.

— Mais rien du tout, protesta-t-elle en retournant au salon.

Il lui emboîta le pas.

— Maman, Jambonnet nous a pincés, Ricou et moi, un bon millier de fois. J'ai écrit à Blanche-Neige une lettre d'amour chaque jour de ma vie jusqu'à mes dix-huit ans. Charmant a menacé de m'arrêter et fait coller des affiches avec ma tête dans toute la ville... et aucun des trois ne se souvient de moi !

— Les gens oublient, tu sais. Ça fait déjà douze ans...

— Je ne voudrais pas me vanter, mais sois honnête, il est difficile de m'oublier !

Mamie se mordit la lèvre. Tous les regards étaient fixés sur elle. Même Elvis haussait le sourcil d'un air interrogateur. La

vieille dame se balança d'un pied sur l'autre puis, tout à coup, se décida :

— J'ai saupoudré la ville de poussière d'oubli.

— Quoi ???

— Quand les gens ont découvert ce que tu avais fait, le chaos s'est installé, expliqua-t-elle en ramassant les miettes de beignet. Pendant deux semaines, une foule s'est agglutinée devant ma porte... Certains ont été blessés... Je n'avais pas le choix.

— Qu'est-ce que tu as fait ? demandèrent les filles, intriguées, à leur oncle.

Trop secoué pour leur prêter attention, il interrogea encore :

— Alors tout le monde m'a oublié ?

— Pas tout le monde. Pas Miroir, ni M. Canis.

— Maman, M. Canis est mort !

Mamie tressaillit, puis se ressaisit :

— Ni Baba Yaga, bien sûr.

— Baba Yaga ! Une vieille cinglée cannibale. Fabuleux. J'en ai, de la chance...

Il quitta la pièce, attrapa son manteau dans la penderie et ouvrit la porte d'entrée.

— Où tu vas ?

— Faire chauffer le moteur, répondit-il. Prenez vos manteaux, les filles, et essayez de ne pas m'oublier avant d'être sorties.

La porte claqua. Les filles se tournèrent vers leur grand-mère : elle évita soigneusement leur regard.

— Puck est rentré tard dans la nuit. Sabrina, monte le chercher. Je suis sûre qu'il se sent rejeté.

Sabrina mourait d'envie de savoir ce qu'avait fait Jacob. Mais Mamie avait une expression qu'elle commençait à bien connaître, et elle comprit qu'il était inutile d'insister.

S'il y avait une personne au monde que Sabrina n'avait pas envie de voir, c'était bien Puck. Elle monta l'escalier en traînant les pieds, puis frappa à sa porte. Pas de réponse. Elle finit par l'ouvrir précautionneusement et inspecta le sol à la recherche de catapultes, pièges, manettes secrètes et autres boules puantes. Les lieux semblaient déserts, elle entra.

Elle appela. Pas de réponse. Elle appela à nouveau plusieurs fois. Rien. Alors qu'elle allait rebrousser chemin, un bruit sec éclata. Une traînée de fumée rose s'éleva haut dans le ciel, se désintégra en milliers d'étincelles multicolores, et une explosion lui arracha les oreilles. Quelques secondes plus tard, un nouveau jet de fumée traversait le ciel. Le feu d'artifice semblait fuser de l'autre côté du lagon.

Le chemin, jonché de jouets cassés, de soldats fondus, de billes en morceaux et de petites voitures sans roues, débouchait dans une clairière où Puck, couvert de médailles militaires, siégeait sur un trône incrusté de pierreries, entouré de son armée de chimpanzés. Chacun tentait désespérément d'attraper la boîte d'allumettes qu'il tenait à la main. Lui, de son côté, essayait de leur inculquer les rudiments de l'art de la guerre.

— Johnson, viens ici !... Johnson, l'ennemi est partout. Il ne faut pas hésiter à tirer sur ses hommes s'il s'avère qu'ils ont pactisé avec l'ennemi. Serais-tu capable de tuer ton meilleur ami ?

Le singe hocha la tête, un grand sourire aux lèvres, et tapa des mains.

— Tu es un bon soldat, Johnson.

Puck fit craquer une allumette et la lui tendit. Johnson se précipita vers une série de pétards et alluma le plus grand, une fusée blanche à rayures rouges. Il poussa un cri de joie quand elle siffla dans l'air et explosa. À peine fut-elle éteinte que les chimpanzés sautillèrent vers Puck, pleins d'espoir.

— Sullivan, rappelle-moi quelle est la première règle de la guerre.

Le singe cria et sauta.

— Exact, Sullivan. Tuer ou mourir.

Il lui tendit une allumette. Quelques secondes plus tard, une fusée déchirait le ciel.

— Qu'est-ce que tu veux ? demanda Puck, apercevant Sabrina.

— Je viens voir quelqu'un qui est de mauvais poil.

— Je ne suis pas de mauvais poil. Je suis occupé à transformer ces babouins en machines de guerre.

Les chimpanzés trépignaient d'impatience et montraient les dents en poussant des cris. Puck se transforma en chimpanzé, cria à son tour et cracha. Ils se calmèrent d'un coup.

— Tu parles, tu es plutôt occupé à bouder, rétorqua Sabrina.

— Absolument pas.

— Alors, il y a un problème. Des beignets tout chauds t'attendent dans la salle à manger. En temps normal, tu les aurais déjà engloutis et tu serais en train de lécher la boîte.

— Je n'aime pas les beignets, grogna Puck.

— Menteur, tu aimes tout. Je t'ai déjà vu manger les boulettes d'Elvis dans son propre bol !

Il y eut un long silence.

— Est-ce qu'ils sont saupoudrés de sucre glace ?

— Oui. C'est Tonton Jaco qui les a achetés.

— Je ne veux rien qui vienne de lui.

— Pourquoi tu ne l'aimes pas ? interrogea Sabrina.

— Sous prétexte que c'est son vrai fils, il n'y en a plus que pour lui...

— Elle ne l'a pas vu depuis douze ans, Puck.

— Qu'est-ce que ça peut te faire, de toute façon ?

— Rien, répondit-elle.

— Parfait !

Il y eut à nouveau un silence.

— Si tu veux vraiment savoir, reprit Puck, j'ai été insulté.

— Par qui ?

— Par vous tous, hurla le garçon. J'avais une réputation sans tache. J'ai été banni de milliers de hameaux, de centaines de villes, de dizaines de pays et de trois dimensions différentes. Ma tête est mise à prix sur toute la planète et sur quelques autres dont tu n'as jamais entendu parler. Je suis Puck, le Roi des Filous, l'empereur cruel de toutes les crapules. Mon royaume est celui du mal.

— Et alors ?

— *Alors* ? lança-t-il d'une voix rageuse. J'ai tout gâché pour vous aider et pas un seul d'entre vous ne m'en est reconnaissant ! J'ai ruiné ma réputation, je suis un homme fichu, et il suffit que *Tonton Jaco* apparaisse pour que vous me

tourniez tous le dos ! Soi-disant qu'il va sauver la famille, et patati, et patata...

— Arrête de faire le bébé. Évidemment qu'on t'aime. Tout le monde t'aime.

— Toi aussi ?

— Ne t'avise pas de penser une chose pareille, moulin à paroles !

— Tu m'aimes ! Je le savais !

— C'est ridicule !

— Tu voudrais sortir avec moi, pas vrai ?

Il déploya soudain ses ailes et vola jusqu'à elle. Sans lui laisser le temps de dire ouf, il l'embrassa sur les lèvres. Dix mille pensées la traversèrent. Puck était insupportable. Il l'avait envoyée dans une cuve de liquide gluant. Il avait fourré d'horribles bestioles dans son lit. Mais le pire, c'est qu'elle trouvait son baiser agréable.



Ils se séparèrent et se regardèrent en silence. Au bout d'un moment, Puck sourit.

— Je pense que c'est « merci », le mot que tu cherches.

Sabrina lui donna un coup de poing dans le ventre.

— Essaie de recommencer, sale morveux, et tu vas avoir besoin d'un dentiste !

Elle fit demi-tour et s'élança sur le chemin.

— On part se promener avec Tonton Jaco, Mamie a dit que tu devais venir. On t'attend dans la voiture !

Elle claqua la porte, puis s'y adossa. Ses joues la brûlaient. Depuis le jour où elle avait commencé à s'intéresser aux garçons, elle avait souvent rêvé à son premier baiser. Elle se serait trouvée sur une plage ou dans un jardin fleuri, avec un garçon qui l'aimerait vraiment. Jamais, même dans ses cauchemars, elle n'avait pensé que ce garçon serait Puck. Que peut-on imaginer de pire que de recevoir son premier baiser d'un Findétemps sale et puant, entouré d'une bande de chimpanzés criards et pyromanes ?

Elle se précipita dans la salle de bains, paniquée à l'idée qu'on pouvait lire sur son visage ce qui s'était passé. Elle tourna le robinet, imprégna le gant de savon et se frotta avec une telle énergie que, lorsqu'elle eut fini, sa peau était aussi irritée que le jour où elle avait essayé d'effacer sa moustache.

Daphné l'attendait impatiemment près de la porte.

— Où est Puck ?

— Il arrive, répondit-elle en arrachant son manteau de la patère.

— Vous avez fait le baiser de la paix ?

Sabrina se sentit devenir rouge comme une tomate.

— Allez, vite, Tonton Jaco nous attend !

Celui-ci se tenait adossé à la vieille guimbarde de la famille, qui n'avait plus roulé depuis la mort de M. Canis. Quand Puck approcha, il s'empressa de lui tendre la main avec élan.

— Content de t'avoir avec nous, Puck !

Le garçon lui jeta un regard méprisant et monta à l'arrière, suivi des filles. Les amortisseurs gémirent. Voir Jacob à la place de M. Canis parut étrange à Sabrina. Lorsqu'il enfonça la clef

dans le contact, une chose plus étrange encore se produisit : le moteur ne pétarada pas. D'habitude, il était secoué d'une explosion si violente qu'on pouvait l'entendre à l'autre bout de la ville. Et là, il ronronnait paisiblement, comme s'il était neuf.

— Comment tu as fait ça ? s'exclama Daphné, stupéfaite.

— Je sais m'y prendre avec les femmes, moi, répondit Jacob en caressant amoureusement le tableau de bord. En outre, c'est ma voiture. Je l'ai laissée quand j'ai quitté la ville. On a eu pas mal d'ennuis avec, votre père et moi.

Ils sillonnèrent les petites routes de l'arrière-pays. Sabrina, qui avait toujours considéré Port-Ferries comme une ville ennuyeuse, changea d'avis en écoutant son oncle. Une boîte aux lettres, une maison abandonnée, un pont couvert de graffitis, une fenêtre brisée... chacun avait sa petite histoire. Mais, plus que tout, Sabrina préférait celles qui avaient trait à la magie : les garçons avaient jeté de la poudre à rouiller sur l'Homme en Fer-Blanc, refilé une verrue plantaire à la Vieille Dame Qui Vivait Dans Une Chaussure... Ces exploits auraient dû lui redonner grâce aux yeux de Puck, dont il partageait le goût pour les mauvaises blagues. Mais Puck, les bras croisés sur la poitrine, ne daignait pas prêter la moindre attention à ce qu'il racontait.

Sabrina et Daphné, en revanche, s'amusaient comme deux petites folles. Même les panneaux indiquant : VOTER POUR CŒUR, C'EST VOTER POUR LE CHANGEMENT, qui avaient poussé partout dans la ville, ne réussirent pas à assombrir leur bonne humeur.

Après deux heures de pérégrinations, Jacob prit la direction de la montagne. Ils roulèrent un moment, puis s'engagèrent sur un chemin abandonné et se garèrent près d'une clairière.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Daphné, alors que tout le monde descendait de voiture.

— Cette petite promenade sur la route des souvenirs n'était qu'un prétexte pour vous sortir de la maison, répondit Jacob. Maman vous interdit de traîner dans le Couloir des Merveilles, mais j'ai deux ou trois trucs dans mes poches et je vais vous apprendre à vous en servir. À toi aussi, Puck, si ça te dit...

— J'ai pas besoin de ça, répliqua celui-ci d'un air dédaigneux.

Jacob prit la baguette de Merlin et la tendit à Daphné. La petite fille secoua la tête.

— Tu es sûre ? s'étonna-t-il. C'est pour t'aider à sauver vos parents et à vous protéger, ta sœur et toi... Ta grand-mère n'en saura rien.

— Non, merci.

Les sourcils froncés, il proposa la baguette à Sabrina, qui s'en empara. Sitôt qu'elle l'eut dans les mains, elle sentit l'énergie refluer en elle. C'était grisant.

— On dirait que c'est toi la plus courageuse des trois... Bon. Le maître mot de la magie est le contrôle de soi. Il faut être capable de diriger la baguette et de se concentrer en même temps, parce que les monstres attendent rarement qu'on soit prêt pour attaquer... Donc, chaque fois que tu pointes la baguette, il faut que tu saches ce que tu veux, sinon tu risques de blesser quelqu'un.

Tout en évitant soigneusement le regard désapprobateur de sa sœur, Sabrina hocha la tête.

— Tu as vu comment ça marche pour les guirlandes de Noël. Maintenant, plus difficile : imagine que ces arbres, là, soient le jaseroque. Pour un animal aussi énorme, il te faut quelque chose de puissant. Disons la foudre, par exemple. Pense à un orage déchaîné, le pire que tu aies jamais vu, avec de violentes bourrasques et de la pluie...

Sabrina ferma les yeux. Immédiatement, des images l'assaillirent. La nuit qui avait suivi la disparition de leurs parents, un terrible orage avait éclaté. Si terrible que les filles s'étaient réfugiées dans le lit de leurs parents en attendant leur retour. Mais ils n'étaient jamais rentrés.

— Maintenant, pointe la baguette et dis : « Donne-moi un éclair. »

Lorsqu'elle rouvrit les yeux, l'orage grondait. Elle se sentait électrisée, comme si plus rien ne pouvait l'atteindre. Toute peur s'était évanouie en elle et, pour la première fois depuis un an et demi, elle se sentit calme et confiante.

La foudre tomba droit sur le bouquet d'arbres. Une lumière aveuglante illumina la clairière, puis un roulement de tonnerre, assourdissant, éclata à leurs oreilles. Certains arbres prirent feu.

— Joli, mon petit. Tu dois avoir un don.

— Est-ce qu'un éclair pourrait tuer le jaseroque ? demanda-t-elle, pleine d'espoir.

— Non, ça ne suffirait pas. Mais ça le mettrait K.O. et, avec un peu de chance, ça te laisserait le temps de sauver tes parents.

À cet instant, un des elfes de Puck survola le pré, s'arrêta près de lui et vombrît, tout excité. Une étincelle dansa dans les yeux de Puck.

— Quelqu'un nous surveille, annonça-t-il en déployant ses ailes.

— Ah ! Passons à la pratique ! s'enthousiasma Jacob. Allez, les filles, on y va !

Ils s'engouffrèrent sous les arbres. Sabrina aperçut, au loin, un homme qui courait. Elle le vit sauter sans effort par-dessus un arbre abattu. Sa vitesse était surhumaine et il disparut bientôt de sa vue.

— Je vais le retrouver ! cria Puck.

— Sois prudent ! cria à son tour Sabrina.

— Il ne manquerait plus que ça ! Ça ne serait pas drôle !

— Il est assez bête pour l'attaquer tout seul, marmonna Sabrina, contrariée.

— Aucun risque, rétorqua Daphné. Il ne se battra pas s'il n'a pas de public.

Jacob sourit.

— Je dois reconnaître qu'il nous ressemble beaucoup, à Ricou et à moi. Je comprends pourquoi vous l'aimez autant...

— Hein ? Je ne l'aime pas du tout. C'est une vraie plaie ! protesta Sabrina, un peu plus fort qu'elle ne l'aurait voulu.

Au bout d'une heure et demie, ils renoncèrent à attendre Puck. De toute façon ce dernier n'avait pas besoin d'eux pour rentrer, puisqu'il savait voler. Ils remontèrent donc en voiture et prirent la direction de la ville. Alors qu'ils passaient devant *L'Assiette Bleue*, Jacob pila sur place et se gara sur le parking.

— Vous ne trouverez pas mieux dans toute la ville !

Sabrina avait déjà remarqué l'enseigne lumineuse, une serveuse souriante qui tenait un plateau. C'était le genre d'endroit où leurs parents les emmenaient parfois, après une séance de cinéma ou une visite au zoo. La seule vue de

l'enseigne la fit saliver. Elle s'imaginait déjà en train de siroter un Coca. Avec une portion de frites, c'était un menu de roi, même préparé par des sorcières et des ogres. Car Mamie leur avait dit que *L'Assiette Bleue* employait beaucoup de Findétemps.

La décoration intérieure était de saison : petits sapins sur les vitres et grandes guirlandes suspendues au plafond. Des petites cloisons séparaient les tables les unes des autres, il y avait des juke-boxes individuels et, à l'entrée, un grand comptoir où les gens buvaient leur café en lisant le journal. Une armoire à desserts tournait lentement sur elle-même, offrant au regard d'appétissantes tartes aux fraises et de succulents moelleux au chocolat. Les serveuses, débordées, couraient de table en table, remplissaient les carafes d'eau et lançaient des ordres incompréhensibles aux cuisiniers. Ça sentait le steak haché et la purée. Un petit coin de paradis.

Sabrina aperçut, au fond de la salle, Porchon et Latruie qui finissaient leur café. Ils lui firent un petit signe de la main. Elle suivit Jacob et Daphné dans un box, près de l'entrée.

— Je serais capable de dévorer tout le menu, déclara Daphné en s'emparant de la carte. Qui veut des œufs à la mayonnaise ?

Jacob ne répondit pas. Il regardait autour de lui d'un air déprimé.

— Tonton Jaco ? s'inquiéta Sabrina.

— On venait souvent ici quand j'étais gosse. Ricou et moi, on ramassait les bouteilles vides et on les portait à Tweedle-Dee et Tweedle-Dum⁷ qui les prenaient en dépôt, puis on venait ici et on buvait des chocolats toute la journée. On s'asseyait toujours là. Tu vois cette serveuse, près de l'entrée ? C'est elle, la proprio. On la rendait folle, mais elle ne me reconnaît même pas. Et cet homme, au comptoir, c'est l'Épouvantail⁸. Il s'occupe de la bibliothèque. Je lui dois au moins quarante dollars d'amende. Et à cette table, là-bas, c'est le chat de Cheshire⁹. Je me rappelle qu'une fois, pris en chasse par un pitbull, il est réfugié dans un

⁷ Alice au pays des merveilles (N.d.T.).

⁸ Le Magicien d'Oz (N.d.T.).

⁹ Alice au pays des merveilles (N.d.T.).

arbre. Il a fallu faire appel aux pompiers pour le sortir de là... Il nous a traités de voyous parce qu'on s'était moqués de lui.

Sabrina se retourna. L'homme en question étudiait soigneusement la carte. Jamais elle n'avait vu d'aussi grands yeux, ni pareil sourire, ailleurs que dans un dessin animé.

— Mais j'ai été effacé, soupira Jacob.

— Qu'est-ce que tu as fait ? demanda Sabrina.

Il s'agita nerveusement sur sa chaise.

— Quelque chose de très, très bête.

— 'jour, qu'est-ce que je vous sers ? demanda une serveuse à la coiffure démodée et au rouge à lèvres rose flashy, qui s'appelait Sarah.

— Une escalope milanaise, répondit Jacob. Vous faites toujours ces délicieux chocolats viennois ?

— J'pense bien. Vous êtes déjà venu, j'vois...

— Une fois ou deux, soupira-t-il à nouveau.

— Et toi, mon chou, qu'est-ce que tu veux ? demanda Sarah en se tournant vers Sabrina.

Les serveuses de Manhattan l'appelaient toujours comme ça. Une bouffée de nostalgie la parcourut. Elle lut :

— Un steak-frites avec du ketchup, un Coca et... et...

— Qu'est-ce que tu cherches, chérie ?

— Une tartelette aux myrtilles. Il y avait un restau, près de chez nous, dont c'était la spécialité, mais je sais que c'est rare...

— T'as de la chance, on en fait aussi chez nous.

Elle désigna le bas de la carte de la pointe de son stylo. Sabrina aurait juré que rien n'y était écrit une seconde plus tôt.

— C'est bien, t'as choisi des aliments des quatre groupes, remarqua Sarah en lui faisant un clin d'œil. Et toi, p'tit bout ?

— Je veux du poulet rôti, des macaronis au gratin et des tomates farcies.

Sarah prit note.

— Ensuite, comme plat principal, je voudrais un sandwich Reuben¹⁰, un gratin dauphinois, un Orangina, une glace à la framboise avec un supplément de chantilly...

— Tu ne pourras jamais avaler tout ça ! s'exclama la serveuse en riant.

— Oh, si, intervint Sabrina. À New York, on l'appelait « Le ventre »...

— Et une mousse au chocolat, ajouta Daphné, après avoir tiré la langue à sa sœur.

Sarah rit à nouveau, puis glissa le stylo derrière son oreille et disparut en cuisine. Soudain, la porte tinta. Un groupe de personnes entra, mené par la Reine de Cœur et le shérif de Nottingham. Tandis que ses acolytes distribuaient des badges annonçant : « VOTEZ POUR CŒUR », la Reine alla de table en table, serrant les mains et encourageant les gens à voter pour elle. Sabrina fronça les sourcils. Encore quelques minutes et elle arriverait à leur table.

— On ferait mieux de partir...

— Partir ? s'exclama Daphné, horrifiée. Tu sais depuis combien de temps je n'ai pas mangé de poulet rôti ?

— Au contraire, protesta Jacob, on va bien s'amuser...

Au même instant, la Reine s'approcha. Elle lui serra énergiquement la main, sans le regarder, tandis que ses compagnons accrochaient des badges aux filles.

— Bonjour, la compagnie. Mon nom est Cœur et je suis candidate à la mairie de Port-Ferries.

— Bonjour, Votre Majesté, répondit Jacob, un sourire malicieux aux lèvres.

Elle baissa les yeux vers lui et, le reconnaissant, poussa un cri de rage.

— Vous !

— Nous, confirma Daphné.

— Comment se déroule votre campagne ? demanda Jacob.

¹⁰ Spécialité new-yorkaise, sandwich au pain de seigle au corned beef, choucroute et gruyère, accompagné d'une sauce mayonnaise et de ketchup (N.d.T.).

— Très bien, merci. L'esclandre d'hier n'a fait que servir ma cause. Il n'y a pas assez de place, dans cette ville, pour les Findétemps et les Grimm.

— Quel beau programme électoral...

Le shérif de Nottingham approcha en boitant, saisit Jacob par le col, colla son visage près du sien et aboya :

— Tu peux rire, vermine ! Le jour où on dirigera cette ville, je t'écraserai moi-même sous mes talons !

— Lâchez mon oncle ! cria Sabrina.

— Toi, tu la fermes ou je t'arrache la tête !

Elle plongea alors la main dans sa poche, en sortit la baguette et la dirigea vers le shérif.

— Vous savez ce que c'est ?

— Pas la moindre idée, grommela-t-il entre ses dents.

— La baguette de Merlin.

Une expression de peur passa dans ses yeux.

— C'est du bluff !

— À votre place, je n'en serais pas si sûr... s'amusa Jacob.

Le shérif le reposa lentement et recula devant Sabrina qui continuait à le menacer. Pour une fois qu'elle avait du pouvoir, elle comptait bien en profiter.

Un bruit sourd fit soudain rouler la bouteille de ketchup par terre. Tous se tournèrent vers les fenêtres. Une voiture vola dans les airs et alla s'écraser contre une autre. Quelques secondes plus tard, une seconde voiture subit le même sort.

— Nottingham, qu'est-ce que c'est ? tonna la Reine.

Le soi-disant shérif désigna la fenêtre du doigt.

— C'est elle.

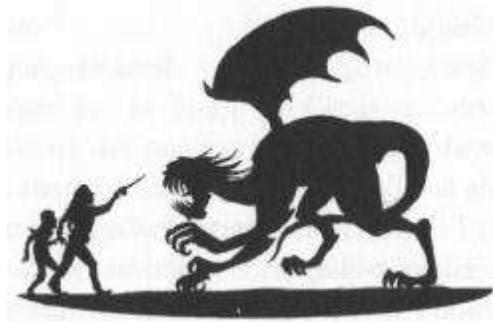
Le Petit Chaperon Rouge apparut alors : tenant en laisse son monstrueux camarade de jeu, elle marchait d'un joyeux pas d'écolière. Et elle se dirigeait droit vers le restaurant.

— Il n'y a aucune raison de s'inquiéter, déclara Nottingham, très sûr de lui.

Tout le monde se jeta sous les tables. Un vieux monsieur, bondissant de son tabouret, se cogna dans Sarah, qui renversa son plateau. Les filles tombèrent par terre. La baguette glissa des mains de Sabrina et roula à l'autre bout de la salle.

N'écoutant que son courage, Nottingham sortit une épée ondulée de son fourreau et en menaça le jaseroque. Celui-ci, sans s'émouvoir, planta ses énormes griffes dans le mur du restaurant et l'arracha aussi facilement qu'une feuille de papier, puis il plongea son épouvantable gueule par le trou, à quelques centimètres de Sabrina et de Daphné.

— JASEROQUE ! rugit le monstre.



7

Puck en danger



— Où est ma grand-mère ? hurla le Petit Chaperon Rouge d'une voix stridente. Je veux jouer !

La rage déformait ses traits, au point que sa tête ressemblait à une boule de pâte à modeler qu'on aurait triturée dans tous les sens.

— Restons cachés, chuchota Sabrina à l'oreille de Daphné, alors que Jacob les rejoignait sous la table.

Nottingham leva son épée et l'agita d'un air menaçant :

— Petite, prends donc ton têtard géant ou je te...

Il n'eut pas le temps de finir sa phrase. D'un battement de queue, le jaseroque l'envoya voler à travers la salle. Il s'affala sur l'armoire à desserts et glissa sur le sol, inconscient.

Le Petit Chaperon Rouge se mit à fureter sous les tables.

— Mère-Grand, tu es là ?

— Qui cherches-tu, ma fille ? demanda la Reine d'une voix tremblante.

— Ma grand-mère.

Le visage de la fillette se détendit subitement et un sourire plein d'espoir l'illumina. La Reine de Cœur sourit elle aussi, ou du moins essaya-t-elle.

— Mais, mon enfant, ta grand-mère est morte. Tu ne t'en souviens pas ? Le Grand Méchant Loup l'a dévorée !

Le Petit Chaperon Rouge se balança d'un pied sur l'autre et murmura, comme pour elle-même :

— Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai...

Puis elle ajouta :

— C'est un jeu, elle se cache... Il faut que je la trouve pour que ma famille soit de nouveau réunie.

— Oh, ma chérie, dit la Reine, tu es toute perturbée...

— C'est ce qu'ils disaient là-bas, acquiesça la petite fille, le visage sombre. Que je suis perturbée... Que j'ai... de l'imagination.

Le jaseroque se pencha vers elle et la lécha avec son horrible langue, ce qui la fit rire aux éclats.

— Tu t'ennuies, Minou ? Tu veux jouer, toi aussi ? Je suis sûre que cette dame voudra bien s'amuser avec toi.

Le jaseroque montra ses dents avec enthousiasme et attrapa la Reine dans ses immenses pattes griffues. Celle-ci poussa un cri d'effroi.

— À l'aide !

— Fais quelque chose, chuchota Sabrina à Jacob.

Elle n'aimait pas la Reine de Cœur, même pas un petit peu, mais elle ne désirait pas non plus sa mort. Il poussa un soupir.

— Bon... Si tu y tiens vraiment...

Il sauta sur ses jambes et menaça l'animal du doigt :

— Hé, laideron... Repose la dame !

— Toi, tu sais où est Mère-Grand ! s'écria la petite fille, tout excitée. Tu sais où est Toutou ! Pas vrai ?

— Oui, oui ! cria la Reine en se débattant. C'est lui que tu cherches ! Pas moi ! Il n'y a aucune raison de me tuer, moi !

Le jaseroque montra ses crocs en grognant, puis il lâcha la Reine et se dirigea vers les Grimm d'un pas lourd, renversant chaises et tables sur son passage.

— Tonton Jaco ! Dépêche-toi ! cria Sabrina.

— Ça vient, ça vient...

Il fouillait frénétiquement ses poches. Il rejeta tour à tour des pièces de monnaie, des boutons, un sucre d'orge à moitié sucé, une dizaine de bracelets et de colliers...

— Je sais que je l'ai, mais où diable l'ai-je mis ?

Nul ne saura jamais ce qu'il cherchait, car, d'un revers, le monstre lui donna un coup si fort qu'il passa à travers la porte des toilettes.

Le jaseroque se cogna la poitrine, battit des ailes, poussa un cri et cracha, puis il tapa du pied et ce fut le chaos. Les chaises volèrent en tous sens. L'une d'elles fit exploser la vitrine de l'armoire à desserts. Des coupelles d'îles flottantes se renversèrent sur la tête de Nottingham, toujours inconscient.

Sabrina, quant à elle, rampa jusqu'à la baguette. Mais, au moment où elle allait l'attraper, le jaseroque appuya sa lourde patte sur sa poitrine et bloqua son bras. Plaquée au sol, elle ne pouvait plus bouger d'un pouce. Le monstre tendit le cou et s'approcha si près d'elle que son nez toucha le sien. Elle sentit le souffle âcre et brûlant de la créature.

— Je veux Mère-Grand et Toutou, trépigna le Petit Chaperon Rouge. (Elle traversa la pièce et se planta devant Sabrina.) Tout de suite !

— Tu es folle ! rétorqua celle-ci. Ta famille est morte !

— Tu m'énerves, à dire ça ! grogna la fillette.

Le jaseroque gronda et montra les dents.

— Ah, vous l'aurez voulu ! s'exclama une voix dans leur dos.

C'était Puck ! Le jaseroque, exaspéré, reporta son attention vers lui et oublia Sabrina. Elle saisit la baguette et rejoignit sa sœur sous la table. Puck volait devant le trou béant. Ses magnifiques ailes striées de rose battaient doucement dans le soleil. Il tenait à la main un lance-pierre, qu'il avait chargé avec l'une des briques du mur effondré. Il atteignit le monstre à l'œil. Celui-ci poussa un cri.

— Vous m'avez eu, les Grimm ! déclara le garçon. Vous m'avez entraîné malgré moi dans cette histoire de héros... Soyez contents ! Chaque fois que j'arrive, je sauve tout le monde !

Le Petit Chaperon Rouge s'exclama d'une voix stridente :

— Je ne veux pas jouer à ça !

— Toi, tu ferais mieux de jouer au roi du silence, répondit Puck. Tes délires m'empêchent de me concentrer...

Aussitôt, le jaseroque asséna un coup de griffes à Puck, qui dégringola et tomba lourdement sur le sol. Le monstre tendit la

main, l'attrapa, le haussa à la hauteur de sa tête et l'examina avec curiosité.

— Vous en faites pas, les filles, lança Puck. J'ai la situation bien en main !

D'un geste vif, le jaseroque saisit les ailes roses de Puck et les arracha dans un bruit atroce, puis il le lança avec force contre le mur.

Puck ne se releva pas.

Sabrina regarda autour d'elle. La scène semblait se dérouler au ralenti. Elle éprouva un sentiment d'impuissance absolue, un sentiment qui avait hanté ses cauchemars et qu'elle ne supportait plus. Elle serra la baguette dans sa main et la tendit vers le monstre. Des nuages s'amoncelèrent dans l'air, un éclair illumina la salle. Il y eut une formidable explosion et le jaseroque tomba à la renverse, une marque noire et fumante sur la poitrine.

Un flux d'énergie traversa Sabrina. C'était comme si elle avait plongé la main dans une prise électrique et laissé le courant circuler à travers elle. Elle aurait juré que ses yeux étaient en feu et qu'elle mesurait plus de trente mètres. Jamais elle n'avait ressenti une telle sensation de puissance.

Contre toute attente, le jaseroque remua, puis se releva lentement.

— Ah, tu en veux encore ? s'exclama Sabrina. Tiens, prends ça !

La foudre s'abattit sur sa tête. Il tomba à nouveau, et Sabrina s'approcha de lui afin de l'examiner. Le monstre donna un coup de tête vers elle et essaya de la mordre. Elle se mit à trembler de colère. *Comment ose-t-il continuer à vivre ?*

Elle secoua la baguette avec rage et envoya éclair sur éclair. Les roulements de tonnerre se succédaient, assourdissants.

— Je veux que tu restes couché ! cria-t-elle sans même entendre le son de sa voix.

Le monstre se relevait encore et toujours. Et, chaque fois, il approchait un peu plus d'elle et de sa sœur.

Toutes deux se retrouvèrent acculées dans un coin. Il se redressa, couvert de blessures et de brûlures, puis souffla au

visage de Sabrina. Celle-ci glissa fébrilement la main dans celle de Daphné.

Soudain, à sa grande surprise, le jaseroque s'écrasa lourdement sur le sol, causant une secousse qui les envoya rouler l'une sur l'autre.

— Mais... je n'ai rien fait, balbutia Sabrina, baissant les yeux vers la baguette qu'elle tenait serrée dans sa main.

— Toutou ! cria le Petit Chaperon Rouge en tapant des mains.

Sabrina redressa la tête. Dominant le monstre de son maigre corps, un homme vêtu d'un costume trop grand pour lui, aux yeux délavés et aux mains tremblantes, relevait une mèche de cheveux blancs sur son front soucieux.

— Monsieur... Canis ?

Daphné se jeta dans ses bras. Sabrina observa un moment leur vieil ami, et tira sa sœur en arrière. Quelque chose en lui avait changé : ses yeux n'étaient plus gris, mais bleu glacier, la couleur de ceux du Grand Méchant Loup.

Le jaseroque ne resta pas couché longtemps. Il se releva, se rua vers le vieil homme et lui donna un coup en pleine poitrine. Malgré la violence du choc, M. Canis ne cilla pas. Il serra son vieux poing et, d'un crochet, envoya le jaseroque à travers le trou du mur.

— Regardez ! Toutou et Minou jouent ensemble !

Sabrina pointa la baguette vers elle, menaçante.

— Où sont mes parents, espèce de psychopathe ?

La petite fille lui jeta un regard d'animal sauvage, puis fit un bond en avant, toutes griffes dehors.

— Ce sont *mes* parents !

— Réponds ou je te fais frire ! menaça Sabrina, esquivant le coup et dirigeant la baguette droit sur son visage.

Les nuages s'amoncelaient déjà dans le ciel. Il suffisait d'une pensée et la petite fille ne serait plus qu'une tache sur le sol.

— Je veux ma grand-mère ! cria celle-ci avec colère.

L'air se chargea d'électricité. Sabrina sut qu'elle allait envoyer la foudre et elle se sentait le droit de le faire.

— Tu l'auras voulu !

Au dernier instant, Daphné lui arracha la baguette des mains.

— Dis à ma grand-mère que j'arrive ! lança le Petit Chaperon Rouge.

Elle leva la main, et la bague qu'elle portait au doigt projeta une lumière rouge dans la salle. La seconde suivante, le jaseroque et elle avaient disparu.

— Comment as-tu pu faire ça, Daphné, alors qu'elle détient papa et maman !

— Puck a besoin de nous !

Elles se précipitèrent vers lui, mais M. Canis le soulevait déjà de terre.

— Rentrez à la maison, les enfants ! lança-t-il durement.

Elles n'eurent pas le temps de dire ouf qu'il avait quitté les lieux. Sabrina n'avait jamais vu personne, humain ou Findétemps, courir aussi vite.

— Tonton Jaco ! s'inquiéta soudain Daphné.

Elles coururent dans tous les sens pour le retrouver, et le découvrirent, allongé sur le sol, inconscient.

Sarah, la serveuse, se tenait près de lui. Elle lui jeta un verre d'eau à la figure.

— Vous inquiétez pas, les filles... dit-elle. On a souvent des ivrognes vers deux heures du matin. Ça, ça marche à tous les coups...

Jacob ouvrit les yeux, puis se secoua et regarda autour de lui, hébété.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Disons qu'il va falloir attendre un peu, pour la tarte aux myrtilles... expliqua Sarah.

La routine reprit son cours. Le shérif Jambonnet vérifia que personne n'était blessé, Glinda la Bonne Fée saupoudra le restaurant de poussière d'oubli et les Grimm rentrèrent chez eux, escortés d'une escouade de police.

— Mamie ! cria Sabrina en se précipitant à l'intérieur de la maison.

La vieille dame était à l'étage. Les filles montèrent l'escalier quatre à quatre et se ruèrent dans sa chambre. Elles la

trouvèrent en compagnie de Puck, noyé sous les couvertures. Toutes deux se mirent à parler en même temps.

— *Lieblings !* cria Mamie pour se faire entendre.

Les deux filles, essoufflées, s'interrompirent.

— M. Canis est vivant, dit alors Daphné.

— Naturellement, répondit une voix dans leur dos.

Elles firent volte-face et le découvrirent, assis sur une chaise, exsangue. Certes, il n'avait jamais été un modèle de santé. Mais son état s'était dégradé à un point effrayant. Ses yeux étaient injectés de sang et sa tête semblait ne tenir sur son cou que par miracle.

— Ça recommence ? s'enquit Jambonnet, entrant à son tour.

— Non, c'est différent, cette fois, répondit M. Canis.

Son regard bleu scintilla.

— L'explosion a provoqué des changements inattendus, expliqua-t-il. Je garde la force du loup, mais j'ai... de plus en plus de peine à le contrôler. Et je n'arrive pas à me transformer tout à fait...

Il se hissa sur ses jambes et se retourna lentement. Une queue touffue et hirsute dépassait de sa ceinture.

— Tu savais qu'il était encore vivant ? demanda Sabrina à sa grand-mère.

Comme elle hochait la tête, Sabrina s'exclama :

— Alors, tu nous a menti !

— C'est moi qui le lui ai demandé, intervint Canis. Je voulais vous éviter de devoir faire mon deuil deux fois.

— Je ne comprends pas, dit Daphné.

— Il veut dire qu'il voulait se tuer, expliqua Sabrina. Mais pourquoi ?

— Parce que je préfère mourir plutôt que de rendre sa liberté au loup. Chacune de ses victimes survit dans ma tête. J'entends leurs supplications, leurs pleurs. Je vois la terreur sur leur visage, juste avant qu'elles meurent. Plus jamais je ne le laisserai libre. Ses crimes continuent à faire des ravages, et vous en êtes les premières victimes. Ce qui s'est passé aujourd'hui n'en est qu'une preuve de plus...

— Tu as rendu folle le Petit Chaperon Rouge...

— Je lui ai pris sa famille, murmura-t-il en baissant la tête.

Le shérif Jambonnet se tourna vers les filles.

— Après ce drame, elle n'a plus jamais été la même. Lorsque les Findétemps d'Europe ont traversé l'Atlantique, elle a passé tout le voyage à délivrer, à peindre ces dessins horribles que vous connaissez et à hurler dans la nuit. Même les ogres avaient peur d'elle. Quand on est arrivés à Port-Ferries, notre premier souci a été de trouver un moyen de l'isoler. On a construit un asile en haut du mont Taurus, on a engagé des médecins et des infirmières Findétemps pour veiller sur elle... On l'aurait oubliée si elle n'avait passé son temps à fuguer. Il fallait faire quelque chose.

— Spaulding Grimm est allé voir Baba Yaga pour qu'elle jette sur l'asile le même sort que sur la ville, continua Mamie. C'était une idée géniale. On a envoyé là-bas tous ceux qui posaient vraiment problème.

— Le jaseroque, par exemple, ajouta le shérif.

— C'est un sort super-puissant ! s'exclama Sabrina. Comment a-t-elle pu s'échapper ?

Mamie regarda Jacob, qui sembla disparaître sous ses vêtements.

— Dis-leur, maman. Dis-leur tout.

Une expression de douleur traversa le visage de la vieille dame. Elle prit sa respiration et se leva de sa chaise. Elle leur désigna une photo sur le mur, où on la voyait avec leur grand-père. Ils devaient avoir une vingtaine d'années, pas plus. Ils rayonnaient. Mamie Relda prit la photo et la contempla avec tendresse.

— Par quoi commencer ? Par le début, je suppose. Quand j'avais vingt-six ans, j'ai rencontré un homme, à une fête, à Berlin. Une semaine plus tard, je me mariais avec lui. Il s'appelait Basile Grimm.

« Je ne connaissais rien de plus sur cette famille que ce que j'en avais appris à l'école. Tout ce que je savais, c'est qu'il était américain, beau, aventureux, légèrement arrogant... Je suis tombée sous le charme. Après notre mariage, on est partis en vacances, les seules qu'on ait jamais prises, mais je m'en souviendrai jusqu'à la fin de ma vie. On a parcouru la terre entière. Notre lune de miel a duré deux ans.

« On a voyagé partout : à Istanbul, à Hawaï, en Alaska, en Amazonie, en Afrique du Sud, sur les îles Galápagos... Chaque matin, on se réveillait dans un nouveau pays, impatients, avides de découvertes. Ce furent les plus belles années de ma vie. Entre-temps, je suis tombée enceinte, mais rien ne nous arrêtait. Votre père nous accompagna partout.

Mamie Relda replaça la photo, puis traversa la pièce et s'arrêta près d'une autre photo, qui représentait le couple dans un paysage de neige, sur un traîneau tiré par des chiens. Elle la décrocha du mur et la contempla.

— À la fin de la deuxième année, Basile reçut une lettre de sa sœur Matilda, lui demandant de rentrer à la maison. Son frère, votre grand-oncle Edwin, venait de mourir. On est rentrés le plus vite qu'on a pu. C'est là que j'ai découvert les affaires de la famille.

Elle replaça la photo.

— Votre oncle est né un an plus tard, peu après que Matilda est morte d'une pneumonie. Basile était fier de ses fils. Ils ne marchaient pas encore qu'il leur lisait déjà des contes de fées. Quand ils eurent cinq ans, il leur ouvrit la porte du Couloir des Merveilles, leur confia à chacun un jeu de clefs et leur laissa le champ libre. À l'âge où les enfants jouent au foot, Henri et Jacob manipulaient des baguettes magiques, volaient sur des tapis, combattaient des dragons. Devenus adultes, ils étaient aussi habiles que n'importe quel Findétemps.

Jacob se racla la gorge.

— Je prends la suite, maman. Quand votre père a eu vingt ans, il est tombé amoureux d'une Findétemps. La savoir prisonnière de la ville lui fendait le cœur. Et moi, ça me désolait de le voir triste. Surtout le jour de son anniversaire. J'ai eu envie de lui offrir un cadeau exceptionnel. J'ai ouvert la barrière pour qu'elle puisse s'enfuir.

Tous retinrent leur souffle.

— Comment ? s'exclama le shérif d'une voix suraiguë.

— Je me suis faufilé chez Baba Yaga. Dans son grimoire, j'ai découvert un sort très simple, qui n'avait qu'un effet passager. Je n'en demandais pas plus. La petite amie de Ricou a attendu que le sort agisse, puis a traversé la barrière. On avait hâte de

voir le bonheur de Ricou. On ne se rendait pas compte de ce qu'on avait fait...

« Le sort avait aussi ouvert la barrière de l'asile. Tous les patients se sont enfuis. Quand je m'en suis aperçu, je suis parti chasser le jaseroque dans la forêt, sans réfléchir. Je me suis retrouvé aculé au bord d'une falaise...

— Je connais cette falaise, dit Sabrina, réalisant qu'elle avait affronté le monstre exactement au même endroit.

— Et Grand-Pa est venu à ton secours, compléta Daphné.

— C'était un héros et il aimait ses fils, murmura Mamie d'une voix douce.

— Il n'est jamais rentré à la maison, reprit Jacob. Il est mort à l'hôpital, le lendemain. Le jaseroque et le Petit Chaperon Rouge ont disparu dans les bois.

Sabrina lut sur le visage de son oncle l'expression d'une blessure jamais refermée.

— Votre père avait besoin de solitude, continua Mamie. Après l'enterrement, il est parti pour New York où il a rencontré votre mère. Ils sont tombés amoureux, et sont revenus s'installer ici. Véronique a été initiée aux affaires de la famille, comme moi je l'avais été. Mais chaque nouveau mystère troublait votre père. Il craignait pour la vie de sa femme et, le jour où elle est tombée enceinte, ils ont quitté la ville. Il a juré que ses enfants ne connaîtraient jamais ni la magie, ni les Findétemps, ni le Couloir des Merveilles.

— J'ai quitté la ville, moi aussi, reprit Jacob. Je ne pouvais pas laisser cette bête blesser quelqu'un d'autre, par ma faute.

— Comment se fait-il que je ne me souvienne de rien ? s'étonna le shérif, suspicieux.

— Je suis désolée, Ernest. Je n'ai pas pu faire autrement. Quand le bruit a couru qu'un Grimm savait désactiver la barrière, les choses ont mal tourné. Il y a eu des blessés, il fallait agir vite.

— Après tout, je suis mal placé pour vous en vouloir : j'ai assez souvent eu recours à la poussière d'oubli moi-même ! Vous avez d'autres secrets du même genre, Relda ?

La vieille dame sourit d'un air gêné.

— Bon, bon, dit le shérif. Parlons d'autre chose...

Sabrina baissa les yeux vers Puck qui gisait, fiévreux, inconscient et blême.

— Que peut-on pour lui ?

— Son état est très grave, dit Mamie.

— On ne peut pas le laisser mourir ! s'exclama Daphné, des larmes plein les yeux.

— Il faut chercher un remède dans le Couloir des Merveilles ! s'écria Sabrina.

Mamie lui montra la table de nuit, où s'amoncelaient boîtes, tubes et flacons, tous vides.

— Il faut essayer encore... insista Sabrina.

— Ça ne sert à rien, trancha M. Canis d'une voix grave. Il n'est pas comme toi. Il est même différent de la plupart des Findétemps, qui sont juste touchés par la magie. Lui, c'est une créature *de* magie.

— Mais on ne va pas renoncer !

— Il faudrait le ramener parmi les siens, au Pays des Fées, reprit le vieil homme. Eux seuls sauraient quoi faire.

— Allons-y ! s'exclama Daphné.

— On ne peut pas, protesta doucement Mamie.

— La barrière... murmura Sabrina en baissant les yeux.

Voilà qu'à cause d'un stupide sort vieux de deux cents ans, Puck allait mourir.

— Attendez, intervint le shérif en se tournant vers Jacob. Vous avez dit que vous saviez la désactiver...

— C'est hors de question, tempêta Mamie sans lui laisser le temps de réagir. La dernière fois, le Petit Chaperon Rouge et le jaseroque se sont enfuis de l'asile. Pas question de prendre le risque de les voir quitter la ville.

— J'ai une idée, déclara Jacob. Tous le fixèrent.

— Le glaive vorpal. Lewis Carroll en parle dans *Alice au pays des merveilles*. C'est la seule épée capable de tuer un jaseroque !

— C'est vrai, confirma Sabrina, je l'ai lu dans les mémoires de la famille. Il a même le pouvoir de percer la barrière. Le Chevalier Noir s'en est servi pour s'enfuir.

— Vous voyez ? On pourrait tuer le jaseroque, sauver Henri et Véronique, puis faire un trou dans la barrière et emmener Puck au Pays des Fées.

— Super ! cria Daphné. Qu'est-ce qu'on attend ?

Mamie baissa la tête.

— Spaulding a détruit le glaive. Une fois le jaseroque enfermé à l'asile, il a pensé que c'était trop dangereux de le garder. Il l'a cassé en trois morceaux. Je ne sais pas ce qu'ils sont devenus...

Sabrina sentit son cœur se glacer. Puck allait mourir.

— ... à part celui-là, continua Mamie en ouvrant un tiroir.

Elle en sortit une housse de velours vert, qu'elle déposa dans les mains de Jacob. Il l'ouvrit précautionneusement et découvrit un morceau de métal brillant. Du glaive il ne restait que le pommeau et un bout de lame ébréché.

— À quoi peut nous servir une épée cassée ? demanda Daphné.

— Je ne sais pas, répondit Mamie. Peut-être à retrouver les autres morceaux. Il y a une inscription gravée dans le métal. Je pense que c'est un indice laissé par Spaulding...

— « TROUVE LA FILLE DES EAUX », lut Jacob. Qui est la fille des eaux ?

— Mais, protesta Jambonnet, en admettant qu'on trouve cette fille et qu'on rassemble les autres morceaux... personne n'aurait le pouvoir de les ressouder !

— Le glaive vorpal est indestructible, répondit Jacob. Spaulding a dû faire appel à quelqu'un d'extrêmement puissant pour le briser. Je ne connais qu'une personne, dans cette ville, qui en soit capable.

— La Fée Bleue, dit Canis.

— Celle de Pinocchio ? s'étonna Sabrina.

— Exactement. La Fée Bleue est à la magie l'équivalent d'un réacteur nucléaire. Elle peut réaliser n'importe quel vœu. Rappelez-vous qu'elle a su transformer un vulgaire bout de bois en petit garçon. Même Baba Yaga n'a pas un tel pouvoir de vie et de mort.

— Donc, le problème est résolu, conclut Sabrina. Il faut trouver les autres morceaux et les donner à la Fée Bleue.

— Personne ne sait où elle habite ! protesta Mamie. En ville, c'est sûr, mais elle se cache sous un déguisement très puissant.

Et je la comprends. À sa place, je ferais pareil. Son don fait d'elle quelqu'un de très convoité...

— À quoi ça rime, alors ? cria Daphné, désespérée. Même si on trouve les morceaux, on ne pourra pas réparer le glaive ! On ne pourra pas tuer le jaseroque, ni emmener Puck au Pays des Fées !

— Aie confiance, *liebling*, déclara Mamie en passant le bras autour de ses épaules. Si Spaulding a laissé un indice pour qu'on trouve les morceaux, il en a certainement laissé un pour la Fée Bleue.

— Je retourne traquer le monstre dans les bois, déclara Canis, se levant avec peine.

— Et moi, dit Jambonnet, il faut que je m'occupe du restaurant. Si trop d'humains découvrent qu'il a été détruit, je vais devoir saupoudrer à nouveau la ville. Bonne chance dans vos recherches...

Le shérif et Canis quittèrent la chambre. Mamie s'assit sur le rebord du lit et prit les mains des filles dans les siennes.

— J'ai essayé de vous tenir à l'écart le plus longtemps possible, soupira-t-elle. Je pensais que si nous restions cachés, le malheur nous épargnerait. Tu as cru que ça m'était égal, Sabrina, mais ce n'est pas vrai. J'ai perdu mon mari, mon fils, ma belle-fille, et j'ai failli ne plus jamais revoir Jacob. Je ne pouvais pas prendre le risque de vous perdre, vous aussi. Je ne voulais pas mettre vos vies en danger.

— Ne t'en fais pas, Mamie, déclara Daphné en la serrant contre elle.

— On est des Grimm, dit Sabrina. C'est notre mission.

— On devrait commencer les recherches, décida Jacob. Je suis sûr qu'on trouvera quelque chose sur cette fille des eaux dans les mémoires.

— C'est peut-être un poisson, suggéra Daphné.

— Depuis le temps que j'ai cette épée, j'ai eu le temps d'y réfléchir. Je ne pense pas que ce soit un poisson, mais...

Elle mit les mains en cornet autour de l'oreille de Daphné. Celle-ci ouvrit des yeux comme des soucoupes.

— J'y crois pas ! cria la petite fille, surexcitée.

Ils se trouvaient sur une barque, au beau milieu de l'Hudson, et Jacob ramait. Le soleil déclinait à l'horizon. Quand leur oncle, qui n'avait pas voulu leur dévoiler son plan, arriva à un endroit précis, il s'arrêta et jeta à l'eau une ancre orange.

— La Petite Sirène est la septième fille de Poséidon, le Roi des Mers, expliqua-t-il en fouillant ses poches.

Il finit par en extraire une canne à pêche.

— Qu'est-ce que c'est, comme magie ? demanda Daphné.

— Ce n'est pas de la magie. C'est une canne de poche que j'ai achetée sur Internet.

Il lança le fil.

— Spaulding savait ce qu'il faisait. Confier le glaive à la Petite Sirène, on ne pouvait pas rêver meilleure cachette.

Chaque fois qu'on évoquait la Petite Sirène, Daphné trépignait d'excitation, au point qu'elle faillit faire basculer la barque à plusieurs reprises. Elle avait vu le dessin animé chez une amie à l'âge de cinq ans et, depuis, elle avait passé des heures entières dans la baignoire à attendre que ses nageoires poussent. De tous les Findétemps, c'était le personnage qu'elle rêvait le plus de rencontrer.

— Je parie qu'on va devenir super-copines ! J'irai chez elle tous les jours...

— Génial... passer son temps au fond de l'Hudson... ironisa Sabrina. En plus, on a toutes les chances de revenir bredouilles. On ne peut pas respirer sous l'eau, je te fais remarquer...

— C'est pas un problème, 'brina, je connais quelqu'un qui va nous arranger ça.

Quelques minutes plus tard, le flotteur plongea.

— On dirait que ça mord, dit Jacob.

Il tira sur la canne de toutes ses forces. Sabrina crut qu'elle allait lui échapper des mains, mais Jacob était costaud et il réussit bientôt à hisser le poisson à bord.

C'était un énorme animal, qui pesait bien dix kilos, avec un ventre blanc, une peau grise et des rayures rouges. Il tressauta au fond du bateau, gifla les filles avec sa queue puis, à leur plus grande stupeur, il ouvrit la bouche et se mit à parler :

— Jacob Grimm ! Sale vaurien ! J'aurais dû le savoir, ça ne pouvait être que toi ou ton abruti de frère !

— Comment vas-tu, Anthony ? demanda Jacob en rangeant sa canne à pêche. J'aurais aimé t'éviter ça, mais j'ai besoin de tes petits talents...

— Tu es un poisson qui parle, dit Daphné.

— Et toi, la Reine des Évidences. C'est tes mioches, Jaco ? Si c'est ça, l'avenir des Grimm, je prévois de gros ennuis. Alors, qu'est-ce que tu veux ?



— Pouvoir respirer sous l'eau pour rendre visite à la Petite Sirène.

— Mauvaise idée.

— Malheureusement, on n'a pas le choix.

— Elle est d'une humeur épouvantable, surtout ces derniers jours. Ne venez pas vous plaindre si elle vous tue, je vous aurais prévenus !

— Nous tuer ? s'exclama Daphné. Quelle drôle d'idée ! La Petite Sirène en est incapable ! Je le sais, j'ai vu le film !

— Taratata... elle est méchante. Très méchante.

— Tais-toi ! Je ne crois pas un mot de ce que tu dis !

— C'est ton problème, répliqua le poisson. Très bien, Jaco.

Tu sais comment ça marche. Fais ton vœu.

— Tu sais réaliser les vœux ? intervint Sabrina.

— Ça t'étonne que je réalise les vœux, mais pas que je parle ?

— Pourquoi vouloir respirer sous l'eau ? Pourquoi ne pas lui demander le morceau du glaive, tout simplement ? Pourquoi se casser la tête ?

Elle n'avait pas fini sa phrase qu'un bout de métal recouvert d'algues se matérialisait entre ses mains. Elle souleva les plantes visqueuses et sourit. Son bord ébréché semblait correspondre parfaitement au premier morceau.

— Bon, j'ai fait mon boulot. Remets-moi à l'eau, maintenant.

— Je te remercie pour ton aide, dit Jacob, qui le rejeta par-dessus bord.

Le poisson réapparut à la surface et lui cracha de l'eau à la figure.

— La prochaine fois, mets un ver à cet hameçon, râla-t-il. C'est la moindre des choses !

Le poisson plongea sous l'eau et disparut. Sabrina et Jacob regardèrent leur trésor avec des yeux éblouis.

— Ça n'aura pas été bien difficile, remarqua-t-elle.

— La magie rend tout plus facile.

Daphné haussa les épaules.

— Mamie dit qu'il y a toujours un prix à payer.

— Tu sais quoi ? fit Jacob. Ta grand-mère aime se compliquer la vie.

Il y eut soudain un grand éclaboussement et un homme surgit hors de l'eau, un varech coincé dans ses cheveux broussailleux. Bien charpenté, le torse puissant, de grands bras, il aurait pu être beau... s'il n'avait eu la peau verdâtre. Il tira une étoile de mer de sa ceinture, la jeta sur la tête de Daphné, puis la prit dans ses bras et, ni une ni deux, l'entraîna sous l'eau.

— Daphné ! cria Sabrina.

Scrutant la surface, ils l'appelèrent en vain. Daphné s'était-elle noyée sous leurs yeux ? Quelques secondes plus tard, il y eut un deuxième éclabouissement, de l'autre côté de la barque. Cette fois, Sabrina put observer l'homme avec plus d'attention. Elle découvrit, ahurie, qu'il avait une queue en guise de jambes. Il jeta une étoile de mer sur la tête de Jacob et l'emporta de la même façon, sans lui laisser le temps de réagir.

Sabrina se retrouva seule. Elle fourra le morceau d'épée dans la poche de son manteau et prit la baguette de Merlin, puis examina l'eau avec attention, guettant le moindre remous, prête à la riposte. Quand elle entendit un éclabouissement dans son dos, elle fit volte-face. La barque tangua. Elle perdit l'équilibre et laissa échapper la baguette, qui roula au fond de l'embarcation. C'est alors qu'un triton jaillit hors de l'eau et sauta dans le bateau, manquant le faire chavirer. Il sortit un parchemin d'une petite sacoche qu'il portait à la ceinture, le déroula et, s'éclaircissant la voix, récita :

— Sur l'ordre de notre princesse et par la présente, je vous déclare, vous et vos complices, coupables pour faits de vol.

— Je ne comprends pas !

Le triton ne prit pas la peine d'écouter. Il roula le parchemin, le rangea dans sa sacoche, puis jeta une étoile de mer sur la tête de Sabrina. Les cinq branches de l'étoile s'arrimèrent à son crâne comme des ventouses et, soudain, elle éprouva une sensation des plus étranges... Elle avait l'impression d'être comme un poisson hors de l'eau. Elle ne savait plus respirer !



8

Au fond de la rivière



Sabrina suffoquait.

— Que m'avez-vous fait ? protesta-t-elle.

— Silence, voleuse ! répondit le triton.

Il lui prit le glaive, le glissa sous sa ceinture, puis, lui agrippant le bras, sauta par-dessus bord et l'entraîna sous l'eau.

Il s'enfonçait de plus en plus profond. Sabrina se débattait comme elle pouvait, donnait des coups de pieds, des coups de poings, des coups de tête... En vain. Le triton continuait inexorablement à descendre. Comme elle se sentait étouffer, elle ouvrit la bouche. Des cristaux glacés descendirent le long de sa gorge, et une étrange pesanteur s'empara de son corps. Elle avait l'impression que l'eau s'infiltrait à l'intérieur de ses mains, de ses jambes, de ses pieds. Elle ferma les yeux, prête à mourir. Au bout de quelques instants, elle réalisa qu'elle respirait ! *Ce doit être grâce à l'étoile de mer*, pensa-t-elle.

— Où m'emmenez-vous ?

Des bulles sortirent de sa bouche quand elle prononça ces mots, mais sa voix était la même qu'avant.

Le triton lui désigna le fond de la rivière, dont ils approchaient à vive allure. Ce qu'elle découvrit alors la stupéfia.

Dans le lit de l'Hudson se dressait une ville. Une vraie ville, avec des gratte-ciel, des maisons, et des centaines de tritons et de sirènes qui allaient et venaient dans des rues tracées au cordeau. Vu de haut, c'était un splendide camaïeu de bleu et de vert. En approchant, Sabrina découvrit une réalité plus sordide : la ville n'était qu'un assemblage de détritus. Les immeubles avaient été construits à partir de pneus abandonnés et de plaques d'immatriculation, les trottoirs de vieilles capsules et de talons de chaussures, les maisons de vêtements usés, de tongs, de raquettes sans filet, d'ordinateurs, d'antiques appareils de téléphone, de chariots de supermarché sans roues, de chaises longues déchirées, de cannettes écrasées, de bouteilles vides et de milliers de balles de tennis, ballons de football et Frisbees, combinés avec le plus grand art.

Le triton lui fit passer les portes de la ville et l'entraîna le long d'une rue constituée de grille-pain rouillés et de poêlons en fonte.

— Où avez-vous trouvé tout ça ?

Le triton tendit le doigt vers la surface d'un air dédaigneux. Elle comprit son mépris. Le moindre édifice de la ville devait son existence aux déchets que les gens avaient jetés dans la rivière. Pas étonnant qu'il trouve les humains dégoûtants !

Il tourna dans une ruelle, puis une autre. Ils passèrent devant des boutiques faites de carcasses de voiliers renversées. Les propriétaires, campés sur le seuil, hélaients les passants pour leur vendre de vieilles cannettes et des roues de vélo.

Ils croisèrent une maman sirène qui promenait son bébé dans une vieille poussette cabossée, puis arrivèrent devant un immense palais, haut de cinq étages. De loin, Sabrina n'avait jamais rien vu d'aussi beau. Mais, comme le reste de la ville, il était fait de détritus. Une volée de marches, des pare-chocs, menait à un grand portail gardé par un triton qui tenait une trompette bosselée à la main et, dans l'autre, un trident.

— J'ai la dernière des prisonnières, indiqua le ravisseur de Sabrina.

L'autre hocha la tête.

— Vous pouvez passer.

Le portail donnait sur un long couloir jonché d'algues. Ils passèrent une autre porte, descendirent un escalier et se retrouvèrent devant une série de lourdes portes en bois aux fenêtres grillagées. Le triton prit son trousseau de clefs et ouvrit la première, puis poussa Sabrina à l'intérieur. Daphné et Jacob attendaient là, assis sur un banc. Sa sœur lui jeta un regard désapprobateur et Jacob lui sourit d'un air pitoyable.

— Vous resterez ici jusqu'à ce que Son Altesse vous réclame. Vous aurez alors cinq minutes pour défendre votre cas et, après, vous serez exécutés. Vos corps seront jetés en pâture aux parasites et aux espèces benthiques.

— Et si on est déclarés innocents ? interrogea Sabrina.

— Personne n'est jamais innocent.

Il claqua la porte derrière lui et la referma à clef. Sabrina se tourna vers les deux autres.

— Je n'ai plus la baguette. Elle est restée dans la barque.

— Aucune importance, répondit Jacob. Ça ne marche pas sous l'eau.

— Si jamais on me jette aux espèces benthiques, je ne vous le pardonnerai jamais ! s'exclama Daphné. Mamie vous l'avait dit qu'il y avait toujours un prix à payer ! Mais vous n'avez pas voulu l'écouter ! Et maintenant ? Qu'est-ce qu'on fait ?

— Je ne sais pas, répondit Jacob. On est mal barrés.

Sabrina et Daphné se regardèrent. Elles n'avaient pas besoin de se parler pour savoir ce qu'elles pensaient. Depuis qu'elles connaissaient Jacob, elles l'avaient toujours vu très sûr de lui. S'il se décourageait, c'est que la situation était vraiment grave.

— Tu ne sais pas ? s'étonna Sabrina. Tu as des objets magiques plein les poches. Tu vas bien trouver quelque chose !

— Je doute que ça marche. La magie n'aime pas l'eau.

— On n'a pas besoin de ta magie, rétorqua Daphné. Vous me laisserez parler. Je vais expliquer à la princesse pourquoi on a besoin du glaive. La Petite Sirène est si gentille qu'elle comprendra forcément.

— Daphné, ce n'est pas celle que tu crois. Dans le dessin animé, elle tombe amoureuse du prince et tout finit bien. Mais, dans la réalité, celle qu'a racontée Hans Christian Andersen, il l'a abandonnée pour une autre femme et l'a complètement

oubliée. Résultat : elle déteste les humains. Et surtout les hommes. « Une femme dédaignée est plus à craindre que toutes les Furies vomies par l'Enfer¹¹. »

— Dédaignée ? s'étonna Daphné. Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Plaquée, répondit Sabrina, qui se tourna à nouveau vers son oncle. Alors, qu'est-ce qu'on va faire ?

À cet instant, la porte s'ouvrit en grand. Deux tritons avancèrent vers eux et les menacèrent de leur trident.

— La princesse veut vous voir, cria l'un d'eux en nageant jusqu'à Jacob.

Le deuxième attrapa les filles par les poignets et les mena jusqu'à une grande salle. Un vieux triton, campé devant d'immenses portes recouvertes d'algue, lisait un livre mouillé.

— Oui ? demanda-t-il sans relever la tête.

— J'amène les extraquatiques qui ont volé notre princesse, expliqua l'un des gardes d'une voix pleine de respect.

Le vieux triton retira ses lunettes et plissa les yeux pour les examiner.

— Oui, oui... Faites-les entrer.

Aussitôt, un banc de poissons-chats nagea jusqu'à la porte. Chacun attrapa une algue dans sa bouche et, ensemble, ils tirèrent les lourds battants.

Les portes ouvraient sur une salle spacieuse qui, bien que composée de détritus, paraissaient en marbre. Au centre, juchée sur un socle de briques de lait éventrées, trônait une banquette de voiture couverte de perles blanches.

Les tritons les forcèrent à s'agenouiller.

— Du respect, terriens !

Au même moment, une porte latérale s'ouvrit. Plusieurs tritons entrèrent en jouant un air discordant sur des instruments cabossés, puis un grand triton tout mince s'avança, une tablette de pierre à la main.

— Sa Majesté, la Petite Sirène !

Sabrina se tordit le cou pour l'apercevoir, mais une sirène obèse lui bouchait la vue. Ce n'est que lorsque deux tritons

¹¹ Citation célèbre d'un poète et dramaturge anglais, William Congreve (N.d.T.).

l'aiderent à monter sur le piédestal qu'elle comprit sa méprise : la Petite Sirène n'était pas vraiment menue !

Hisser la Petite Sirène sur le trône demanda plusieurs minutes. Sa respiration était aussi sifflante qu'une bouilloire. Malgré son corps énorme, elle était encore belle, avec ses grands yeux bleus et sa magnifique chevelure rousse qui lui tombait sur les chevilles. Elle portait un Bikini en forme de coquillage et un paréo bleu-vert. Sur sa tête, une tiare incrustée de perles.

— C'est la *Petite Sirène* ? chuchota Sabrina à l'oreille de Jacob.

— Oui. Elle s'est consolée de son malheur en se jetant sur la nourriture.

La princesse ramassa une conque posée sur l'un des accoudoirs et souffla.

— J'ai faim. Apportez-moi une sucrerie.

Le triton famélique s'avança, sa tablette à la main.

— Votre Altesse, si je puis me permettre, vous m'avez donné l'ordre de vous empêcher de manger entre les repas et de tuer tous ceux qui oseraient vous proposer quelque chose non prévu par votre régime...

— J'annule cet ordre. J'ai été exemplaire toute la journée. J'ai mangé mes algues au petit déjeuner et j'ai nagé vingt minutes sur le tapis de nage. J'exige une sucrerie. Je la mérite.

— Mais, Votre Majesté...

— *Tout de suite !*

— Très bien, Votre Altesse, dit le triton d'un air soucieux. Apportez une sucrerie pour la princesse ! ordonna-t-il.

— Une sucrerie pour la princesse ! répéta un autre en écho.

Et ainsi de suite... D'écho en écho, la consigne fut transmise et un triton portant toque et tablier entra, tenant à la main un plat en argent gondolé. Il s'inclina devant la princesse, ôta le couvercle et lui présenta un gâteau rose fuchsia, d'où sortaient deux tentacules. Elle le lui arracha des mains.

— C'est une tarte tatin aux anémones, Votre Majesté.

Il s'inclina très bas et se dépêcha de disparaître. La princesse mordit goulûment dans l'étrange gâteau. Sabrina pensa que sa grand-mère aurait sûrement aimé en avoir la recette.

— Oh, c'est exquis ! s'exclama la princesse, la bouche pleine. J'en reprends un petit bout !



Elle en mangea un autre, puis un autre, et un autre encore. Quand elle eut tout mangé, elle regarda l'assiette vide et fondit en larmes.

— Majesté, demanda le triton famélique, soudain très nerveux. Pourquoi cette tristesse ?

— Je suis si grosse ! Regardez-moi ! J'étais mince, avant ! Comment avez-vous pu me laisser manger ce gâteau !

— Mais, Votre Majesté...

— C'est la faute du chef. Jetez-le au Cruel Crustacé !

— Mais, Votre Majesté, c'est votre chef préféré...

— Tout de suite !

— Jetez le chef au Cruel Crustacé !

— « Jetez le chef au Cruel Crustacé ! » répéta l'écho.

— Tonton Jaco, chuchota Sabrina, tu as dit que tu savais parler aux femmes... À toi de jouer !

Il sourit d'un air malicieux.

— Votre Majesté, je vous trouve trop dure envers vous-même. Vous n'êtes pas grosse du tout. Au contraire, vous êtes splendide !

Un des gardes pointa son trident vers la gorge de Jacob.

— Silence ! Vous ne parlerez que lorsque la princesse vous y autorisera !

— Qui sont ces extraquatiques ? s'enquit-elle en se léchant les doigts.

— Ce sont eux qui ont volé le morceau du glaive vorpal, expliqua le maigre.

Il déposa la lame au pied du trône, puis recula.

— Est-ce vrai ? demanda la Petite Sirène. Allez-y, défendez-vous !

— C'est vrai, reconnut Jacob. Mais c'est moi qui l'ai volé, les filles n'y sont pour rien.

— Tu avoues ton crime ? s'étonna-t-elle. Tous les extraquatiques que j'ai rencontrés étaient des menteurs. Pourquoi risquer une mort certaine ?

— J'ai besoin du glaive pour tuer un jaseroque qui terrifie la ville...

— Et alors ? Qu'est-ce que ça peut me faire ? Qu'il détruise la ville, ça m'est bien égal ! Vous êtes coupables ! Jetez-les au Cruel Crustacé !

Les gardes les empoignèrent.

— Attendez ! cria Jacob. Il y a une autre raison !

— Laissez-le parler.

— J'ai un faible pour vous, balbutia-t-il.

Daphné fit un pas en avant.

— C'est vrai. Il ne parle que de vous.

— ... Vingt-quatre heures par jour, ajouta nerveusement Sabrina.

— Il vous trouve trop craquante ! s'exclama Daphné, le plus sincèrement qu'elle put. Il ne rêve que d'une chose : se marier avec vous et avoir plein de petits bébés tritons...

— Tu vas un peu loin, protesta Jacob à son oreille.

— Est-ce la vérité ? demanda la princesse.

Même à travers les eaux profondes, Sabrina vit qu'elle rougissait.

— J'ai volé le glaive pour pouvoir vous rencontrer, expliqua Jacob. J'ai parcouru le monde dans tous les sens et j'ai vu nombre de femmes. Mais la rumeur de votre beauté ne cessait de me hanter. Il fallait que je vous voie de mes propres yeux.

— N'importe quoi, pouffa-t-elle. J'ai vu vos magazines *people*. Je ne suis pas aussi mince que vos stars...

— Elles ne vous arrivent pas à la cheville. Si vous habitez notre monde, vous feriez la une des magazines.

— Mensonges ! lâcha sèchement la princesse. Je n'ai jamais entendu pareil tissu de mensonges !

Sabrina retint son souffle. Le plan de Jacob avait échoué... Mais, l'instant suivant, le visage de la Petite Sirène s'adoucit.

— Toutefois... ces mensonges ne me déplaisent pas...

Jacob fit un clin d'œil à Sabrina. Leur oncle portait en lui sa propre magie : un charme auquel il était difficile de résister.

— Je sais que je n'aurais pas dû voler, reprit-il. Pourtant je ne regrette rien... sinon de mourir sans avoir pu dire à votre ex à quel point vous êtes restée belle. Il paraît qu'il a perdu ses cheveux et qu'il est retourné chez sa mère. C'est pitoyable, mais c'est tout ce qu'il méritait...

— Vraiment ? fit la princesse, intéressée.

— Oh, oui. Il n'est plus que l'ombre de lui-même.

Elle sourit à cette idée.

— J'aimerais voir sa tête quand vous lui direz à quel point je suis florissante...

— Je le prendrai en photo...

Elle ricana.

— Vous pourriez me prêter votre morceau du glaive, continua Jacob. Dès que je n'en aurai plus besoin, je vous le rapporterai avec la photo. On pourra rire ensemble du pauvre type qu'il est devenu...

La Petite Sirène et Jacob rirent de bon cœur.

— Très bien, vilain garçon. Ça marche. Je te rends ta liberté et tu peux prendre le glaive.

— Je le savais ! s'exclama Daphné en tapant dans ses mains. J'ai vu le film qu'ils ont fait sur vous. C'est si romantique !

Jacob lui mit la main sur la bouche. Trop tard. La Petite Sirène devint rouge de colère.

— Romantique ! Ah, ça oui ! c'était romantique ! Le hic, c'est que ce n'est *jamais* arrivé ! Cet abruti m'a laissée tomber pour une pétasse !

— Mais il est chauve, maintenant, princesse. Il est répugnant. Il vit chez ses parents, dans un appartement au sous-sol...

— Il m'a entourloupée avec ses beaux discours, mais il n'en pensait pas un mot ! Dès qu'il a vu un truc à jambes, il s'est barré avec ! Forcément, un extraquatique ! Mes parents ont bien essayé de me mettre en garde, et ma sœur aussi... Les extraquatiques sont tous les mêmes. Tous des sales menteurs.

— Votre Majesté ! protesta Sabrina. Vous n'êtes pas dans votre état normal. Donnez-nous le glaive et laissez-nous partir...

— Je m'en doutais ! Vous n'êtes pas du tout venus pour moi ! Tout ce qui vous intéresse, c'est ça ! s'exclama-t-elle en brandissant le glaive. Jetez-les au Cruel Crustacé !

Les tritons nagèrent jusqu'à une grande roue en bois encastrée dans le mur et la firent tourner. Une trappe s'ouvrit sous leurs pieds, et ils plongèrent plus profondément encore. Ils essayèrent de remonter vers la trappe, mais une dizaine de gardes à la mine patibulaire leur bloquèrent le passage. Ils se laissèrent alors descendre et posèrent pied sur le sable.

— Je le sens mal, dit Sabrina. Quelqu'un qu'on appelle le Cruel Crustacé ne peut pas être bien sympathique...

— Ne nous séparons pas, conseilla Jacob.

— Regardez ! cria Daphné.

Une créature aussi grosse qu'une maison apparut dans la lumière verdâtre du fond de la rivière. Ses huit énormes pattes se terminaient par des pointes et ses yeux dansaient au bout de deux longues tiges, qui se balançait d'avant en arrière. Le sol tremblait à chacun de ses pas. Sabrina reconnut la bestiole qui rampait au fond de l'aquarium du restaurant chinois au coin de leur rue. C'était un bernard-l'ermite. Un gigantesque bernard-l'ermite !

Elle scruta la pièce dans ses moindres recoins.

— Il n'y a aucun endroit où se cacher... Qu'est-ce qu'on va faire ?

Jacob retira son pardessus et le jeta aux pieds des filles.

— Je me battrai jusqu'au bout.

Il se précipita dans le coin opposé et cria pour attirer l'attention de la bête. Sabrina ramassa le pardessus et se mit à fouiller les poches avec fébrilité. Elle trouva une broche rouge avec un œil noir et la leva à bout de bras. Celle-ci rayonna un moment, puis faiblit et s'éteignit. Sabrina grimaça. Elle dénicha ensuite une bille noire et la jeta sur l'animal, mais l'objet rebondit contre la carapace de la créature et s'enfonça dans le sable.

— Tu t'attendais à quoi ? s'exclama Daphné, dépassée.

— Aucune idée. Je tente tout.

Pendant que Sabrina cherchait n'importe quoi qui aurait pu leur venir en aide, Jacob essayait tant bien que mal d'échapper aux assauts du bernard-l'ermite. Ce n'était pas une mince affaire : le monstre cherchait à l'empaler avec ses énormes pointes. Il suffirait que l'une d'elles le frôle, et son compte serait réglé.

Mue par un sentiment d'urgence, Daphné vola au secours de Sabrina. Les poches étaient pleines d'objets hétéroclites : anneaux colorés, fétiches sculptés, poupées vaudoues, amulettes en os... Elles essayèrent de les activer mais, sans mode d'emploi, c'était mission impossible. Le bernard-l'ermite allait transformer leur oncle en chiche-kebab.

— Si la magie marche encore, vous sentirez une secousse, indiqua Jacob entre deux esquives.

Sabrina se mit à rejeter d'emblée tout ce qui ne lui faisait aucun effet. Soudain, alors qu'elle plongeait la main dans l'une des poches, elle ressentit un électrochoc.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle, extirpant une paire de souliers.

— Les Chaussures de Rapidité, cria Jacob. Enfile-les !

Sabrina les examina avec attention.

— À quoi servent-elles ?

Jacob était trop occupé pour répondre. Sabrina se débarrassa de ses chaussures et les enfila. Une sensation d'énergie – la même que lui procurait la baguette – remonta le long de son corps et la galvanisa. Elle se sentit soudain incroyablement forte.

Au même instant, son oncle, acculé contre un mur, poussa un cri.

Le monstre dressait vers lui l'une de ses terribles piques.

— Noooooon !

Sans réfléchir, Sabrina se précipita. Il ne lui fallut pas plus d'une seconde pour arracher son oncle à une mort certaine et le ramener près de Daphné.

— Je reconnais que la magie a ses bons côtés...

— J'ai une idée, déclara Sabrina, le regard levé vers la trappe. Accrochez-vous à mon bras !

Daphné glissa le bras sous celui de sa sœur. Jacob fit de même, non sans oublier de ramasser son pardessus. Alors que le Cruel Crustacé chargeait, ils se trouvèrent propulsés vers la trappe avec la puissance d'un moteur de hors-bord. Les gardes s'éparpillèrent comme des quilles.

— Merci, ma belle ! s'exclama Jacob en arrachant le glaive vorpal des mains potelées de la princesse.

Celle-ci poussa un cri de rage. Une alarme se déclencha et les immenses portes de la salle commencèrent à se refermer. Sabrina fonça. Les portes claquèrent derrière leur dos.

Ils avaient échappé de justesse à une mort atroce.

Ils longèrent le couloir principal, passèrent le portail et se retrouvèrent dans les rues bondées. Sabrina battait des pieds le plus vite qu'elle pouvait. Ils renversaient tout le monde sur leur passage. Quand le palais ne fut plus qu'une ombre lointaine, elle obliqua vers la surface.

— Quelqu'un sait-il où est la barque ?

— Là ! dit Daphné en désignant l'ancre orange.

— On ferait mieux de se dépêcher, la pressa Jacob.

Baissant la tête, Sabrina aperçut une armée de tritons déchaînés qui nageaient vers eux, talonnés par l'énorme bernard-l'ermite. Elle accéléra l'allure. Malheureusement, elle avait sous-estimé la puissance des chaussures : ils se

retrouvèrent cinq mètres au-dessus de l'eau, et retombèrent lourdement dans la rivière. Jacob refit surface le premier. Il tira les filles jusqu'au bateau, les aida à escalader le rebord, puis s'empara des avirons et rama de toutes ses forces... sauf qu'il avait oublié de lever l'ancre.

— Je ne peux pas respirer ! paniqua soudain Daphné.

Jacob, lâchant les rames, arracha l'étoile de mer de sa tête.

Assez vite, Daphné retrouva une respiration normale. Tandis qu'elle aidait Sabrina à se débarrasser de la sienne, Jacob fourra sa propre étoile dans l'une de ses poches.

— On ne sait jamais, ça peut servir...

Alors qu'il tirait sur l'ancre, une première rangée de tritons surgit de l'eau, battant de la queue pour se maintenir à la surface. Ils avancèrent en brandissant leur trident d'un air menaçant.

Une seconde rangée apparut à son tour, suivie du bernard-l'ermite, qui ouvrit la bouche et poussa un cri strident. Quand le premier triton toucha le bord de la barque, Sabrina sut qu'elle devait agir vite. Elle attrapa la corde de l'ancre.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda Jacob, qui finissait de la relever.

— Aucune idée !

Elle se mit à courir dans la barque, puis enjamba le bord et continua. Sa vitesse était telle qu'elle pouvait marcher sur l'eau comme sur un trottoir. Elle se précipita vers la rive en traînant le bateau derrière elle, provoquant une vague qui renversa l'armée des tritons.

Lorsqu'elle atteignit le rivage, elle continua sur sa lancée, enivrée, incapable de s'arrêter. Elle remonta la berge, traversa une voie ferrée quelques secondes à peine avant le passage d'un express et s'enfonça dans la forêt. Ses pieds étaient en feu. Quand la douleur fut trop grande, elle se laissa tomber à terre et ôta les chaussures. Le flux d'énergie se tarit si brutalement qu'elle ressentit un besoin irrépressible de les remettre. Jacob lui mit alors sous le nez la baguette de Merlin :

— J'ai trouvé ça au fond de la barque...

Elle la lui arracha avec une avidité qui la surprit elle-même. L'énergie se diffusa à nouveau dans tout son corps. Apaisée, elle

sourit. Daphné lui jeta un regard ahuri et désapprobateur, mais elle préféra faire celle qui n'avait rien vu.

— Eh bien, en voilà deux sur trois ! triompha Jacob en brandissant le morceau du glaive.

Il lut :

— « VOYEZ LA VIEILLE DES COLLINES. »

Sabrina plongea un gant dans le bol d'eau froide posé près du lit de Puck, l'essora, puis le plaça sur son front brûlant. Celui-ci murmura quelques paroles incohérentes et se rendormit.

Mamie et Jacob, au salon, épluchaient les mémoires à la recherche d'un indice sur la « vieille des collines ».

Daphné, installée dans un rocking-chair, avait cédé au sommeil.

Il était tard. Sabrina savait qu'une tasse de café l'aurait aidée à tenir, mais le souvenir de son goût amer l'en avait découragée. En revanche, elle avait découvert qu'effleurer la baguette suffisait à recharger ses batteries. Elle avait décidé de veiller Puck, au cas où il aurait besoin d'elle.

Elle était assaillie d'émotions qu'elle ne comprenait pas : une profonde inquiétude pour le garçon, de la colère contre son imprudence, de la confusion au souvenir de leur baiser. Quand elle réalisa à quel point elle s'était montrée méchante, les larmes lui montèrent aux yeux.

— Hé, kipuduk ! appela-t-elle.

Elle se demanda s'il l'entendait. Si c'était le cas, elle ne pouvait se permettre de montrer la moindre tendresse, Puck le lui ferait payer au centuple. Comme son jeu préféré semblait être l'échange d'insultes, elle pensa que c'était ce qui le réconforterait le mieux.

— Quel fardeau ! Regarde-toi un peu ! Je parie cent dollars que tu fais semblant de dormir, juste pour qu'on s'occupe de toi ! Mais ça ne va pas durer longtemps, cette comédie. Dès qu'on aura réuni les morceaux du glaive, la Fée Bleue nous aidera à le réparer. Tuer le jaseroque sera un jeu d'enfant. Papa et maman reviendront à la maison, et on t'emmènera au Pays des Fées. C'est comme si c'était fait.

Elle vérifia que sa sœur dormait profondément, sortit la baguette de sa poche et la regarda avec un respect mêlé d'admiration. Sa seule présence la rassurait. Elle allait tout régler seule, sauver Puck et ramener ses parents. Rien ne pourrait l'en empêcher.

— Ça va ? demanda Daphné.

— Très bien, répondit Sabrina, faisant disparaître la baguette dans sa poche.

— Il y a quinze minutes que tu regardes ce truc. Je t'ai appelée plusieurs fois, tu ne m'as même pas entendue !

Sabrina leva les yeux vers la pendule. Sa sœur disait vrai.

— J'étais perdue dans mes pensées...

— Je veux que tu rendes la baguette à Miroir, insista Daphné. C'est lui qui doit la garder.

— Elle est en sécurité avec moi.

Daphné se leva, traversa la chambre et se planta devant sa sœur.

— Et toi, es-tu sûre d'être en sécurité avec elle ?

— Tu es bête...

— Pas du tout, rétorqua la petite fille, plus fort qu'elle ne l'aurait voulu. Tu devrais voir ta tête quand tu t'en sers... ou quand tu avais les chaussures.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— On dirait que tu as envie de tuer quelqu'un.

— N'importe quoi, répliqua-t-elle. C'est la tête de quelqu'un qui n'a peur de rien ni de personne. Daphné, tu n'en as pas marre de toujours fuir ?

— La première chose que j'ai apprise au cours de Mlle Neige, c'est qu'il y a des moments où il faut se battre et d'autres où il faut fuir. Un guerrier intelligent sait faire la différence. Et toi aussi, avant.

— Quand je me suis réveillée à l'hôpital, tu m'as reproché de t'avoir laissée de côté. Tu veux savoir pourquoi ? Parce que tu critiques tout ce que je fais !

— Je te dis juste ce que je pense. Et là, je pense que tu te trompes. Tu deviens denpé... dépen... comment elle a dit, Mamie ?

— Dépendante ?

— Voilà.

Sabrina haussa les épaules avec mépris.

— Tu délires.

— Ne me parle pas comme ça !

Elles restèrent un moment silencieuses, puis Daphné se dirigea vers la porte.

— Je vais me coucher...

— Parfait.

— Fais attention à toi, Sabrina, murmura-t-elle.

Et la porte se referma.

Sabrina fut réveillée par un souffle rauque et haletant. Puis un rire d'enfant tintait. Elle se jeta sur l'interrupteur. Elle n'était plus dans la chambre de sa grand-mère, mais dans son lit et, devant elle, se tenaient le jaseroque et le Petit Chaperon Rouge.

Elle plongea la main dans sa poche, s'empara de la baguette de Merlin et la dirigea vers le monstre.

— Comment êtes-vous entrés ?

La petite fille se mit à rire.

— Idiote.

— Où sont mes parents ?

Daphné, allongée près d'elle, ronflait paisiblement. Même des bombes ne l'auraient pas réveillée.

— Ils sont en sécurité. Et maintenant, j'ai Mère-Grand et Toutou.

— Tu mens !

Elle ricana.

— Mamie ! cria Sabrina.

Aucune réponse.

— Monsieur Canis !

La maison était plongée dans un silence épais.

— Maintenant, pour jouer, il me faut une petite sœur.

Le jaseroque s'avança vers Daphné.

— Non ! cria Sabrina.

Un éclair fit exploser la fenêtre. Il se ficha dans le dos du jaseroque qui, sous le choc, se plia en deux.

— Arrête ! cria le Petit Chaperon. Tu vas tuer Minou !

Sans l'écouter, Sabrina descendit du lit. Un autre éclair atteignit la bête affaissée, qui gémit de douleur. Une dizaine

d'éclairs se succédèrent. Chacun lui arrachait un cri. Sabrina n'éprouvait aucune compassion, aucune pitié. Elle n'avait qu'une envie, le tuer, le voir mort, là, sous ses yeux. Elle n'eut pas longtemps à attendre. Le monstre s'écroula par terre puis, après un dernier soubresaut, resta immobile.

Le Petit Chaperon Rouge se précipita vers le corps inerte.

— Tu l'as tué !

Une étincelle de triomphe dansa dans les yeux de Sabrina. Elle s'avança pour mieux voir, mais, à sa grande surprise, le monstre avait disparu. À la place de sa grande carcasse fumante se trouvait le corps d'une jeune fille blonde. Abasourdie, elle tomba à genoux et lui souleva doucement les cheveux. Elle laissa échapper un cri.

— Mais c'est moi !

Terrifiée, elle se tourna vers le miroir. Elle avait des pattes griffues et une longue queue de serpent qui donnait de grands coups dans tous les sens. Ses bras n'étaient plus qu'un tas de muscles et de tendons, terminés par d'immenses griffes aussi effilées qu'un rasoir. Elle appela à l'aide. Personne ne vint.

Elle était en train de se transformer en jaseroque et personne ne pouvait l'aider !

— Ils t'avaient prévenue, dit le Petit Chaperon Rouge. Elle fit entendre son rire de démente, puis passa une laisse autour du cou du monstre.

— Allez, Minou, viens. On va jouer !

— Sabrina ! cria une voix.

Une main lui secouait doucement l'épaule. Ouvrant les yeux, elle découvrit le visage soucieux de sa grand-mère.

— Tu as fait un cauchemar...

Sabrina examina son corps : il était redevenu normal.

— Enfile quelque chose de chaud, reprit Mamie. Ton oncle et moi, on a trouvé qui est la « vieille des collines ».

— Super ! Où est Tonton Jaco ? demanda Sabrina en se levant.

— En bas. Il se prend un petit verre pour se donner du courage. Il n'est pas ravi-ravi...

— Ah bon ? C'est qui, alors ?

— Baba Yaga, répondit Mamie. La sorcière.



9

La « vieille des collines »



Sabrina avait entendu sur Baba Yaga des histoires plus horribles les unes que les autres et les récits qu'elle avait lus dans les mémoires lui avaient glacé le sang. Cette vieille sorcière, âgée de plus de mille ans, avait la réputation d'être cannibale. On disait même qu'elle avait orné sa maison des restes de ses repas.

Curieux allié pour la famille Grimm ! Et pourtant, au fil des siècles, ils avaient souvent eu recours à elle. Wilhelm, par exemple, lui avait demandé de dresser une barrière magique autour de Port-Ferries. Mais tout ce qu'elle faisait pour eux avait un prix, et non des moindres. En échange, elle avait exigé leur liberté : un Grimm resterait prisonnier de la ville tant que durerait le sort.

— Elle mange vraiment les gens ? chuchota Daphné à l'oreille de sa sœur.

Assise sur la banquette arrière, la petite fille s'accrochait à Elvis comme à un gilet de sauvetage.

— C'est ce qu'on dit.

— C'est trop horrible, dit Daphné en se blottissant contre l'énorme chien. Ne laisse personne me manger, Elvis !

Celui-ci poussa un gémissement, puis s'intéressa de plus près au sac en papier, donné par Mamie, qui devait les aider à trouver la sorcière.

Jacob, silencieux et pâle, s'engagea sur la route qui serpentait sur le mont Taurus. Les filles tentèrent de le questionner. Après tout, il l'avait déjà rencontrée, et était toujours vivant. Mais il avait l'air ailleurs. Sabrina fourra la main dans sa poche et agrippa la baguette. Un flux d'énergie la parcourut. Sa nervosité la quitta. *Tout va bien se passer*, pensa-t-elle. *Et sinon, elle le regrettera*.

Jacob se gara sur le bas-côté.

Sabrina scruta la forêt sous la neige.

Malgré la lumière du soleil, les arbres paraissaient noirs, comme vidés de leur sève.

— Pourquoi on s'arrête ? s'enquit-elle.

— Parce qu'on est arrivés.

Il glissa un regard vers la forêt et fit craquer ses doigts d'un geste nerveux.

— On est arrivés où ? demanda Daphné.

Jacob ne répondit pas à sa question.

— Restez dans la voiture. Je reviens dans un instant.

— Jamais de la vie ! cria Sabrina. On vient avec toi !

— C'est trop dangereux. Croyez-moi, si je le pouvais, je n'irais pas. La dernière fois, Baba Yaga a promis de m'écorcher vif. Il vaut mieux que vous m'attendiez ici.

— Je rêve, protesta Sabrina. Tu nous traites comme des gamines !

— Heu... on est des gamines, remarqua Daphné.

Sabrina ne fit pas attention à elle.

— On en a vu d'autres. On a tué un géant. On a arrêté Grigrigredinmenufretin. Il y a quelques heures, je vous ai tirés des pattes d'un bernard-l'ermite. On vient avec toi.

Elle ouvrit la portière et descendit de voiture, puis se tourna vers sa sœur.

— Allez ! Arrive !

— Très bien. Mais si on est écorchées vives, je le dirai à Mamie, grogna la petite fille en entraînant Elvis avec elle.

Elle se ravisa soudain.

— Le sac ! Il ne faut pas l'oublier !

Elle l'attrapa, puis rejoignit les autres. Elvis marchait devant. Ils s'enfoncèrent de plus en plus profond dans la forêt et traversèrent des clairières où régnait un calme absolu. Les arbres étaient regroupés par deux ou trois, comme s'ils espéraient être plus forts à plusieurs. Sabrina avait l'étrange impression d'être épiée. Jacob sursautait au moindre craquement de branche. Des gouttes de sueur perlaient à son front.

Ils croisèrent un petit chemin de pierres irrégulières. Daphné trébucha, perdit l'équilibre et tomba à genoux. Alors que Sabrina l'aidait à se relever, elle poussa un cri.

— Qu'est-ce qu'il y a ? balbutia Jacob.

— Regardez !

Sabrina gratta la neige et... un crâne humain apparut.

— Quelle horreur ! s'exclama Daphné.

— Au moins, on approche, remarqua sa sœur.

— C'est ce qu'ils ont dû penser, eux aussi, grimaça Jacob.

À cet instant, un chat orange vint à leur rencontre. Il sifflait et crachait. Elvis gronda d'un air menaçant, mais le chat ne se laissa pas impressionner.

— Faisons demi-tour, dit Jacob, apeuré.

— Hein ? protesta Sabrina. Pourquoi ? Pour un chat ?

— Ce n'est pas un chat.

— Tu n'es pas drôle !

Elle avança vers l'animal, et ce dernier commença à se métamorphoser en une créature mi-tigre mi-homme. Elle s'arrêta pour plonger la main dans sa poche, mais n'en eut pas le temps, car Daphné se jeta sur elle et la tira vivement en arrière.

Au fur et à mesure qu'elle reculait, le chat reprit sa forme initiale.

— D'accord, ce n'est pas un chat, reconnut Sabrina, essayant de calmer les battements de son cœur.

— Il s'appelle Soleil Ardent, expliqua Jacob. C'est une sorte de garde du corps.

Un grondement sourd les fit sursauter. Ils se retournèrent et découvrirent un petit fox-terrier noir. Un cri aigu attira leur

regard vers un arbre : un aigle à la queue rouge se posait sur une grosse branche.

— On a toute la ménagerie sur le dos, marmonna Sabrina.

— Le chien s'appelle Minuit Noir et l'oiseau Aurore Rouge, continua Jacob. Ils veulent une offrande.

Sabrina sortit la baguette de sa poche.

— J'ai une solution...

— Euh... au fait, glissa Daphné en secouant le sac en papier, Mamie ne nous a pas donné ça pour rien... Si on peut éviter de tout faire sauter...

Elle ouvrit le sac, réprima une grimace, puis en sortit le cadavre d'une petite souris marron, qu'elle posa par terre. L'aigle plongea et l'agrippa entre ses serres.

Elle fouilla à nouveau dans le sac et trouva une boîte de sardines, dont elle roula le couvercle. Soleil Ardent bondit et dévora les poissons.

Enfin, Daphné découvrit un petit os en caoutchouc, qui couina lorsqu'elle appuya dessus. Elle le jeta en direction du fox-terrier, qui l'attrapa dans sa gueule et se mit à le mâchouiller.

Sans un bruit, tous trois s'écartèrent du chemin.

— Mamie a raison, déclara Daphné. Il y a d'autres solutions que la magie...

Sabrina haussa les épaules et rangea la baguette dans sa poche. Ils reprirent leur route.

Ils débouchèrent dans une clairière, au milieu de laquelle se dressait une pittoresque maisonnette en bois, entourée d'une barrière blanche. En approchant, Sabrina s'aperçut, horrifiée, que la barrière en question était faite d'os humains. Des chaudrons cassés et des squelettes d'animaux jonchaient l'herbe. Les deux petites fenêtres ressemblaient à des yeux. Sabrina aurait juré que la maison les observait...

Elle ouvrit le portail, traversa le jardin et s'avança jusqu'à la porte. Un léger souffle de vent fit sonner le carillon. Elle l'examina : c'étaient des oreilles séchées liées à des clous rouillés. Elle eut un mouvement de recul.

— Ne regardez pas !

— On ne regarde pas, répondit Daphné.

En se retournant, Sabrina les vit derrière le portail, serrés les uns contre les autres.

— Allez ! insista-t-elle, effleurant la baguette du bout des doigts pour se donner du courage. Ne soyez pas lâches !

— J'ai un mauvais pressentiment, dit Daphné en avançant d'un pas hésitant.

Sabrina frappa à la porte. Pas de réponse. Elle frappa à nouveau, sans résultat.

— Et si elle était sortie ? suggéra la petite fille.

— Où veux-tu qu'elle aille ? C'est une sorcière !

— Peut-être à l'épicerie des sorcières, je ne sais pas...

— Ben voyons, rétorqua sa sœur, agacée. Comme si ça existait...

— Les filles ! cria Jacob. Entrons et finissons-en. Si elle n'est pas là, on cherchera le glaive et on bénira le ciel de ne pas l'avoir rencontrée...

Sabrina poussa la porte, qui s'ouvrit lentement.

— Surtout, ne nous séparons pas...

Dès le premier pas, Sabrina sentit son corps vibrer. La magie était partout. Elle examina les lieux. Le feu, dans l'âtre, projetait une lueur inquiétante sur le plancher. De vieux pots remplis d'un liquide visqueux s'entassaient dans un coin, des potions faisaient des bulles et sifflaient. Au fond à gauche, une table rustique croulait sous les grimoires.

Un lustre poussiéreux pendait du plafond et des pommes séchaient sur le manteau de la cheminée. Une porte entrebâillée semblait donner sur une autre pièce, mais, de là où ils étaient, ils ne pouvaient rien en voir. Sabrina avança jusqu'à la table et prit l'un des énormes livres. Quelqu'un y avait écrit, d'une main tremblante, de mystérieuses incantations dans une langue qu'elle ne connaissait pas. Elle eut envie de les prononcer à voix haute, curieuse de voir ce qui se produirait. Elle tourna les pages. Sous ses doigts, le papier semblait presque vivant. En l'examinant de plus près, elle aperçut de petits poils. C'était de la peau ! Horrifiée, elle lâcha le livre.

Une intense chaleur la fit se retourner. Elle crut distinguer des visages dans les flammes qui se tendaient vers elle. Des visages qui appelaient à l'aide.

Soudain, un cri perçant déchira le silence. Ils restèrent figés sur place, pétrifiés. Jacob s'appuya au dossier d'une chaise pour ne pas vaciller. Rassemblant son courage, Sabrina avança sur la pointe des pieds et, après une hésitation, poussa la porte de la seconde pièce.

Assise dans un fauteuil en os et en peaux d'animaux, une vieille femme aux cheveux gris, au long nez et au visage couvert de cicatrices, regardait la télévision. Son œil droit, d'un blanc laiteux, ne regardait pas dans la même direction que le gauche et ses dents étaient si pointues qu'elles semblaient avoir été aiguisées à la lime.

— Bonjour, dit-elle avec un fort accent russe. Je suis désolée. Je ne vous ai pas entendus frapper.

Elle sourit, puis montra le poste.

— J'étais prise par l'histoire... Hope vient de surprendre Bo avec Marlena. Vous auriez dû l'entendre crier, c'était tordant. Mais c'est tout ce qu'elle mérite. Elle l'a bien trompé avec John pendant qu'elle était en Espagne, elle est mal placée pour lui faire la morale...

Devant leur expression ahurie, elle s'étonna :

— Vous n'avez jamais vu Des jours et des vies¹² ?

Ils secouèrent la tête.

— Ah bon, fit la sorcière, qui se trouva soudain soulevée de son fauteuil par une force invisible. Relda m'a parlé de votre problème : je dois pouvoir vous aider.

— Vous n'allez pas nous manger, alors ? demanda Daphné.

— Pas aujourd'hui, mon petit cœur. Peut-être quand tu seras plus grande. Les enfants sont pleins de nerfs, à ton âge.

Elle se tourna vers Jacob, qui se mit à trembler.

— Toi, par contre... Je croyais t'avoir dit que je me régalerais de tes entrailles si tu remettais les pieds ici...

Sabrina serra la baguette dans sa poche et avança courageusement.

— Vous allez nous donner le glaive ?

— Oui, mais à un certain prix...

— Un prix ? s'exclama Sabrina.

¹² Série télé des années 1960 (N.d.T.).

— Tout a un prix, ma fille.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

De sa main libre, Sabrina fouilla sa poche et en sortit quelques dollars, puis elle fit un signe à sa sœur, qui offrit une balle en caoutchouc, un bouton, un trombone et une pièce de dix centimes.

— Ce n'est pas grand-chose... s'excusa Daphné. Mais on pourrait vous tondre votre pelouse, dépoussiérer vos os et vos crânes...

— Je veux la baguette de Merlin, exigea la vieille.

Sabrina eut l'impression de recevoir une gifle. Ces derniers jours elle s'était sentie plus sûre d'elle que jamais. Elle n'avait plus besoin de fuir. Elle était forte. Pour rien au monde elle n'aurait renoncé à cet état.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez.

La sorcière sourit.

— Elle est aussi mordue que son oncle, cette gosse.

Jacob fronça les sourcils.

— Donne-lui la baguette, 'brina.

— Pas question. On peut en avoir besoin.

— Pas de baguette, pas de glaive. C'est aussi simple que ça.

Sabrina, la main tremblante de colère, dirigea la baguette vers la vieille femme.

— Alors, on vous le prendra de force !

— Sabrina, pense à papa et maman ! s'exclama Daphné. On a besoin du glaive, pas d'un minable petit morceau de bois.

Un grondement de tonnerre couvrit la fin de sa phrase.

— Sabrina, donne-la à Baba Yaga ! cria Jacob.

— Je veux le glaive ! Tout de suite ! rétorqua celle-ci.

La sorcière haussa les sourcils d'un air méprisant.

— Tu es bien sûre ? Tu tiens vraiment à m'avoir pour ennemie ?

Jacob sortit une petite pierre rouge de sa poche. Une force invisible arracha alors la baguette des mains de Sabrina et la fit voler jusqu'à Baba Yaga.

— Maintenant, montrez-nous la marchandise, dit-il.

— Très bien...

La vieille se dirigea vers la table, rangea négligemment la baguette dans un pot, au milieu d'autres baguettes, puis ouvrit un tiroir et y prit un bout de métal brillant.

Jacob examina le fragment. Contrairement aux deux autres, il ne portait aucune inscription.

— Seule la Fée Bleue est capable de recoller les morceaux, reprit-il. Pouvez-vous nous dire où elle se trouve ?

La vieille bique secoua la tête.

— Certaines choses ne s'achètent pas.

Elle frappa dans ses mains. Aurore Rouge, Soleil Ardent et Minuit Noir pénétrèrent dans la pièce.

— Mes chevaliers vont vous escorter...

Jacob acquiesça d'un air respectueux, puis entraîna les filles vers la porte.

— Jacob ! appela la sorcière. Sache que c'est grâce à ta mère si je ne t'ai pas dévoré aujourd'hui. Et elle avait déjà payé très cher ta dernière intrusion. Tu pourras lui dire merci. Mais je te préviens : si jamais tu remets les pieds ici, je te sucerai la moelle jusqu'à la dernière goutte !

Il pâlit. Même Elvis gémit.

— Tu lui diras bonjour de ma part, continua Baba Yaga, d'une voix d'adorable vieille dame.

Le chat, l'aigle et le fox-terrier accompagnèrent la famille jusqu'au milieu de la clairière gelée. Jacob regarda le glaive.

— On a réussi ! s'exclama-t-il.

Daphné serra Elvis dans ses bras.

— Tu as été très courageux !

— Maintenant, rentrons à la maison et demandons à maman ce qu'elle en pense...

— Non, protesta Sabrina. Je ne peux pas laisser la baguette à cette sorcière. Elle est à moi et on en a besoin. Vous avez vu ? Elle l'a mise de côté comme un vulgaire bout de bois. Mais ce n'est pas un vulgaire bout de bois ! Ça peut nous sauver la vie !

— Sabrina, contrôle-toi ! répliqua sèchement Jacob. On a le glaive, c'est l'essentiel. Déjà heureux qu'elle n'ait rien demandé d'autre. Alors, oublie la baguette !

Sabrina était atterrée. Elle plongea la main dans l'une de ses poches, en sortit les Chaussures de Rapide et les enfila.

— J'y retourne.

— Sabrina, non !

Trop tard. Elle était déjà dans la maison et s'emparait du pot. Dans sa précipitation, elle ne vit pas la jambe squelettique que Baba Yaga tendait devant elle et s'affala par terre. Le pot vola en éclats et les baguettes roulèrent sur le sol.

Sabrina eut à peine le temps d'en attraper une : Baba Yaga la souleva par les cheveux et la tint suspendue en l'air.

— Ta grand-mère sera déçue d'apprendre que tu es une voleuse. Au moins, si je te fais mijoter, elle n'en saura rien...

Sabrina agita maladroitement la baguette. Malgré le tonnerre qui roulait dans sa tête, rien ne se produisit.

La sorcière se mit à caqueter comme une vieille poule.

— Je te félicite, tu as plus de cran que ton oncle. Lui, il est du genre à filer comme un rat. Toi, tu veux te battre. Malheureusement, la passion t'aveugle. Tu ne vois même pas que ce n'est pas la bonne baguette que tu tiens. Cette babiole ne sait rien faire d'autre que transformer les gens en grenouilles.

— Alors, j'espère que tu aimes les mouches ! répliqua Sabrina, visualisant dans sa tête une grosse grenouille gluante.

Il y eut un grand boum, puis un nuage de poussière. Un rire tonitruant éclata.

— Mieux vaut savoir diriger ce genre d'instrument... ricana la vieille.

Sabrina n'était plus dans la main de la sorcière... mais face à ses orteils tordus et griffus.

Mince, je l'ai transformée en géant, pensa-t-elle.

La sorcière se baissa, l'attrapa délicatement et l'approcha de son visage.

— Quelle veine ! Je n'ai pas mangé de cuisses de grenouille depuis mon dernier séjour à Paris...

Cuisses de grenouille ? De quoi parle-t-elle ?

Sabrina baissa les yeux : ses pieds étaient verts et palmés, sa peau visqueuse, et son ventre pendouillait entre ses pattes maigrelettes. Elle voulut crier, mais le son s'étrangla dans sa gorge.

Baba Yaga la leva au-dessus de sa tête et ouvrit largement la bouche. Sabrina se débattit avec l'énergie du désespoir : elle se

servit de ses pattes palmées pour empêcher la descente au fond du sombre gosier. À force de se tortiller, elle glissa des mains de la vieille femme et roula sur le sol.

— Mon déjeuner ! cria la sorcière. Mon déjeuner fiche le camp ! Aurore Rouge, Soleil Ardent, Minuit Noir... Venez aider maman !

Les trois créatures se précipitèrent dans la pièce et fondirent sur Sabrina. Celle-ci sauta le plus haut qu'elle put et échappa de justesse à leurs griffes acérées. Puis elle bondit vers la porte d'entrée. Elle pouvait sauter à des hauteurs impressionnantes, mais n'arrivait pas à contrôler sa direction. Elle se cogna au chambranle et tomba sur le sol, à moitié assommée. Pendant ce temps, les trois créatures se métamorphosaient : Soleil Ardent en tigre-guerrier, Aurore Rouge en homme à tête d'oiseau, Minuit Noir en géant, bossu, musclé, couvert d'un épais pelage noir. Tous portaient une armure et brandissaient une longue épée.

Sabrina sauta sur la table, au milieu des poudres et des potions, et renversa plusieurs fioles. Les gardiens donnèrent de grands coups d'épée et firent voler les pages des grimoires. À force de bonds en tous sens, Sabrina parvenait à leur échapper, mais elle ne pouvait continuer indéfiniment.

C'est alors que Soleil Ardent renversa une potion particulièrement fétide et se transforma en petite souris. Aussitôt, Aurore Rouge fondit sur elle. Il heurta lui-même un bol de poudre et se métamorphosa en une araignée minuscule. Minuit Noir continua à poursuivre Sabrina, mais il lui arriva une autre mésaventure : il enfla comme un ballon et se mit à flotter dans les airs, jusqu'au plafond.

Sabrina sauta à terre et se dirigea vers la porte. Elle réalisa qu'elle était prisonnière.

— Tonton Jaco, au secours ! Ouvre-moi la porte !

Et la porte s'ouvrit tout grand. Sabrina bondit dans l'air froid et atterrit aux pieds de sa sœur et de son oncle. Ils la regardèrent, bouche bée.

— C'est toi ? demanda Jacob, se baissant pour la ramasser.

— Oui. Serre moins fort, ça fait mal !

Au même instant, Baba Yaga passa la tête par la fenêtre et les menaça du poing.

— Elle est à moi ! cria-t-elle. Elle a voulu me voler !

— Je ne peux pas te la rendre, protesta Jacob.

— Ha, ha ! gloussa-t-elle. J'espérais bien que tu dirais ça !

Le sol se mit à trembler.

— Tiens, prends ta sœur, dit Jacob, fourrant la grenouille dans les mains de Daphné.

Il fouilla nerveusement ses poches. Plus les secondes défilaient, plus il paraissait découragé.

— Que se passe-t-il ? demanda Sabrina, qui ne voyait rien à cause du pouce de Daphné.

Jacob se tourna vers elle pour le lui expliquer, mais un horrible craquement couvrit le son de sa voix. La maison de Baba Yaga se soulevait de terre. Juchée sur deux énormes pattes de poule, elle se dirigea droit vers eux.



— Sauve qui peut ! cria Jacob.

Il attrapa Daphné par la main et l'entraîna le long du chemin. Elvis leur emboîta le pas en aboyant et grondant.

— Ah, tu peux être fière de toi ! lança Daphné à Sabrina. Quand on aura retrouvé papa et maman, je leur raconterai tout !

Même si la densité des arbres ralentissait la maison, celle-ci gagnait du terrain à chaque pas. L'une de ses griffes déchira le pardessus de Jacob, qui s'en débarrassa au plus vite.

Soudain, la maison arrêta sa course et se pencha vers le sol. La porte s'ouvrit. Baba Yaga se précipita vers le manteau abandonné, le prit dans ses mains noueuses, puis fouilla les poches et laissa éclater un rire tonitruant.

Sabrina tourna sa petite tête de grenouille en direction de la vieille. La sorcière brandissait le dernier morceau du glaive. Elle sentit son cœur se briser. Ils étaient à deux doigts de réussir et

elle avait tout gâché ! Pourquoi s'était-elle montrée si imprudente ?

Bizarrement, la sorcière leur lança le glaive...

— T'as oublié quelque chose, Jacob !

Puis elle leva le manteau à bout de bras :

— Je garde ça pour punir la gamine d'avoir voulu me voler !

Et elle rentra dans sa maison, qui fit maladroitement demi-tour.

— Tonton Jaco, je suis désolée... C'est à cause de moi que tu as perdu toute ta magie...

— Au moins, on a le glaive, rétorqua Daphné. Tonton Jaco trouvera un autre manteau.

— Sauf que j'avais une potion magique pour la dégrenouiller.

— Qu'est-ce que je vais faire ? gémit Sabrina.

— Moi, dit Daphné, je trouve que tu devrais rester comme ça. Ça t'obligerait à réfléchir à ce que tu fais !

— Excellente idée, déclara une voix derrière eux.

Ils se retournèrent... et se retrouvèrent nez à nez avec M. Canis.

— Maman t'a envoyé pour nous surveiller ? demanda Jacob, vexé.

Canis, sans répondre, s'approcha et regarda Sabrina, qui n'avait pas quitté la main de sa sœur.

— Comment t'es-tu fourrée dans une situation pareille ?

— Elle est repartie chercher la baguette de Merlin, expliqua Daphné.

Sabrina lui lança un regard noir.

— Et comment la baguette était-elle en ta possession ? gronda Canis, tout en observant Jacob d'un air suspicieux.

— Euh... c'est moi qui la lui ai donnée...

Les yeux du vieil homme lancèrent des flammes.

— À une gamine de onze ans ! Même un adulte n'est pas capable de maîtriser ce genre de magie !

— Il voulait nous préparer à l'avenir, protesta Sabrina.

— On en parlera plus tard, toi et moi ! répliqua sèchement Canis. Pour le moment, il faut trouver un moyen de te sortir de là !

— Pourquoi on ne la ramène pas à la maison ? suggéra Jacob. Maman doit bien avoir un truc pour la soigner...

M. Canis se tourna vers lui et l'attrapa par le col.

— Depuis que tu es petit, tu ne fais que des bêtises ! Et chaque fois, tu t'attends à ce que ta mère répare les dégâts ! Voilà le résultat !

— C'est un petit sort de rien du tout ! Elle n'est pas blessée !

— Je ne te parle pas de ça ! Sabrina a risqué sa vie pour un morceau de bois que *tu* lui as donné ! Cette enfant est accro à la magie, par ta faute !

— Monsieur Canis, intervint Daphné en posant la main sur son bras. Tout va bien.

Sa douceur eut sur lui un effet apaisant.

— Il suffit d'un baiser de prince pour briser ce genre de sort. Puck aurait fait l'affaire, mais il est toujours inconscient.

Sabrina se demanda si une grenouille pouvait rougir, et espéra que non.

— Jacob, reprit M. Canis, à cause de toi, je vais devoir demander une faveur à mon pire ennemi !

— Pas question ! cria Sabrina, qui comprit soudain de qui il voulait parler.

— Pas question ! cria le maire.

— C'est la seule solution, grogna M. Canis.

Ils se toisèrent. Leur longue histoire avait fait naître entre eux une haine tenace. Ils ne pouvaient se rencontrer sans se défier, et Mamie devait souvent les empêcher d'en venir aux mains.

— Tu peux le faire de toi-même ou avec une jambe en moins. À toi de voir.

— Je t'aimais mieux quand t'étais mort, marmonna Charmant entre ses dents.

Il avança vers Daphné, qui tenait toujours Sabrina dans sa main.

— Personnellement, je la trouve plus jolie comme ça. La moustache ne lui allait pas très bien, alors qu'elle fait une adorable petite grenouille...

— Charmant, si tu ne le fais pas, je te suivrai partout. Je deviendrai ton ombre. Tu ne pourras pas m'échapper, je connais ton odeur mieux que toute autre.

— Très bien, soupira le Prince. Vous êtes inscrits sur les listes électorales ? J'espère que vous n'oublierez pas ce que je fais pour vous...

Il prit la grenouille dans ses mains, et déposa un baiser sec sur sa tête. L'effet du sort fut immédiat. Quand le nuage de fumée se fut dissipé, Sabrina baissa les yeux : ses pieds et ses mains étaient redevenus normaux. Elle dut se retenir pour ne pas danser de joie.

Le maire, lui, s'essuya vivement la bouche avec un mouchoir.

— Vous êtes formidable ! s'exclama Daphné, qui se jeta sur lui et le serra dans ses bras. J'espère que vous allez gagner les élections !

Il laissa échapper un léger sourire, puis se tortilla pour échapper à son étreinte.

— Je ne me fais aucune inquiétude. Les derniers sondages me sont plus que favorables, j'ai même une bonne longueur d'avance. La Reine de Cœur va s'en mordre les doigts.

Il leur accrocha des badges portant l'inscription : VOTEZ POUR CHARMANT et en glissa un dans la main de M. Canis... qui l'écrasa entre ses doigts et le jeta sans un mot.

— Bien, bien, bien... Ce n'est pas que ça ne m'amuse pas, mais... ça ne m'amuse pas.

Il les poussa vers la sortie un peu plus rudement que la politesse ne l'autorisait et claqua la porte derrière eux.

— Tu vas tout raconter à Mamie ? demanda Sabrina à M. Canis.

Il lui jeta un regard méprisant.

— Qu'est-ce que tu t'imagines ? Tu la prends pour une idiote ? Chaque fois que tu lui as désobéi et que tu es sortie, elle l'a su. Depuis le jour de votre arrivée, je ne vous ai pas quittées d'une semelle !

Sur ces mots, il s'enfonça dans le bois et disparut.



10

À la recherche de la fée bleue



Sabrina, Daphné et Jacob posèrent devant eux les trois bouts du glaive. Jacob prit le dernier morceau dans sa main, le tourna et le retourna. Soudain, son visage devint rouge de colère et il le jeta violemment sur la table.

— On a fait tout ça pour rien ! On a perdu notre temps ! Sabrina le considéra avec surprise. Mamie Relda ramassa le morceau et l'examina à son tour.

— Pourtant, c'est le vrai ! Elle ne vous a pas trompés.

— Pour ce que ça change !

Il quitta précipitamment la pièce. Sabrina voulut le suivre, mais la vieille dame l'en empêcha.

— Il est en manque, Sabrina. Ses poches étaient remplies de magie. Il faut s'attendre à des sautes d'humeur, le temps qu'il se désintoxique...

Sabrina hocha la tête, compréhensive, puis ouvrit la penderie, enfila son manteau et prit la couverture qui traînait sur l'étagère la plus haute.

Dehors, Jacob faisait les cent pas devant le perron. Le soleil se levait, mais ses pâles rayons ne suffisaient pas à le réchauffer. Il tremblait de froid.

— Ça va ?

— Je suis juste déçu, 'brina. On était si près du but... et maintenant, on est dans une impasse. Je ne sais pas quoi faire. Je me sens inutile.

Elle lui tendit la couverture. Il la posa sur ses épaules et reprit :

— Canis a raison. Depuis que je suis né, je ne fais que des bêtises. Je n'écoutais jamais mes parents, j'agissais en cachette, je me fourrais dans des situations pas possibles... J'étais têtu et je croyais tout savoir sur tout.

— Un peu comme moi, reconnut Sabrina.

— Mais j'avais tort, 'brina. Et mon père est mort à cause de moi. Le jaseroque ne l'aurait pas tué si je ne l'avais pas libéré. Cette imprudence que j'ai commise il y a vingt ans continue à détruire la famille. Ricou et Véro, toi, Daphné, ma mère... Tout le monde souffre, par ma faute. Si mon père était encore en vie, rien de tout cela ne serait arrivé. Si je sauve Ricou et Véro, si je tue le jaseroque... alors, peut-être, maman me pardonnera.

— C'est ta mère. Elle t'aime.

Jacob resta longtemps silencieux, puis il s'éloigna d'un pas rapide.

— Où tu vas ? cria Sabrina.

Il ne répondit pas.

Les filles avalèrent un sandwich et une compote aux pétales de rose. Quand elles eurent fini, Mamie débarrassa les assiettes et les porta à la cuisine. Daphné et Elvis montèrent veiller Puck. Quant à Sabrina, elle avança jusqu'à la fenêtre dans l'espoir de voir revenir Jacob, mais l'allée était déserte.

— Ta moustache et ton bouc s'effacent, remarqua Mamie en revenant dans la pièce.

Sabrina porta machinalement la main à sa lèvre.

— J'ai été tellement occupée... Je n'y pensais même plus !

— C'est une drôle de chose, le temps... Avec le temps, même une montagne devient une plaine !

Elle tira une chaise et invita sa petite-fille à s'asseoir.

— Vas-y, je t'écoute, fit Sabrina. Je sais que tu vas me faire la morale. Je ne suis pas idiote. J'ai bien compris ce que tu pensais de la magie !

— Tu crois que je la déteste ?

— Oui.

— Eh bien, non, tu te trompes. Mais il faut s'en servir à bon escient, en dernier ressort... et surtout ne pas penser que c'est la solution à tout. C'est là que ça devient un vrai problème.

— Un peu de magie ne fait pas de mal quand on est poursuivi par quelqu'un décidé à vous dévorer tout cru...

Mamie Relda se mit à rire.

— Tu te sous-estimes, Sabrina. Regarde, tu as réussi à fuir les horribles familles d'accueil où vous aviez été placées, tu t'es perdue dans les bois, tu as été poursuivie par un géant, tu as empêché que la ville ne soit détruite et tu nous as sauvé la vie plusieurs fois. Je sais que tu te sens impuissante. Mais rien n'est moins vrai. Au contraire. Tu es plus forte que beaucoup d'adultes. Tu as du cœur, des amis fidèles, une famille qui t'aime et un esprit combatif. Grâce à quoi, tu as pu surmonter les obstacles qui se sont dressés devant toi, même s'ils faisaient soixante mètres de haut ou avaient mille dents. Tu n'as pas besoin de la magie.

Elle leva les yeux vers l'horloge.

— Sabrina, peux-tu garder la maison pendant une heure et demie ?

— Tu me laisses seule avec Daphné ?

— Pourquoi pas ? Tu as onze ans, je te fais confiance.

Elle prit le sifflet qui pendait à son cou, accroché par une petite chaîne, et le porta à ses lèvres. Sabrina reconnut le sifflet à ultrasons dont elle se servait pour communiquer avec M. Canis.

— Tu me fais confiance ? s'écria Sabrina. Pourquoi ?

— Parce que je l'ai décidé, répliqua Mamie en attrapant son sac. J'aurais préféré m'occuper du glaive, mais je dois aller voter. J'ai bien peur que Charmant n'ait besoin de toutes nos voix...

Elle prit dans son sac le trousseau de clefs qui permettait d'ouvrir les portes de la maison, y compris celles du Couloir des Merveilles, et le tendit à Sabrina. Celle-ci la regarda avec émotion. Jamais personne ne lui avait montré une telle

confiance. Une larme coula le long de sa joue, mais elle se dépêcha de l'essuyer.

— Et mon problème avec la magie ?

— Grâce à toi, j'ai compris quelque chose, Sabrina. On ne peut pas fuir ses problèmes. Au contraire, il faut les affronter. Tu ne viendras à bout de ta dépendance que si tu peux renoncer à la magie de toi-même.

— Depuis le début, je suis un problème pour toi, murmura Sabrina.

La vieille dame la prit dans ses bras.

— Je souhaite à tout le monde d'avoir un problème comme toi...

La porte s'ouvrit, livrant passage à M. Canis.

— Avez-vous trouvé la solution à l'énigme ?

— Pas encore. Mais la démocratie a besoin de nous. Vous êtes-vous enfin consolé de devoir voter pour Charmant ?

M. Canis grogna et Mamie se mit à rire. Quelques minutes plus tard, ils étaient partis. Sabrina rangea le trousseau dans sa poche et regarda les morceaux du glaive.

— Spaulding, qu'as-tu voulu nous dire ?

Elle aligna machinalement les trois morceaux, comme si elle faisait un puzzle. Elle ferma les yeux et désira très fort que l'épée se reconstitue. Puis elle les rouvrit et fixa l'épée.



Soudain, les inscriptions devinrent vertes. Les lettres clignotèrent, puis se mirent à bouger toutes seules. Certaines quittèrent leur morceau pour se poser sur celui qui n'en avait pas. LSEHAURBEA.

— Merci, Spaulding ! s'écria Sabrina. Mais qui est L...sehaur... bea ?

— Que se passe-t-il ? demanda Daphné, qui entrait dans la pièce.

— Regarde ! Le dernier indice est apparu !

— Je ne connais personne qui s'appelle comme ça...

— Et je n'ai jamais vu ce nom dans aucun mémoire, dit Sabrina, songeuse.

— Et si les lettres n'étaient pas dans le bon ordre ?

— Daphné, tu es géniale !

Elle la prit dans ses bras et l'embrassa. Un flux d'énergie la parcourut, semblable à celui qu'elle ressentait quand elle tenait la baguette.

— Bien sûr... Tu ne le savais pas ?

— Et qui est fan des jeux de lettres ? Miroir ! Vite, allons le voir !

Elles grimpèrent l'escalier quatre à quatre. Une fois arrivée en haut, Sabrina sortit le trousseau de sa poche.

— Tu as volé les clefs de Mamie ! s'exclama Daphné, scandalisée.

— Elle me les a données. Elle m'a chargée de veiller sur toi.

Daphné fronça les sourcils.

— Tu délires !

Sabrina lui prit la main et, ensemble, elles entrèrent dans la pièce. Elles s'attendaient à voir surgir un éclair, mais rien ne vint. Miroir apparut, deux rondelles de concombre sur les yeux.

— Qui a osé pénétrer dans mon sanctuaire ? interrogea-t-il.

— Miroir, c'est nous !

Il retira l'une des rondelles et examina les filles.

— Salut, les minettes. Désolé pour les effets spéciaux, mais vous me trouvez en plein milieu de mes soins. Ces concombres sont excellents pour mes cernes... au prix d'un supplice de deux heures tous les matins ! Si je peux vous donner un conseil : ne vieillissez jamais !

— On a réuni tous les morceaux du glaive vorpal, annonça Daphné.

— Superbe !

— Mais on n'arrive pas à comprendre le dernier indice. On a pensé que tu pourrais nous aider...

— Vous aider ?

— Bah oui. On sait que t'aimes les jeux de lettres...

— Whaou ! C'est super-excitant ! Moi qui suis toujours coincé ici pendant que tout le monde s'amuse dehors. Je ne me souviens pas qu'un Grimm ait jamais fait appel à moi... Voilà des années que j'en rêve ! Attendez-moi !

Son visage disparut, pour réapparaître quelques minutes plus tard, un drôle de chapeau sur la tête et une pipe à la bouche.

- Excuse, mais on est un peu pressées, s'impomba Sabrina.
- Bien sûr, bien sûr... Quelles sont les lettres ?
- L-S-E-H-A-U-E-R-B-E-A.

Les lettres s'affichèrent sur la surface polie du miroir, puis se mélangèrent et formèrent les mots « Brael Rusha ».

- J'ai trouvé ! déclara-t-il fièrement.
- Brael Rusha ? s'étonnèrent les filles, incrédules.
- Euh... réessayons...

De nouveau, les lettres se mélangèrent et formèrent « Harab Suele ».

— Je ne crois pas connaître quelqu'un, à Port-Ferries, qui s'appelle Harab Suele, commenta Sabrina, soucieuse de ne pas le décourager.

— Je crois même que personne au monde ne s'appelle Harab Suele, confirma Daphné.

Il fronça les sourcils, contrarié, et les lettres se mélangèrent une troisième fois. Elles formèrent alors le mot « Bleue », laissant de côté les lettres S, H, A, R et A.

— Et voilà, Bleue Shara, dit Miroir. Vous connaissez quelqu'un qui s'appelle Shara Bleue ?

Sabrina bondit d'excitation.

— Il faut mettre le « H » à la fin !

Les lettres obéirent.

— La serveuse ! s'écria Daphné. Tonton Jaco ne va pas en croire ses oreilles ! Lui qui la connaît depuis des années !

— La Fée Bleue, serveuse ? s'exclama Miroir, dubitatif.

— Oui. À l'Assiette Bleue. Je comprends pourquoi elle est restée si calme lors de l'attaque. Il faut absolument la trouver !

— Mais comment ? protesta Daphné. Mamie et M. Canis sont partis et on ne sait pas où est passé Tonton Jaco.

Sabrina sortit de sa poche la carte de visite que Rip Van Winckle lui avait donnée.

— Voici la solution...

— Et Puck ? On ne peut pas le laisser seul !

— Miroir veillera sur lui, décida Sabrina. Tiens, aide-moi. On va le transporter dans la chambre de Mamie...

Elles attrapèrent le miroir et le soulevèrent avec peine.

— Eh ! Attention ! Si vous me cassez, ce n'est plus du concombre qu'il me faudra !

Le taxi ne mit pas beaucoup de temps à venir les chercher. Sabrina et Daphné se précipitèrent à l'arrière, Elvis bondit à son tour et elles claquèrent la portière.

— À l'Assiette Bleue ! cria Sabrina.

Pour toute réponse, elle n'obtint qu'un grognement, suivi d'un long ronflement. Rip Van Winckle s'était endormi.

— Il nous fait marcher, c'est pas possible !

— Hé, ho ! hurla Daphné. Réveillez-vous ! On n'a pas de temps à perdre ! On a un monstre à tuer !

Silence. Les filles empoignèrent une oreille chacune et crièrent à s'en déchirer les poumons. Mais M. Van Winckle dormait d'un sommeil de plomb.

Sabrina descendit de la voiture, ouvrit la portière avant et s'acharna sur le Klaxon, sans rien obtenir de plus qu'un malheureux petit pouët. Elle se mit à quatre pattes et ne fut pas autrement surprise de découvrir, sous le volant, un petit ressort qui pendouillait.

— Il est cassé ! Tout est cassé, dans ce tacot !

— Qu'est-ce qu'on fait ?

Sabrina réfléchit. Une idée folle germa dans son esprit. Certains chauffeurs de taxi, à New York, étaient presque aveugles. Ce ne devait pas être si difficile de faire avancer une voiture !

— Aide-moi à le sortir de là. On va conduire à sa place !

— Hein ? !

— On n'a pas le choix. Ne t'inquiète pas, je sais comment ça marche.

Elvis poussa un gémississement.

— Daphné, il le faut !

Bien qu'à moitié convaincue, Daphnéaida sa sœur à pousser le chauffeur endormi hors de la voiture.

— Il faut que tu t'occupes des pédales, expliqua ensuite Sabrina. Mes jambes ne sont pas assez longues.

Daphné se faufila sous le tableau de bord.

— À droite, c'est l'accélérateur et à gauche, le frein.

— Le dé-lire !

Sabrina, sans l'écouter, grimpa sur le siège, régla les rétroviseurs, referma la portière, mit sa ceinture de sécurité, prit une grande inspiration et tourna la clef. Le moteur ronfla.

— Appuie sur l'accélérateur, ordonna-t-elle en abaissant le frein à main.

Les roues grincèrent et la voiture bondit en avant.

— Freine !

Trop tard. La voiture alla s'encastrer dans le perron. Sous l'effet de la secousse, le Père Noël dégringola du toit. Sa voix mécanique « Ho ! ho ! ho ! » ralentit, des étincelles jaillirent de ses oreilles et de la fumée de son bonnet rouge.

— Du charbon comme cadeau de Noël, commenta Daphné en glissant un regard par-dessus le tableau de bord. Super...

— Bon, fit Sabrina. Restons zen.

Si elle voulait quitter le jardin, elle devait faire marche arrière. Elle tira sur le levier de vitesses. La voiture recula. Quand elle arriva à la hauteur de la route, elle tourna le volant et s'engagea.

— Accélère, maintenant.

— Non.

— À ce train-là, dans une semaine, on y est encore !

Daphné lui jeta un regard noir, et céda. La voiture bondit en avant. Sabrina faisait de son mieux pour rester sur la chaussée, mais ce n'était pas si facile. Le volant avait tendance à partir tout seul vers la droite et la voiture mordait sur l'herbe.

— Attention, on approche d'un feu !

Daphné enfonça la pédale de frein, et la voiture s'arrêta si brusquement qu'Elvis roula sur le plancher.

Les rares curieux qu'elles croisaient se tenaient prudemment à l'écart. Sabrina crut que c'était gagné. C'est à l'arrivée en ville que les choses se compliquèrent. Il n'y avait pas beaucoup de circulation, mais de nombreuses voitures garées le long des trottoirs. Sabrina en percuta quelques-unes et une alarme se déclencha. Elle fit un brusque écart, se retrouva sur la file inverse et fonça dans les voitures garées de l'autre côté. Le bruit de ferraille la fit grincer des dents.

Tant bien que mal, elles finirent par atteindre leur but et se garèrent sur le parking. Sans perdre un instant, elles bondirent hors de la voiture et se précipitèrent à l'intérieur du restaurant.

Une grosse serveuse aux cheveux frisés s'approcha, des cartes de menu à la main. À la vue d'Elvis, elle fronça les sourcils.

— Désolée, les filles. On n'accepte pas les... C'est un chien ?

Sabrina ne prit pas la peine de répondre.

— On cherche Sarah, expliqua-t-elle, tout en parcourant la salle du regard.

Elle ne la vit nulle part. Un horrible pressentiment s'empara d'elle. Quelques jours plus tôt, le jaseroque avait mis la salle à sac. Seule la magie avait pu réparer les dégâts en si peu de temps : Glinda la Bonne Fée et son équipe étaient passées par là. C'était aussi elles qui avaient été chargées de répandre de la poussière d'oubli sur les humains traumatisés. *Et si Sarah avait décidé de se faire oublier, elle aussi ?*

— Elle n'est pas là, mon chou. C'est sa pause déjeuner.

Un immense soulagement envahit Sabrina. Au même instant, un bruit sourd retentit, une cafetière tomba par terre : le verre se brisa en mille morceaux et le café se répandit sur le sol.

— Ça me rappelle quelque chose... fit Daphné, jetant un regard inquiet à sa sœur.

Sabrina attrapa la serveuse par les épaules.

— Savez-vous où elle se trouve ?

— Sûrement à l'école. C'est les élections, aujourd'hui.

Les filles se ruèrent dehors, en direction de la voiture. À peine eurent-elles claqué la portière que quelque chose fit tressauter le taxi.

— Euh... je crois qu'on a un petit problème, dit Daphné.

Elles se retournèrent. Juste derrière elles se trouvaient le Petit Chaperon Rouge et son cauchemar à pattes.

Le jaseroque les regardait en salivant, n'attendant qu'un ordre pour leur arracher bras et jambes.



11

Tonton jaco à l'honneur

Sabrina tira si fort sur le levier de vitesses qu'il faillit lui rester dans la main. Cette fois-ci, Daphné n'hésita pas à écraser la pédale de l'accélérateur. La voiture rugit et démarra en trombe. Malheureusement, elles n'allèrent pas bien loin : d'un bond, le jaseroque leur bloqua le passage.

— Freine ! cria Sabrina.

La voiture pila à quelques centimètres de l'énorme patte du monstre. Le Petit Chaperon Rouge sautilla joyeusement jusqu'à la portière. Sabrina se jeta sur le loquet pour actionner la fermeture. Juste à temps ! Furieuse, la petite fille désigna la portière à son petit copain... qui l'arracha de ses gonds aussi facilement qu'un couvercle de conserve.

— Vous voulez gâcher mon jeu, trépigna-t-elle. Je ne vous laisserai pas faire !

Ni une, ni deux, Sabrina fit marche arrière et s'engagea dans la rue. Dès qu'elle le put, elle tourna à droite, puis jeta un regard dans son rétroviseur. Le Petit Chaperon les suivait, juchée sur les épaules du monstre. Elle tourna alors à gauche, puis à nouveau à droite, et ordonna à Daphné d'accélérer. Mais, quoi qu'elle fasse, ils continuaient à gagner du terrain.

À fond de train, elles empruntèrent la route qui longeait l'Hudson et, très vite, arrivèrent à la hauteur de l'école. Partout, des bannières rouges, blanches et bleues encourageaient les gens à voter. De petits groupes cheminaient sur le parking, d'autres sortaient de l'école par les portes grandes ouvertes.

— On y est ! Freine !

Sabrina tourna brusquement, glissa sur une plaque de verglas et traversa le parking à la vitesse de l'éclair.

— Freine !!!!!!

Daphné s'acharna sur la pédale. En vain. La voiture franchit les portes et continua sa course folle dans le couloir, où les gens s'écartaient en criant de frayeur. Après un joli dérapage, elles finirent par s'arrêter au beau milieu du gymnase. Immédiatement, la foule s'agglutina autour d'elles. Sabrina essaya de les prévenir de l'arrivée imminente du monstre, mais personne ne l'écoutait. Puis M. Canis se fraya un passage jusqu'à elles et, d'un coup, l'assemblée se calma.

Il huma l'air, puis haussa les sourcils.

— Le monstre arrive. Il faut mettre les humains à l'abri.

— Un monstre ! s'exclama une femme. C'est quoi, ce fou ?

— Il dit vrai, intervint Sabrina. On n'a pas le temps de vous expliquer, mais ce n'est pas une blague. Un vrai monstre se dirige vers l'école.

— Que se passe-t-il ? demanda Mamie Relda.

— On sait qui est la Fée Bleue, expliqua Daphné, tout en extirpant de la voiture le sac qui contenait les morceaux du glaive. Elle est serveuse à l'Assiette Bleue et elle s'appelle Sarah.

— Relda, j'attends des explications, tonna Charmant.

— Plus tard, Guillou, répondit sèchement Sabrina. L'urgence, c'est d'évacuer la salle. Le jaseroque va arriver d'une minute à l'autre.

— Monsieur Septnain, tirez l'alarme !

Le petit homme se précipita vers la poignée et la sirène se déclencha.

— Mesdames, messieurs, annonça Charmant, la chaudière a pris feu. Je vous demande de garder votre calme et de rejoindre le parking !

— Merci, fit la vieille dame. Maintenant, il faut trouver Sarah.

— Au nom du ciel, s'étrangla le maire, qui est Sarah ?

— Moi, fit une voix.

La jeune femme s'avança vers eux, l'air perplexe. Elle était encore en tenue de travail et mâchonnait un chewing-gum.

— Je suis désolée, dit Mamie en lui tendant le sac. Je sais combien vous tenez à rester incognito, mais c'est un cas de nécessité absolue.

Sarah jeta un regard dans le sac.

— Ah oui... Bien sûr.

Elle retira le chewing-gum de sa bouche. Mamie Relda se dépêcha d'arracher une page de son bloc-notes et la tendit à la jeune femme pour qu'elle l'y jette.

Une lumière bleu pâle commença à se diffuser des vêtements de Sarah. Elle devint bientôt si lumineuse que tous furent obligés de se protéger les yeux. Quand la lumière diminua, la serveuse avait disparu. À sa place se trouvait une magnifique femme aux cheveux bleus et à la peau laiteuse. Ses yeux scintillaient et deux ailes striées de rose battaient doucement dans son dos.

— La Fée Bleue ! cria quelqu'un dans la foule.

Elle leva la main, et une petite boule de lumière bleue, crétante d'électricité, apparut dans sa paume. Celle-ci vola jusqu'au sac, qui se remplit de lumière tout aussi bleue. Au bout d'un moment, la lueur disparut. La Fée Bleue plongea alors la main dans le sac et en retira le glaive. Intact.

Mamie Relda la remercia chaleureusement, puis s'empara de l'épée avec empressement.

— Donnez-le-moi, dit M. Canis. Vous ne pourrez maîtriser et le monstre, et l'enfant.

— Vous n'êtes pas en état, mon ami. Ne vous inquiétez donc pas : j'ai affronté bon nombre de monstres dans ma vie, et ce n'est sûrement pas le dernier...

Elle se tourna vers la foule.

— Je vous conseille de vous cacher. Il ne va pas tarder à arriver...

Comme pour confirmer ses dires, le jaseroque pénétra dans la salle, le Petit Chaperon Rouge sur ses épaules. Il la posa à terre, puis jaugea la foule, l'air de se demander qui il mangerait en premier.



— Mère-Grand ! Toutou ! cria la petite fille se précipitant vers Mamie Relda et M. Canis. Maintenant, on peut jouer au papa et à la maman !

Mamie brandit le glaive d'un air menaçant.

— Ma Mère-Grand, que vous avez une grande épée !

— Je ne suis pas ta grand-mère ! Et les deux personnes que tu as kidnappées ne sont pas tes parents ! Ton papa et ta maman sont morts il y a des centaines d'années et rien ne

pourra les faire revivre. Faire semblant d'avoir une famille, ce n'est pas la même chose que d'en avoir une...

— Mais on peut quand même jouer ?

— Le jeu est fini, ma puce. Où sont Henri et Véronique Grimm ?

Sabrina crut voir un éclair de lucidité dans le regard de la petite fille. Des milliers de questions semblaient se presser sous son front. L'émotion dut être trop forte, car elle secoua violemment la tête.

— Minou ! Emmène Mère-Grand et Toutou à la maison !

La vieille dame leva le glaive pour se défendre. Mais le monstre, plus rapide, fonxit sur elle. Il l'attrapa par la taille, la souleva du sol, et l'épée tomba sur le parquet dans un bruit métallique.

— Mamie ! crièrent les filles.

M. Canis se jeta sur le monstre. Ce dernier l'envoya valdinguer d'un battement de queue. Sabrina se précipita pour ramasser le glaive. Trop tard. Le jaseroque le plaqua au sol de son énorme patte. Elle tira dessus de toutes ses forces, en vain. Le monstre était trop lourd.

Le shérif Jambonnet surgit soudain et menaça la bête de sa matraque.

— Reposez Relda ! Tout de suite !

Un revers de patte l'expédia à l'autre bout du gymnase. Il survola la foule et s'écrasa au pied de l'estrade. Blanche-Neige voulut intervenir à son tour, mais le maire la retint par le bras.

— Je dois les aider ! protesta-t-elle.

— Tu vas te faire tuer, rétorqua Charmant. Personne ne peut rien pour eux.

— Est-ce bien toi qui parles, Guillou ? Où est donc passé mon preux chevalier ?

Sabrina, elle, continuait à tirer sur l'épée. Le monstre s'aperçut soudain de sa présence et tourna vers elle son attention. Daphné en profita pour s'avancer.

— D'abord, je salue mon adversaire...

Elle salua. Le monstre se pencha vers elle.

— Daphné, non ! cria Sabrina, impuissante et horrifiée.

— Ne t'inquiète pas ! Mlle Neige nous a appris qu'on pouvait terrasser des ennemis bien plus grands que nous...

Elle fronça le nez et serra les poings.

— Je me mets en position de combat...

Le monstre rugit avec une telle puissance qu'il fit voler ses cheveux. Sans se laisser impressionner, Daphné fonça.

— Et maintenant, j'attaque ! Arggghhhh !

Elle donna un violent coup de pied au jaseroque, mais un moustique n'aurait pas causé plus de tort à un éléphant.

Le monstre l'attrapa de sa main libre et la souleva de terre.

Sabrina, affolée, scruta la foule en quête de secours. Mlle Neige, fermement retenue par Charmant, ne pouvait rien pour eux. M. Canis et le shérif se remettaient difficilement de leur chute. La plupart semblaient pétrifiés de peur. Personne, il n'y avait personne... Sabrina aperçut alors la Reine de Cœur, qui se tenait à l'écart, un sourire méchant aux lèvres.

Soudain, dans un petit bruit sec, Jacob se matérialisa au-dessus du jaseroque. Il tomba droit sur son dos et agrippa son cou de ses deux bras. Il ne tint pas longtemps et, quelques secondes plus tard, dégringola sur le sol. Mais sa soudaine apparition avait suffi à déstabiliser la bête, qui lâcha Mamie Relda et Daphné.

— Désolé de vous avoir fait attendre, mesdames, déclara Jacob en les aidant à se relever. Vous n'imaginez pas comme c'est difficile de trouver des piles LR20 !

Le monstre rugit de frustration et avança vers eux. Sabrina n'en espérait pas tant : elle ramassa le glaive et le brandit au-dessus de sa tête. Une simple éraflure et tous leurs problèmes seraient résolus. Ses parents se réveilleraient, Puck guérirait...

Une main se posa alors sur son épaule.

— 'Brina, dit Jacob, laisse-moi faire.

Elle lut sur son visage le désir de vengeance d'un homme au cœur brisé. Le monstre avait tué son père. Il avait obligé sa mère à effacer son existence. Il avait aidé à kidnapper son frère et sa belle-sœur. Il avait fait souffrir ses nièces.

Sabrina lui tendit le glaive et s'écarta.

Jacob marcha lentement vers la bête, comme s'il avait attendu ce moment toute sa vie.

— Le jeu est terminé, déclara-t-il d'une voix froide.

Et il plongea l'épée dans le ventre de l'animal. Le jaseroque poussa un petit cri plaintif, presque pathétique. Jacob retira le glaive, visa le cœur et l'enfonça profondément dans sa chair. Une expression paisible se peignit sur le visage du monstre, qui ne tarda pas à s'effondrer. Ses ailes battirent, puis s'immobilisèrent.



— Tu as tué Minou ! ragea le Petit Chaperon Rouge. Tu as gâché le jeu !

Daphné avança vers l'enfant, salua, se mit en position de combat et lui donna un coup en pleine figure. La petite fille tomba par terre, inconsciente.

Jacob arracha l'épée du corps du monstre et la tint fermement dans ses mains. On aurait dit qu'il voulait le tuer une deuxième fois.

— C'est fini, Jaco, dit doucement Mamie Relda.

Les Findétemps approchaient déjà : Blanche-Neige, le shérif Jambonnet, la Reine de Cœur, le shérif Nottingham et tout un défilé d'animaux parlants, de lilliputiens et de trolls. La Fée Bleue se tenait au milieu d'eux.

— C'est un scandale ! beugla la Reine de Cœur. C'est une tentative délibérée de la part du Prince pour perturber les élections ! Une ruse pour redorer le blason des Grimm et faire croire qu'ils ont leur place dans notre communauté ! Eh bien, ça ne prend pas !

— Si vous ne vous taisez pas, je vous ferai taire moi-même ! menaça Blanche-Neige.

— Insolente petite garce ! cria Nottingham. T'as beau être protégée par le maire, tu ne m'impressionnes pas !

Il tira son épée de son fourreau et fit un pas vers les Grimm.

— Même si on ne gagne pas les élections, certaines choses vont changer. Et tout de suite !

Soudain, une flèche fendit l'air et se planta dans sa main. Poussant un cri strident, il lâcha son épée.

— Vous ne toucherez pas aux Grimm tant que je serai vivant, déclara une voix de stentor.

Sabrina se retourna... et faillit tomber à la renverse. Charmant, dressé sur l'estrade, le menaçait d'une autre flèche.

À ses côtés se tenait un homme vêtu de vert, aux cheveux roux flamboyants.

— Je vous l'avais dit qu'il était de mèche avec eux ! triompha la Reine.

— Vous pouvez penser ce que vous voulez, reprit le maire. Mais, aujourd'hui, les Grimm rentreront chez eux sains et saufs. Après avoir voté pour moi, naturellement. Et toi, Nottingham, la prochaine fois que tu oses insulter la femme que j'aime, je t'envoie une flèche dans la gorge.

Nottingham lui jeta un regard furieux et quitta précipitamment les lieux. Charmant rendit son arc et ses flèches à l'homme en vert.

— Merci, Robin.

— Il nous a sauvés, murmura Sabrina, abasourdie.

— J'ai bien peur que cela ne lui coûte sa carrière, répondit Mamie Relda. Regarde la foule...

— Pourquoi, alors ?

D'un signe de tête, la vieille dame lui désigna Charmant et Blanche-Neige, qui s'embrassaient comme s'ils étaient seuls au monde.

— L'amour... L'amour, toujours...

— Je savais que c'était un gentil ! s'exclama Daphné, rayonnante.

— Mesdames et messieurs, que cette évidente tentative de perturbation ne vous empêche pas de voter ! C'est exactement ce genre de choses que je veux changer à Port-Ferries ! lança la Reine de Cœur.

— Ah, vous voulez du changement ? cria Jacob. Vous allez être servis !

Il fit volte-face, attrapa la Fée Bleue par le cou et appuya le glaive contre sa gorge.

— Jaco, que fais-tu ? protesta Mamie Relda, paniquée.

— Il reste une tâche à accomplir... Et la Fée Bleue va m'aider !

— Que voulez-vous ? s'enquit-elle d'une voix douce.

— Est-ce vrai que si je fais un souhait, vous devez le réaliser ? Elle acquiesça.

— Tonton Jaco ! cria Sabrina. Qu'est-ce qui te prend ? Elle nous a aidés !

— Elle va nous aider bien plus encore ! Pas vrai ?

La Fée le regarda droit dans les yeux.

— J'espère que votre vœu vous apportera ce dont vous avez besoin...

— Je veux tous vos pouvoirs !

Elle sourit, puis hocha la tête, comme si rien n'était plus simple. Une volute de lumière bleue tournoya autour d'elle, puis forma une boule, de la taille d'une balle de base-ball, qui heurta Jacob en pleine poitrine. Une formidable explosion envoya alors tout le monde par terre. Quand Sabrina se releva, elle vit la Fée

Bleue étendue près d'elle. Sa magie l'avait quittée, elle n'était plus que Sarah, la serveuse.

— Hé, 'brina...

Elle leva les yeux vers son oncle. Deux ailes striées de rose jaillirent de son dos et battirent doucement jusqu'à le soulever du sol.

— Incroyable, non ? s'exclama-t-il, enchanté.

Mamie Relda était désespérée.

— Jaco, qu'as-tu fait ?

— Ce que j'ai fait ne compte pas, maman, dit-il en se laissant redescendre pour l'embrasser sur la joue. Ce qui compte, c'est *ce que je vais faire* ! Tu ne peux pas imaginer à quel point je me sens bien ! C'est comme une cascade, comme un soleil ! Je suis plus grand que la vie, plus grand que le plus puissant des Findétemps ! Je suis de ceux qui inspirent les légendes !

Il regarda la foule des Findétemps et, subitement, redevint sérieux.

— Il me reste une chose à accomplir...

Il fit apparaître une boule de lumière bleue au creux de ses mains. Elle envoya des charges électriques parmi l'assistance et frappa chaque Findétemps à la poitrine. M. Canis tomba à genoux. Blanche-Neige s'effondra sur Charmant, qui s'affaissa lui aussi. Le Lapin Blanc trébucha, et se retrouva écrasé par la Belle et la Bête. Les ogres, les cyclopes, les trolls, les sorcières et les marraines, tous s'écroulèrent sous le poids de leur propre corps.

— Que fais-tu ? balbutia Sabrina.

— Je leur prends ce qui les rend immortels ! cria-t-il. J'en ai besoin !

Un torrent d'énergie déferlait en lui. Son corps se craquela, comme une coquille devenue inutile. Une lumière éblouissante leur fit cligner les yeux. Jacob fut propulsé à travers le toit et disparut dans le ciel. Des morceaux de plâtre tombèrent du plafond. Sabrina entraîna sa grand-mère et sa sœur à l'abri.

— Que se passe-t-il ? demanda Daphné.

Mamie Relda, les yeux rivés sur le trou, ne répondit pas. Sabrina, hébétée, regarda autour d'elle. Où qu'elle se tournât, elle voyait les Findétemps se débattre contre les effets

meurtriers du temps. Le prince vieillissait à vue d'œil. Son beau visage se flétrissait. Ses yeux prenaient une teinte jaune, ses cheveux tombaient.

M. Canis retrouva son corps de loup, mais il n'avait plus rien de terrifiant, ni de bestial. Sa fourrure épaisse blanchissait et ses yeux devenaient aveugles.

— Regardez ! cria Daphné.

Jacob était de retour. Tel un ange, il descendit des nuages, nimbé d'une lumière si vive que Sabrina et Daphné durent détourner les yeux. Quand il posa le pied à terre, la lumière diminua assez pour qu'elles puissent discerner les traits de son visage. Ce n'était plus le même homme. Sa peau étincelait comme du cristal. Sabrina vit qu'il avait gardé ce sourire un peu spécial, espiègle, qui n'appartenait qu'à lui. Il fit un pas vers elle, les bras tendus, et elle recula de peur.

— Qu'as-tu fait ? demanda Sabrina.

— J'ai réalisé mon vœu. Je voulais être assez puissant pour rendre heureux les gens que j'aime. J'ai été malheureux. Je suis heureux. Et toi aussi, tu peux l'être. Demande-moi quelque chose, Sabrina. N'importe quoi. Je peux tout.

— Mais à quel prix ? demanda Mamie Relda, penchée sur Blanche-Neige, qui tendait vers Charmant une main osseuse et arthritique.

— Ne sois pas triste pour eux, déclara l'être de lumière à la vieille femme. Les Findétemps ont eu leur heure de gloire et cette heure a duré longtemps. Je peux récréer le monde. Je peux en faire un paradis, où les *happy ends* ne seront pas réservés aux contes de fées. Tous nos rêves vont enfin se réaliser ! Et d'abord...

La boule de lumière bleue réapparut dans sa main. Elle tournoya sur elle-même et se divisa en deux. Jacob lança la deuxième aux pieds de Mamie Relda. Elle grandit et se transforma. Quand elle disparut, elle laissa place à un vieil homme aux épaules larges et aux cheveux blonds grisonnants, au sourire familier. Sabrina l'avait vu, en photo, sur tous les murs de la maison. C'était Basile Grimm, leur grand-père. Le mari de Mamie Relda.

— Relda ? appela ce dernier, désorienté.

La vieille dame éclata en sanglots. Le vieillard se précipita vers elle et l'enlaça, mais elle l'écarta.

— Ce n'est pas bien. Renvoie-le là où il était.

— Non ! cria Jacob.

Découragé, il se tourna vers Daphné et sourit.

— Toi, je sais ce que tu veux.

La boule se divisa à nouveau et il jeta la deuxième aux pieds de la petite fille. À nouveau, la boule grandit et se transforma... mais cette fois, c'est une porte qui surgit de nulle part. Et de l'autre côté, quelqu'un frappait.

— Ouvre-la...

Daphné fit un pas en arrière et secoua la tête. Jacob fronça les sourcils. Il leva la main et la porte s'ouvrit toute seule. Henri et Véronique apparurent et s'élancèrent vers Daphné. Ils la prirent dans leurs bras et la couvrirent de baisers, puis étreignirent Sabrina.

— On dirait un rêve... murmura-t-elle.

— Et maintenant, 'brina, à ton tour. Tu veux le pouvoir, le vrai, pas une baguette minable comme celle que tu as dû rendre. Non, le pouvoir qui déplace les montagnes et fait déborder les rivières. Ta famille ne mourra jamais. Tu seras toujours heureuse. Plus de monstre. Plus de contes de fées. Tu pourras tout changer.

Le cœur de Sabrina se mit à battre avec violence. La seule présence de Jacob lui procurait des sensations intenses, plus fortes que la baguette de Merlin... C'était comme si elle était la baguette elle-même ! Grâce au pouvoir qu'il lui offrait, elle pourrait effacer les derniers dix-huit mois de sa vie. Plus de foyer, plus de géant, plus de monstres, plus de méchants. Elle pourrait guérir Puck. Tout devenait possible. Son imagination lui suggérait mille et une possibilités...

— Sabrina, demanda doucement Mamie, es-tu prête à en payer le prix ?

Elle regarda autour d'elle. Certains étaient morts, d'autres s'accrochaient à leur dernier souffle. Son bonheur méritait-il le sacrifice de leur vie ? Saurait-elle résister à la tentation, même en sachant ce qui était juste et bon ?

— Je sais ce que je veux.

Jacob lui fit un clin d'œil.

— Vas-y, je t'écoute !

— Tonton Jaco, tu es intelligent, tu as une famille formidable et tu es un Grimm. Je souhaite que tu aies toujours su, au fond de toi, quel pouvoir cela te donne.

Le visage de Jacob se décomposa et ses yeux se remplirent de larmes.

L'école se mit à trembler. Les yeux fermés Sabrina revit toutes les scènes qu'elle avait vécues avec lui : leur rencontre, comment il lui avait appris à se servir de la magie, le jour où Mamie Relda les avait surpris dans le Couloir et la bagarre avec le jaseroque au restaurant. Tout se passait comme cela s'était passé dans la réalité, à une différence près : quand Jacob eut tué le jaseroque, le combat s'arrêta. Il ne menaça pas la Fée Bleue, mais prit sa mère dans ses bras.

Sabrina ouvrit les yeux. Son grand-père et ses parents avaient disparu. Les Findétemps se pressaient autour d'elle, la Reine de Cœur finissait sa tirade et le jaseroque gisait à leurs pieds. La Fée Bleue lui sourit.

— Merci, Sabrina.

Elle se transforma en une boule bleue et fila dans les airs. Jacob s'avança vers le Petit Chaperon Rouge, lui ôta sa bague magique et la fourra dans la poche de son pantalon. Mamie Relda fronça les sourcils, ce qui le fit rire.

— T'inquiète, maman. Je vais la mettre en lieu sûr, dans le Couloir.

— Bonjour, Mère-Grand, dit le Petit Chaperon Rouge en se réveillant. Minou est mort.

— Mon petit, je ne suis pas ta...

— Et si tu jouais le jeu ? suggéra Sabrina.

Mamie parut hésiter, puis se décida :

— On n'a pas besoin de lui, tu sais.

Le Petit Chaperon Rouge leva les yeux vers le plafond.

— D'acco d'acc...

— D'abord, on doit réunir toute la famille, pas vrai ?

La petite fille hocha la tête.

— Il faut qu'on trouve la maman, le papa et le bébé. Après, on ira chercher Toutou et on pourra jouer. Ça te va ?

— Oui, je veux jouer au papa et à la maman. Mais le maître se mettra en colère si je dis où ils sont.

— Le maître ? ! s'exclama Sabrina.

— Oui, il sera très en colère. Il veut garder le papa, la maman et le bébé. Il veut que je dessine des mains rouges partout. J'essaie de bien faire. Le maître peut se fâcher.

— Ce n'est pas elle, le chef de la Main Rouge, soupira Daphné.

— Crois-tu que le maître sera fâché si on joue tous ensemble ? rusa Mamie.

— Je ne pense pas, répondit la petite fille.

Le shérif Jambonnet fit transporter les corps d'Henri et de Véronique en ambulance. On les installa sur un lit double dans la chambre du miroir magique.

— Ils sont malades ? demanda anxieusement Daphné, qui tenait la main de sa mère dans la sienne.

— Non, *liebling*, ils dorment.

Sabrina posa la tête contre la poitrine de son père et écouta son cœur battre. Puis elle l'embrassa sur le front.

— Ils n'ont pas trouvé le bébé ?

— Non. Juste un berceau vide.

— Pourquoi ne se réveillent-ils pas ? insista Daphné.

— Ils sont envoûtés, expliqua Mamie.

— Par un sort très puissant, ajouta Miroir, apparaissant dans le reflet bleuté. Je n'ai rien, ici, qui puisse les secourir.

— Que va-t-on faire ? demanda Sabrina.

— Ah, ces sorts de sommeil... Il peut s'agir d'une potion, d'une fleur ou d'une pomme empoisonnée, mais, en général, ils sont lancés par quelqu'un qui veut se venger. Heureusement, même la magie noire a ses antidotes. Un simple baiser suffit souvent à les briser.

Elvis se dressa sur ses pattes arrière et lécha le visage de Véronique.

— Elvis, c'est ma maman, expliqua Daphné. Je suis sûre que tu vas beaucoup l'aimer...

— J'ai embrassé papa sur le front, pourquoi ça ne l'a pas réveillé ? demanda Sabrina.

— Parce que ce n'était pas un baiser d'amoureux...

— Si l'un d'entre eux était réveillé, ça ne poserait aucun problème, remarqua M. Canis.

— Mais comment on va faire s'il n'y a pas d'autre solution ? s'inquiéta Sabrina. Mes parents s'aiment. Ils sont les seuls à pouvoir se réveiller l'un l'autre !

Il y eut un silence soudain. Sabrina crut qu'elle allait pleurer.

— On va trouver une solution, déclara Mamie en la prenant dans ses bras.

— On devrait d'abord s'occuper de Puck, conseilla M. Canis. Son état empire. Si on pouvait faire un trou suffisamment grand dans la barrière, j'aimerais le conduire à son peuple.

— Je viens avec vous, décida Jambonnet. Justement, je suis au chômage, en ce moment...

— La Reine de Cœur a gagné les élections ? s'étrangla Daphné.

— Une victoire écrasante, marmonna-t-il.

Sabrina baissa les yeux vers ses parents. Elle sut qu'ils comprendraient.

— Je viens aussi. Puck n'aurait jamais été blessé s'il ne nous avait pas aidés à chercher papa et maman. Je lui dois bien ça.

— Moi aussi ! s'exclama Daphné.

— Jaco, puis-je te laisser la maison ? Puis-je te faire confiance ? demanda Mamie Relda.

— J'en doute. Mais je vais faire de mon mieux, répondit-il en souriant.

M. Canis installa Puck sur le siège avant, puisaida Mamie Relda à monter en voiture. Quand tout le monde fut sanglé, Jacob leur souhaita bonne chance.



— Et surtout, soyez prudents ! Si vous trouvez que cette ville regorge de dingues, c'est que vous n'avez encore rien vu !

— On fera attention, promit Sabrina.

— Prends soin d'Elvis ! lança Daphné.

Le grand chien bondit vers la portière et lui lécha le visage. M. Canis fit marche arrière et s'engagea sur la route.

— On fait une drôle d'équipe, remarqua Jambonnet.

Mamie Relda sourit.

— Un cochon, un loup et une grand-mère. Qui y aurait cru ?

Même M. Canis éclata de rire.

Daphné serra le bras de sa sœur.

— Ce n'est pas comme ça que j'avais imaginé notre premier Noël à Port-Ferries...

Sabrina regarda par la fenêtre. Réussiraient-ils à sauver Puck ? Et leurs parents ? La famille Grimm aurait-elle droit à son *happy end*, elle aussi ?

FIN DU TOME 3